
SI - PALLI


Perrin

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CHEF-D'ŒUVRES

DE LA DREVETIERE

DE L'ISLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

VIE
DE LA DREVETIERE
DE L'ISLE.

Louis-François de la Drevetiere de l'Isle, né à Suze-la-Rousse, en Dauphiné, étoit issu d'une famille noble du Périgord. Son pere, qui vivoit d'un revenu modique, fit commencer dans sa Province l'éducation qu'il étoit à portée de lui procurer. Les Maîtres qu'il avoit choisis, apperçurent bientôt dans le jeune éleve confié à leurs soins, tant de rares dispositions, que craignant de ne pouvoir porter à leur maturité tous les fruits qu'elles promettoient, ils engagerent le pere à le confier à des mains plus habiles, et à l'envoyer à Paris. Leur conseil fut suivi, et le jeune de l'Isle partit

pour Paris, et vint y achever ses études. Une conception prompte, une mémoire excellente, une facilité extraordinaire, animée d'une ardeur constante pour le travail, furent suivies des plus heureux succès, et assurerent au jeune DE L'ISLE les premieres places, tout le tems qu'il parut sur ce nouveau Théatre. Il se distingua en Rhétorique, et sur-tout en Philosophie, d'où il sut écarter les mots baroques et les argumens bizarres, pour s'attacher aux raisonnemens solides. Ses classes finies, il fit son Droit, dans le dessein de suivre le Barreau; mais son goût pour le plaisir, et l'amour des Belles-Lettres et d'une vie tranquille, le détournerent de cette carriere, où en se faisant une réputation, il est si rare de ne point se procurer de la fortune. Son pere, qui jusqu'alors s'etoit gêné pour fournir à ses dépenses, ne pouvant plus le soutenir à Paris, le jeune DE L'ISLE se vit réduit à vivre des talens qu'il avoit cultivés de préference. Son goût décidé pour le Théatre, qu'il avoit fréquenté avec assiduité, et dont il avoit étudié l'art dans les grands modeles, le porta à entrer dans la car-

riere dramatique. Il travailla pour le Théatre Italien, auquel il s'est consacré entierement. Les circonstances peuvent avoir déterminé son choix. Et en effet, les Comédiens Italiens, appellés en France en 1716, commençoient à lasser le Public par des Pieces purement Italiennes. La plupart des Spectateurs, que le jeu des Acteurs et la nouveauté avoient attirés, et qui n'entendoient point l'Italien, cesserent peu-à-peu de venir à ce Spectacle, qui n'étoit plus fréquenté que par des Étrangers, et par quelques Amateurs de la Langue. Ce petit nombre de Spectateurs ne fournissant pas à la dépense et aux frais nécessaires, les Comédiens songerent à se retirer dans leur Patrie. Cette résolution n'étoit que l'effet du peu de succès de leur Spectacle : ils chercherent, avant de l'exécuter, tous les moyens possibles de rappeller le Public. Quelques amis leur proposerent de jouer des Pieces Françoises. Mais ce moyen n'étoit pas aisé à employer, par des gens qui non-seulement ignoroient la délicatesse de cette Langue, mais qui la prononçoient et la parloient mal. Cependant, résolus de faire tous

leurs efforts pour se soutenir, les sieurs Riccoboni et Dominique travaillerent conjointement à quelques Pieces, mêlées de scenes Françoises, qui furent bien reçues. Cet heureux succès encouragea les Comédiens Italiens à étudier de plus en plus la Langue Françoise.

Le 25 Avril 1718, ils représenterent *le Naufrage du Port à l'Anglois*, avec des divertissemens en musique et un vaudeville. Les applaudissemens dont le Public honora cette Comédie, engagerent encore plus fortement les Comédiens à donner des Pieces Françoises qui réussirent beaucoup. Le sieur Mouret, qui avoit composé la musique du *Port à l'Anglois*, fut chargé de toute celle que l'on donneroit dans la suite sur ce Théatre, et ce gracieux Musicien s'en acquitta supérieurement.

La carriere une fois ouverte, pour les Pieces Françoises, plusieurs Auteurs se présenterent. DE L'ISLE fut du nombre, et il y parut d'une maniere distinguée. En 1721, il donna, pour son coup d'essai, *Arlequin Sauvage*, Comédie excellente, qui eut un succès brillant, et qu'on revoit avec un plaisir toujours nouveau.

Un Dialogue de Lucien, Auteur Grec, lui fournit l'idée de *Thimon le Misanthrope*, Comédie jouée en 1722. Cette Piece, qui offre un nouveau genre inconnu aux anciens et aux modernes, eut un très-grand succès, et acquit à son Auteur une réputation brillante. L'année suivante, il donna *Arlequin au banquet des sept Sages ;* Piece qu'on recevroit peut-être mieux aujourd'hui, qu'elle ne le fut alors, parce que le goût de la Philosophie n'étoit pas dominant. Il mit au jour, en 1725, sa Comédie du *Faucon et les Oies de Bocace*, et successivement sept autres Comédies, dont une en société avec Madame Riccoboni Flaminia, et une Tragi-Comédie. La plupart de ces Pieces réussirent, et toutes furent jouées au Théatre Italien.

Indépendamment de ces Pieces de Théatre, dont quatre sont imprimées, et les autres restées manuscrites, nous devons encore à DE L'ISLE des Poésies fugitives, recueillies en un seul volume, et un Essai sur l'Amour-propre, imprimé en 1738, à Paris, chez Prault pere, Poëme en quatre chants, où l'on démontre que

l'amour-propre est, en nous, le mobile des vertus et des vices, selon qu'il est bien ou mal entendu, et que les vrais intérêts de la vie et tout notre bonheur consistent à savoir le rectifier. Le quatrieme Chant est le plus intéressant, le plus fortement pensé et le plus poétique : c'est un excellent traité abrégé des devoirs des Rois ; car il n'est pas moins vrai d'eux que du reste des hommes, que leur plus grand intérêt est d'être heureux, et qu'ils ne savent pas s'aimer eux-mêmes, s'ils n'aiment pas leurs Sujets.

La Comédie *des Caprices du cœur et de l'esprit*, jouée en 1739, paroît être le dernier Ouvrage que DE L'ISLE ait donné au Public ; et les Annales de la Littérature, qu'on a parcourues avec beaucoup d'attention, depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, arrivée en Novembre 1756, ne font plus mention de notre Auteur.

DE L'ISLE a mené une vie obscure ; et avec les plus grands talens pour le genre Dramatique, il a été peu connu des gens du monde qu'il fuyoit. D'ailleurs, son caractere fier, taciturne et rêveur, étoit peu propre à lui faire des amis ou des protecteurs. Il ne pouvoit plier

que sous les Grands, encore disoit-il *qu'il y avoit trop à souffrir dans leurs anti-chambres.* Vraiment Philosophe, il avoit toujours préféré les Belles-Lettres à la fortune, et le peu qu'il en eut, étoit encore employé à soulager tous les malheureux qui réclamoient sa bienfaisance; aussi mourut-il plus comblé de gloire que de richesses; ce qui a donné lieu à l'épitaphe suivante.

Sous ses crayons, la Morale embellie,
Savoit instruire en amusant;
Et DE L'ISLE employa sa vie
A mériter la gloire, en servant l'indigent.

CATALOGUE
DES PIECES
DE DE L'ISLE.

* ARLEQUIN Sauvage, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, avec un Divertissement, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Mardi 17 Juin 1721; remise au Théatre le 18 Juin 1723, augmentée de deux scenes. Paris, Briasson, *in*-12.

* Thimon le Misanthrope, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, avec des Divertissemens, précédée d'un Prologue aussi en prose, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Vendredi 2 Janvier 1722, et donnée à la Cour le 27 du même mois. Paris, Briasson, *in*-12.

Arlequin au banquet des fept Sages, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, avec des

Divertissemens, précédée d'un Prologue, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le 15 Janvier 1723. Non imprimée.

Il s'en faut de beaucoup que cette Piece, annoncée et attendue depuis long-tems, ait rempli l'idée qu'on s'en étoit faite, sur la réputation que l'Auteur s'étoit déja acquise. On ne peut nier qu'il n'ait fait dans son Banquet une dépense prodigieuse d'imagination et de morale; mais elle étoit si mal placée, que pas un des Spectateurs n'en a été satisfait. A force d'avoir voulu rendre son Héros raisonnable, il le fait souvent tomber dans une espece de bizarrerie et d'extravagance. La morale qu'il ne cesse de débiter, est plus propre à être mise dans un Traité Philosophique, qu'à paroître sur le Théatre. L'Auteur y a fait, dans la suite, plusieurs changemens, qui ne l'ont pas rendue meilleure. Cependant elle auroit pu gagner à la lecture, si elle eût été imprimée.

Le Banquet ridicule, Parodie en un acte, en prose et vaudevilles, du Banquet des sept Sages, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Mercredi 3 Février 1723. Non imprimée.

Cette Parodie, qui n'eut pas beaucoup plus de succès que la Piece qui y avoit donné lieu, est composée de quatre scenes; et les Acteurs qui les remplissent, sont Arlequin, Polichinelle, Pierrot, Jean Farine, et un

Garçon du Cabaret où l'action se passe. C'est en mangeant et buvant que les quatre premiers Personnages font la critique du Banquet des sept Sages. De la critique générale de la Piece, on passe à celle des Personnages Une noce que le hasard fait arriver avec des violons, dans le cabaret où se passe la scene, amene un dénouement. « Voilà justement, s'écrie Pierrot, » ce qui nous embarrassoit, et que nous cherchions: » un mariage et des violons; il n'en faut pas davan- » tage ».

AU PARTERRE.

» Laissons le Banquet de la Grece,
» On n'y parle que de sagesse,
» La peine passe le plaisir.
» La joie à celui-ci nous mene:
» Si nous avons pu divertir,
» Le plaisir passe la peine.

* Le Faucon et les Oies de Bocace, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, précédée d'un Prologue aussi en prose, et suivie d'un Divertissement, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Lundi 6 Février 1725. Paris, Briasson, *in*-12.

Le Berger d'Amphrise, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, suivie d'un Divertissement, représentée pour la premiere fois au Théatre

Théatre Italien (sans y être annoncée), le Jeudi 20 Février 1727. Non imprimée.

Apollon et Momus, exilés des Cieux, se rencontrent et se reconnoissent. Ils conviennent tous deux de se rendre utiles aux hommes; Apollon en les instruisant, et Momus en les corrigeant. Ils sont l'un et l'autre à la Cour du Roi Midas.

La dispute entre les éleves de Délius et ceux de Marsias, qui est le principal objet de la Piece, en fournit la fête. La musique étoit de M. Mouret, et le Ballet de M. Marcel. Ils y soutinrent tous deux la réputation qu'ils avoient si justement acquise, chacun dans son talent.

La décoration que le sieur Clarici a faite pour le Berger d'Amphrise, représentoit le Palais d'Apollon, d'ordre corinthien, dans le brillant et lumineux que les Poëtes lui attribuent, par le moyen de transparens, qui faisoient tout l'effet qu'on pouvoit desirer, mais dont l'éclat ne peut cependant jamais égaler la vérité et le relief qu'on trouve dans la simple couleur de la peinture, qui par le secours de la perspective, trompe bien mieux les yeux par la grandeur et l'éloignement qu'elle fait paroître. Le Peintre a été fort gêné par la petitesse du lieu, n'ayant eu que dix-huit pieds de profondeur, sur vingt de large et vingt de haut.

Cette Comédie est remplie d'excellente morale. Peut-être l'Auteur, en la ménageant davantage, et jetant dans sa Piece plus de gaîté, auroit-il obtenu plus de succès. Cette Comédie n'a eu que sept représentations.

Le Divertissement a été très-applaudi, et l'on a souvent regretté qu'on ne l'ait pas conservé et adapté à quelque autre Piece.

Arlequin Astrologue, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Mardi 13 Mai 1727. Non imprimée.

Cette Piece ne manque pas de comique ni de situations plaisantes. Les caracteres en sont même assez bien soutenus; cependant son succès ne répondit point à la réputation de son Auteur, qui garda quelque tems l'anonyme, mais que l'on reconnut depuis. Elle eut huit à dix représentations.

Danaüs, Tragi-Comédie Françoise, en vers et en trois actes, mêlée d'intermedes comiques, et suivie d'un Divertissement, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Lundi 21 Janvier 1732. Non imprimée.

De l'Isle a conservé dans cette Piece toute l'Histoire des Danaïdes : elles y égorgent leurs maris, par ordre de Danaüs. La seule Hypermnestre sauve Lyncée; et pour traiter d'une maniere nouvelle ce sujet, déja connu sur notre Théatre, l'Auteur n'y fait point paroître Lyncée, qui cependant est le mobile de tout ce qui se passe sur la scene. L'épisode d'Argée y produit des intérêts nouveaux, et des situations toutes diffé-

rentes de celles où jusqu'ici l'on a fait voir Hypermnestre. Ce même Argée est supposé fils de Gélanor, Roi d'Argos, et qui fut dépossédé, dans le tems que ses sujets rébelles choisirent Danaüs pour lui succéder. Ce jeune Prince ignore sa naissance ; et Créon, son Gouverneur, qui passe pour être son pere, en a seul le secret. Il est amoureux d'Hypermnestre, et il est aimé. Danaüs, qui lui doit une partie de ses victoires, avoit destiné Hypermnestre à cet hymen, qu'il n'a suspendu que pour envelopper dans la mort de tous ses neveux, celui dont l'Oracle l'avoit menacé. Le caractere d'Argée est grand, et même nouveau ; sa générosité supérieure à l'amour et à l'ambition, se réunit naturellement avec les sentimens de devoir, auxquels Hypermnestre se livre absolument. On voit par-tout dans cette Piece, une vertu épurée, opposée au crime et à l'injustice. Les innocens sont couronnés par la catastrophe, et les criminels punis.

Les intermedes, qu'on n'a ajoutés à cette Tragédie que par rapport au Théatre Italien, sont ingénieux, et l'idée en est neuve. Ils composent une petite Comédie qui naît du grand tragique : elle présente une ébauche des maux que les crimes des Grands font tomber sur le peuple.

» Les passions des Rois font les malheurs des peuples ».

La musique des trois intermedes et du Divertissement, qui est très-bien caractérisée, est de la composition du célebre Mouret.

Quoique le Poëme dramatique de Danaüs ait été

traité avec beaucoup de goût et d'art, le Public n'y prit qu'un médiocre intérêt, et cette Piece ne fut jouée que deux ou trois fois. Il est étonnant qu'avec de légers changemens, les Comédiens n'aient jamais essayé de remettre cette Piece, estimée des connoisseurs.

Arlequin grand Mogol, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, avec des Divertissemens mêlés de chants et de danses, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Jeudi 14 Janvier 1734. Non imprimée.

Asouf, Général des Troupes de Cha-Jean, Empereur du Mogol, se révolte contre ce Prince, qui a répudié sa fille, et qui veut épouser Roxane, petite-fille du Sultan Amajou. Pour accréditer son parti, Asouf se sert d'Arlequin, simple Berger, qu'il présente aux Révoltés sous le nom du Prince Boulaki, frere aîné de Cha-Jean, mort depuis quelques années. Le prétendu Prince soutient fort mal la dignité du Personnage qu'on lui fait jouer ; et Zaïde, jeune Bergere qu'il a abandonnée, vient lui reprocher son inconstance : enfin l'Empereur défait les Révoltés. Asouf périt dans la bataille, et Arlequin épouse Zaïde, dont la noce donne lieu au Divertissement qui termine cette Piece, où l'on trouve des scenes très-intéressantes par leur naïveté, entre Arlequin et Zaïde. Cependant elle n'eut qu'un foible succès.

* Le Valet Auteur, Comédie Françoise, en vers et en trois actes, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Samedi 2 Août 1738. Paris, Briasson, *in*-12.

Les Caprices du cœur et de l'esprit, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, avec un Divertissement, représentée pour la premiere fois au Théatre Italien, le Jeudi 25 Juin 1737. Non imprimée.

Cette Piece, qui est la derniere de notre Auteur, eut beaucoup de succès. L'intrigue en est simple et bien conduite, et le Dialogue fort naturel. On remarqua dans le premier acte une scene bien filée et qui fut fort applaudie ; celle où Frontin et Lisette, s'entretenant de leurs Maîtres, les peignoient au naturel, avec des traits on ne peut plus comiques.

La musique du Divertissement, qui étoit fort brillant, fut composée par le sieur Blaise, alors basson de la Comédie Italienne ; et le Ballet étoit de l'invention des sieurs Riccoboni le fils, et de Hesse. On y exécutoit une entrée de deux saboriers et deux sabotieres, qui faisoient le plus grand plaisir. Cette entrée étoit dansée par les sieurs de Hesse et Thomassin, et par les deux demoiselles Thomassin.

Abdily, Roi de Grenade, Comédie Françoise, en prose et en trois actes, représentée

pour la premiere fois au Théatre Italien, le 20 Décembre 1729. Non imprimée.

Cette Piece n'eut qu'une seule représentation. Le Dialogue est attribué à de l'Isle, mais le plan et le canevas sont de Madame Riccoboni, plus connue sous le nom de Flaminia, qu'elle portoit au Théatre; Actrice célebre, qui fit les délices de Paris pendant près de trente-six ans, qu'elle joua avec un égal applaudissement les rôles de premieres amoureuses, ceux de soubrettes, et les travestissemens en hommes. Peu de femmes sont aussi instruites que l'étoit cette estimable Actrice. Son esprit et ses talens lui ont mérité d'être admise dans quatre Académies, celle de Rome, de Ferrare, de Bologne et de Venise.

9

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

DE DE L'ISLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

que les hommes se font. Il méprise notre faste et notre luxe, et rit de l'attachement que nous avons pour les choses frivoles, ne pouvant concevoir qu'avec de la raison on puisse distinguer les hommes par leur parure. Il est épouvanté d'apprendre qu'il y a des pauvres et des riches parmi nous. La dépendance et l'esclavage où les pauvres sont à l'égard des riches, et la réflexion qu'il fait, dans ce moment, qu'il est pauvre lui-même, le mettent au désespoir. Il se plaint amerement au Capitaine, de l'avoir amené ici pour lui faire connoître qu'il est pauvre, et que sans lui il auroit ignoré toute sa vie cette cruelle vérité. Ses reproches, sa douleur et ses larmes, nous font sentir vivement que les possessions, dont notre ambition et notre vanité sont flattées, sont opposées à la nature, et causent réellement tous nos malheurs. La censure est générale, sans blesser aucune des idées que l'on doit respecter dans le monde; mais le Sauvage condamne, à-la-fois, chez nous, et le fond et la forme, par des raisonnemens d'autant plus forts, qu'ils sont ingénus, et que la simple nature les lui dicte.

De l'Isle a placé dans ce cadre une double in-

trigue amoureuse. Flaminia, fille de Pantalon, est aimée de Lélio, qui est le Capitaine de vaisseau, et à qui elle accorde du retour ; mais sur le faux bruit de la ruine de cet Amant, Pantalon veut faire épouser à sa fille un certain Mario, ami de Lélio. Arlequin, Sauvage, devient aussi amoureux de Violette, suivante de Flaminia. Mais le naufrage qu'ont éprouvé Lélio et Arlequin, n'ayant réellement rien fait perdre de la fortune de ce premier, Pantalon consent à lui donner sa fille, sur le jugement même d'Arlequin, qui obtient, en même-tems, Violette pour femme.

vifs, que nous n'y étions encore nullement préparés ; car, quoiqu'il eût soixante-treize ans, et qu'il fût d'une taille fort replette, il paroissoit toujours, au Théâtre, aussi jeune et aussi leste qu'on l'y avoit vu il y a plus de quarante ans. Il étoit né à Turin en 1710, et avoit débuté ici en 1741, le 10 Avril. Il est mort le 7 Septembre de cette année.

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE

EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

DE DE L'ISLE.

Représentée le 17 Juin 1721.

PERSONNAGES.

LELIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, Pere de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lelio.

VIOLETTE, Suivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lelio.

UN MARCHAND.

UN PASSANT.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

Troupe d'Amours.

Troupe de Plaisirs.

Troupe d'Archers.

La Scene est à Marseille.

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

As-tu tout préparé pour mon départ ?

SCAPIN.

La Felouque est arrêtée, et vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marseille : tous les momens que je passe loin de Flaminia, me semblent des siecles; et je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me poussoient vers cette belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laissons-là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode, l'expérience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation

pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

LELIO.

Il est vrai que sa frayeur étoit grande; et si j'avois pu rire dans le péril où nous étions, je me serois diverti de sa colere, et des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarrassé : dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chalouppe pour se sauver, mais il se jetta à la nage, et fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissoit.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé ?

SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, et vous ririez de son étonnement.

LELIO.

Je l'imagine assez; c'est pour m'en ménager le plaisir que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit, qui brilloit dans l'ingénuité de ses réponses, me firent naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la nature toute simple opposée parmi nous aux loix, aux arts et aux sciences; le contraste sans doute sera singulier.

SCAPIN.

Des plus singuliers !

LELIO.

Va tout préparer pour demain. Je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

JE commence à croire sérieusement que les mariages sont écrits dans le ciel, et qu'ils s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette ville, que je l'aime. Je parle, et son pere me l'accorde. Voilà mener les choses du bon pied ... Mais que vois-je? N'est-ce pas Lelio? Oui; c'est lui-même.... Seigneur Lelio...

LELIO.

Ah! mon cher ami, est-ce vous?

MARIO.

Je suis charmé de vous voir. Personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement; votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne?

LELIO.

J'y devois tout perdre; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, et ce que j'y ai perdu n'est pas considérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flatter, et je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage ; le pere me l'avoit accordée, et nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche succession. Comme je trouvai les choses en regle, j'eus bientôt fini mes affaires ; je partis. J'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne ; après en avoir ramassé les débris, et donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette ville, pour passer d'ici en Italie.

MARIO.

Je suis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je suis amoureux aussi, et que je vais me marier.

LELIO.

Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

MARIO.

La personne est aimable, riche, et d'un bon caractere.

LELIO.

C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette ville ?

MARIO.

Non, elle est Italienne; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plu, je l'ai dit au pere, il me l'accorde; voilà en deux mots toute mon histoire.

LELIO.

Je souhaite que la possession de cette charmante personne, et le tems que vous aurez de vous mieux connoître, ne fasse qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'espere d'être heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma nôce.

LELIO.

Je m'y convierois moi-même si je pouvois. Vous aimez, et vous connoissez l'inquiétude des Amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, auxquelles il faut que je donne ordre, et je pars demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

ALLONS.... Mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les sottes gens que ceux de ce Pays ! Les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches ; on les traîne dans des cages, on leur donne à boire et à manger, on les met au lit, on les en retire, enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

LELIO.

Le voilà dans les réflexions : il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà. Bon jour, mon ami.

LELIO.

A quoi penses-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je pense que voici un mauvais Pays ; et si tu m'en crois, nous le quitterons bien vîte.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres, et s'en font servir ; et que les

autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, et font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu loueras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne sais : mais vous me paroissez de sots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Écoute : tu n'es plus parmi des Sauvages qui ne suivent que la nature brute et grossiere, mais parmi des Nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des Nations civilisées ?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix ! Et quels Sauvages sont ces gens-là ?

LELIO.

Ce ne sont point des Sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, et rendre les hommes sages et honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naissez donc fous et coquins dans ce pays ?

LELIO.

Pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de Loix pour être sages et honnêtes gens, vous êtes fous et coquins naturellement : cela est clair.

LELIO.

Bon : nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raison seule soutenue d'une bonne éducation, peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ?

LELIO.

Belle demande ! Sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison ?

LELIO.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux savoir ce que c'est que votre raison.

LELIO.

C'est une lumiere naturelle qui nous fait connoître le bien et le mal, et qui nous apprend à faire le bien et fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh ! mort-non de ma vie, votre raison est faite comme la nôtre !

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puisque vous avez de la raison, pourquoi avez-vous besoin de loix ? Car si la raison apprend à faire le bien et à fuir le mal, cela suffit ; il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en sais pas assez pour comprendre l'utilité des

Loix : elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous et pour nos freres ; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens et de politesses, qui donnent un nouveau prix à la chose.

ARLEQUIN.

Cela est drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je sache ce que c'est.

LELIO.

Supposons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire grossiérement : Arlequin, viens dîner avec moi; je te salue poliment, et je te dis : mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah ! la drôle de chose qu'un compliment !

LELIO.

Vous ne serez pas traité aussi-bien que vous le méritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien : ôte-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

ARLEQUIN.

Eh bien, fais-la-moi meilleure, et laisse tout ce discours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, et que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toi.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasses bonne chere, quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'eusses dit sans façon, que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains et charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Cela est excellent.

LELIO.

A protéger l'innocence, à punir les vices. C'est par elle que dans ce pays on trouve à sa porte tout ce dont on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, et sur le champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez, pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chere, et je commence à voir que, dans le fond, vous ne valez rien ; mais que les loix vous rendent meilleurs et plus heureux que nous. Puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays. Pardonne à mon ignorance ; tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

LELIO.

Je le sais. Retourne au logis : je te dirai le reste une autre fois. (*Il sort.*)

ARLEQUIN, *seul.*

Ce pays-ci est original ! qui diable auroit jamais deviné qu'il y eût des hommes dans le monde qui eussent besoin de loix pour devenir bons ?

SCENE IV.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites vous de ce pays-ci, ma fille ?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon pere.

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon pere.

PANTALON.

Eh bien, vous y resterez. Notre hôte, le Seigneur Mario, vous aime; il vous demande en mariage, et je vous ai promise.

FLAMINIA.

Ciel! que m'apprenez-vous? Et Lelio?

PANTALON.

Il le faut oublier; il a perdu son bien par un naufrage, et son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

FLAMINIA.

Eh! qu'importe son état, s'il m'aime toujours, et s'il est toujours aimable? il peut avoir perdu son bien; mais son mérite lui reste.

PANTALON.

C'est perdre son mérite, que de perdre son bien.

FLAMINIA.

Oui, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune, pour lui rendre, par celles de l'amour, ce que la tempête lui a ravi.

PANTALON.

Consultez moins votre cœur que votre raison; ce n'est que d'elle dont vous avez besoin aujourd'hui.

FLAMINIA.

Mon cœur et ma raison sont d'accord.

(*Arlequin pendant cette scene se promene sur le théâtre, et va donner dans le nez de Pantalon.*)

ARLEQUIN.

Oh ! le plaisant animal ! je n'en ai jamais vu comme celui-là. Ah ! ah ! ah ! la ridicule figure !

PANTALON.

Quel est cet impertinent?

ARLEQUIN, *à Flaminia.*

Dis-moi, comment appelles-tu cette bête-là ?

FLAMINIA.

Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups, si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Lui ! un homme ? ah ! ah ! ah ! la drôle de figure !... Dis-moi, barbette, de quelle diable d'espece es-tu donc ? car je n'ai jamais vu d'hommes, ni de bêtes faits comme toi !

PANTALON.

Maraud ! si tu ne te retires, tu pourras bien, avec ta barbette, t'attirer une volée de coups de bâton.

ARLEQUIN, *à part.*

Quels diables de gens sont donc ceux-ci ? ils se fâchent de tout. (*Haut.*) Je t'appelle barbette, parce que tu as une barbe longue, longue...

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monsieur ; ne voyez-vous pas que c'est un pauvre innocent ?

ARLEQUIN.

Elle est bonne, celle-là ; elle sait apparemment mieux les loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'esprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti : je suis un homme sage, un ignorant, à la vérité ; un âne, une bête, un sauvage qui ne connois point de loix ; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'esprit et de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami... Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

Un uomo savio, de spirito ; un ignorante, un asino, una bestia ; ma par uomo de grand merito. Ah ! ah ! ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque chose de singulier en lui... Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi ? je suis d'un grand bois où il ne croît que des

ignorans comme moi, qui ne savent pas un mot de loix ; mais qui sont bons naturellement. Ah, ah! nous n'avons pas besoin de leçons, nous-autres, pour connoître nos devoirs, nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

FLAMINIA.

Si cela est, vous en savez beaucoup : mais comment êtes-vous venu ici ?

ARLEQUIN.

Je suis venu dans un grand canot long, long... pouf! il étoit long comme le diable. Nous y étions moi et puis le capitaine, et puis trois autres nations que l'on appelle les matelots, les soldats et les officiers.

FLAMINIA.

Sa simplicité est extrême, c'est un Sauvage, comme il le dit, qui ne sait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela pas un mot : tout ce que je sais, c'est que vous naissez fous et coquins, mais que les loix vous rendent sages et honnêtes gens. C'est le Capitaine qui me l'a appris ; il les sait bien lui les loix. Les sais-tu bien aussi toi?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir ?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grasse-là les sait mieux que toi.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle est bonne, et qu'elle n'a pas voulu que tu me fisses du mal. Dis-moi, je la trouve jolie : crois-tu qu'elle m'aime ?

FLAMINIA.

Elle vous aimera si elle vous trouve aimable : essayez. (*A part*). Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle est appétissante. Je vous trouve bien aimable, et je n'ai jamais vu de fille qui m'ait plu davantage, en vérité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur.

ARLEQUIN.

Je ne suis point Monsieur ; je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin ! que ce nom est joli !

ARLEQUIN.

Oui ! Et le vôtre, est-il aussi joli que vous ? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette ! le charmant petit nom ! il vous convient

bien ; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment ! cela est dit avec esprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par métaphore.

FLAMINIA.

Il est fort joli.

ARLEQUIN, *à Violette.*

Vous entendez bien ? Cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

VIOLETTE.

Très-joli.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc ? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas si facilement dans ce pays : il faut bien d'autres choses.

ARLEQUIN.

Eh ! que faut-il de plus ? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas. Foin de mon ignorance. Ecoutez ; je ne sais qu'aimer ; s'il faut quelqu'autre chose pour se rendre aimable, apprenez-le moi, et je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

ARLEQUIN.

Pour des caresses, je sais ce que c'est, et je vous en

ferai tant que vous voudrez : quant aux jolies choses, je ne les sais pas, en vérité; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aie appris le reste.

VIOLETTE.

Non pas cela; il faut, au contraire, commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa maîtresse, et d'obtenir d'elle la permission de lui faire des caresses.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses, je ne les sais pas : apprenez-les moi, et je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'est point à moi à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc?

FLAMINIA.

Le voilà bien embarrassé! Ecoute : dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau; lui vanter ses vœux, et la sincérité de l'amour que l'on sent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi! nous disons donc de jolies choses lorsque nous sommes dans nos bois? Peste de ma bêtise. Ecoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez, écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le beau jour; vos yeux sont comme le soleil et la lune, lorsqu'ils se levent. Votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, et votre visage une pleine charmante, où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. Eh bien, cela n'est-il pas joli?

VIOLETTE.

Pas trop: je serois horrible, si j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le soleil et la lune, un nez comme une montagne! fi! je ferois peur.

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne sais qu'y faire, je n'en sais pas davantage. Tenez, cela me brouille; donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choses que je ne sais pas, et en attendant, faisons l'amour comme on le fait dans les bois: aimons-nous à la sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raison, Violette; tu dois faire l'amour à sa maniere, jusqu'à ce qu'il sache la tienne.

ARLEQUIN.

Oui, car ma maniere est facile: on l'a sait celle-là, sans l'avoir apprise. Allons: dans mon pays, on présente une allumette aux filles, si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs fa-

veurs ; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays ; elle abrege tous les discours inutiles.

(*Il alume une alumette.*)

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette ?

FLAMINIA.

Elle n'est pas briliante, mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautés se flattent.

ARLEQUIN, *avec l'alumette.*

Voici une cérémonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. (*Il présente l'alumette ; Violette la souffle.*) Ah ! quel plaisir ! Allons, ne perdons point de tems ; il ne s'agit plus de compliment ici : venez, ma belle.

(*Il l'emporte dans ses bras.*)

VIOLETTE.

Ah ! ah ! Monsieur, au secours.

PANTALON.

Tout beau, Arlequin, ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence : elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon alumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon ! elles font toutes comme cela ; il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vîte dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

FLAMINIA.

Oui , mais non pas pour l'alumette ; cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir , lorsque la chose ne fait mal à personne ?

FLAMINIA.

Non , cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des fous de défendre ce qui fait plaisir.

FLAMINIA.

Écoute : si tu es sage , je te donnerai Violette. Tu vois bien cette maison ?

ARLEQUIN.

Oui.

FLAMINIA.

C'est-là où Violette et moi demeurons ; viens nous y voir , et nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à présent; tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas à présent?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point, moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois; mais Violette en a, et tu dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est-il joli d'avoir de la complaisance?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires; mais faites vîte, car je suis pressé.

VIOLETTE.

Adieu, Arlequin.

(*Elle sort avec Flaminia et Pantalon*).

SCENE V.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

MONSIEUR, voulez-vous acheter quelque chose?

ARLEQUIN.

Eh?

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise : voyez. (*Il déploie sa boutique*).

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyiez s'il y a quelque chose qui vou fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras?

LE MARCHAND.

Avec joie : je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN, *à part.*

Le Capitaine a raison ; il ne ment pas d'un mot. (*Haut*). Et tu vas donc par le pays porter ces choses pour chercher des gens qui les prennent?

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens ! et la belle chose que les Loix !

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monsieur, ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me passe. (*Il regarde avec beaucoup de jeu; il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable*). Ah ! qu'est-ce que cela ? une femme ! qu'elle est petite !

LE MARCHAND.

Elle est jolie, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN *la caresse.*

Petite amour ! qu'elle est gentille ! Mais comment diable l'a-t-on pu faire tenir là ?

LE MARCHAND.

Ah, ah ! vous vous divertissez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir de si petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND, *lui montre un pinceau.*

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Et comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! la plaisante chose, et les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique les hommes ! ah !

ma foi, ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

Toi.

LE MARCHAND.

Moi ! si l'on m'a fait avec un pinceau ? Ah, ah, ah, ah ! Et vous, vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon ! je suis d'un pays d'ignorans, ignorantissimes, où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sauroient faire d'autres sans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance ; nous en savons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaisir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux : un marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un marchand?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise de savoir le nom d'un bon homme. Donne.... Voilà une bonté sans exemple : le Capitaine est trop aimable de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

(Il prend tout.)

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner?

ARLEQUIN.

Moi! je n'ai rien à te donner, et j'en suis bien fâché, car je suis naturellement bon, quoiqueje ne sache pas les loix.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas-là mon compte; il me faut cinq cents francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sais seulement ce que c'est.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandise.

ARLEQUIN.

Bon! tu veux rire?

LE MARCHAND.

Je ne ris point; rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Et à qui ?

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal est-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'est un honnête homme qui fait exécuter les loix ; pendre ceux qui y manquent : entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ainsi si tu manquois à la loi il te feroit pendre ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, je ne ris pas; payez-moi, ou rendez-moi ma marchandise.

ARLEQUIN.

Je meure si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs : quel diable de galimathias est-ce là ?

LE MARCHAND.

Ah, que de raisons !

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire

plaisir ; et à présent tu te mets en colere contre moi ? fi ! cela est vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon ; et si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je...

ARLEQUIN.

Holà, ho ! Si tu ne t'en vas bien vîte, je t'assommerai.

LE MARCHAND.

Comment, est-ce ainsi que l'on paye les gens ? au voleur. *Il se jette sur Arlequin, qui le charge.* Au secours, miséricorde !

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

Il leve le sabre, & le Marchand abandonne sa perruque en fuyant.

LE MARCHAND.

Ah, mon dieu ! me voilà ruiné.

SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

OH, oh! qu'est-ce donc que cela ; cette chevelure n'est point naturelle.... Comment diable! à ce que je vois, les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, et tout est emprunté chez eux ; la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons chez le Capitaine, pour savoir de lui ce que c'est que tout cela.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, Troupe d'ARCHERS, LE MARCHAND.

ARLEQUIN.

LE Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, et je les trouve tous méchans comme des diables; cela viendroit-il de mon ignorance?

UN ARCHER.

Voilà un homme qui ressemble assez à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le..... Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bon jour.... (*Il tourne autour d'eux et les regarde, & dit à part* :) Voilà des sauvages de mauvaise mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous pas vu passer un Marchand?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandise pour attraper les passans?

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme?

L'ARCHER.

Justement.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je l'ai vu : il m'a joué un tour de diable!

L'ARCHER.

Voyez ce coquin !

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable ; mais il l'a bien payé ! car je n'aime pas que l'on se moque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raison. Voyez si ce n'est pas un fripon ; il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, et que vous n'aviez pas voulu la lui payer ?

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

L'ARCHER.

Oui.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise : il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oui ; il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me surprend ; je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai prise, pour lui faire plaisir. Après cela, ce belître vouloit que je lui donnasse des francs : si j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne sais pas même ce que c'est. Il s'est fâché parce que je n'avois pas des francs à lui

donner, et il vouloit que je lui rendisse sa marchandise : cela m'a mis en colere, parce que je voyois qu'il se moquoit de moi ; aussi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois assommé, s'il n'avoit pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh ! le voilà.... Ecoute ! bélître, n'est-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Oui : eh bien ! que voulez-vous dire ?.... Messieurs, c'est-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai prise ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Qu'après cela tu voulois que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément : j'en voulois cinq cents francs, et c'étoit son prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien... Ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avois pas des francs, et que je ne voulois pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément que je me suis fâché; n'avois-je pas raison ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Messieurs... Ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cents francs, cinq cents coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien souvenir ?

ARLEQUIN.

Eh bien, vous voyez que je ne ments pas d'un mot; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons!

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs, que sa propre confession.

L'ARCHER.

Nous sommes suffisamment instruits, et l'on vous rendra justice.

ARLEQUIN, *à l'Archer.*

Ecoutez; ce fripon ne sait la Loi qu'à moitié: savez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raison : venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à présent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puissiez, car cela est nécessaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non ! la chose presse ; je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vue, je vous irai trouver, si je puis.

L'ARCHER.

Allons, Monsieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connois : marchez.

ARLEQUIN.

Que veut donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller, moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le Juge de te donner aussi une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Marche, il va t'en faire donner une après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ses leçons, moi; le Capitaine m'apprendra bien les Loix sans lui.

L'ARCHER.

Il s'y est pris un peu trop tard; et je te promets que demain à cette heure, tu seras duement pendu et étranglé.

ARLEQUIN.

Moi !

L'ARCHER.

Oui, toi.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentillesses que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Ecoute, si tu me fais mettre en colere, je t'assommerai, toi, et tous les coquins qui te suivent.

L'ARCHER.

Allons, qu'on le saisisse.

Les Archers se jettent sur Arlequin, et l'enlevent, malgré sa résistance : sur ces entrefaites Lelio arrive.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO, *à part.*

C'EST Arlequin que ces Archers ont pris ; il aura fait quelque sottise. *Haut.* Messieurs, où menez-vous cet homme ? Il m'appartient.

L'ARCHER.

C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah ! damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous attraper, et vous faire ensuite étrangler : ah ! scélérat, ne m'as-tu amené de si loin que pour me jouer ce tour.

LE MARCHAND.

Il fait ainsi l'innocent ; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise, et puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la lui donner : il faisoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vu d'argent, et à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO.

Eh ! Messieurs, ce pauvre homme est un Sauvage que

j'ai amené avec moi, il n'a aucune connoissance de nos usages; et ce matin pour me divertir de son ignorance, je lui ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont on avoit besoin sans peine, et qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent: il a pris ce que je lui ait dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en savoit pas davantage; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, et je veux vous le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort: payez seulement ce marchand, et ramenez votre Sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choses que tu lui a prises?

ARLEQUIN.

Oui, je les ai; mais je ne les veux plus: je serois bien fâché d'avoir rien à un bélître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous sommes tous contens. *A Lelio.* Mais votre Sauvage ne l'est peut-être pas? Je voudrois bien: pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas, moi : quand je donne quelque chose c'est de bon cœur.

L'ARCHER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Ils s'en vont.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en à tous les diables.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN, *faisant mine au Parterre sans rien dire, ni regarder son Maître.*

LELIO, *à part.*

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comédie toute entiere. *Haut.* Et bien, Arlequin, voici un bon pays, et où les gens sont fort aimables, comme tu vois ? *Arlequin le regarde sans répondre.* Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes freres et ton pays.

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort ?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir, n'est qu'un piége que vous tendez à la bonne foi de ceux que

vous voulez attraper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

LELIO.

C'est que tu ne sais pas encore ce qu'il faut savoir pour nous trouver aimables ; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, et c'est tout ; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie : aussi-bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras pour me prouver que ce Marchand n'est pas un fripon.

LELIO.

Rien n'es plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts ; chacun y a son bien, et nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient ; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer ; et c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien ! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend ?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent ?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent ? Cela est drôle. *Il le porte à la dent.* Ahi ! il est dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LELIO.

On le donne pour les choses dont on a besoin, et l'on pourroit presque l'appeller une caution, puisqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce qu'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LELIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole et que l'on ne se fie pas à lui, pour plus grande sûreté on lui demande caution, c'est-à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien, et je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dites. Mais cet argent n'est pas homme, et par conséquent il ne peut donner de parole ; comment donc peut-il servir de caution ?

LELIO.

Il en sert pourtant, et il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, et je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe : et si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux : en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui; mais cela vaux encore mieux que d'être pendu.... Parle à présent.

LELIO.

Tu vois, par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, et que tout s'y acquiert par échange. Or, pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune et universelle, qui se change contre toutes choses, et avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces breloques, on a tout ce dont on a besoin?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec, de quoi boire, et de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle? tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins et sans peines.

LELIO.

Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode et bien inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre. Apprends-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision!

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh bien, où faut-il donc que j'aille en prendre?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Apprends-moi donc à le faire?

LELIO.

Encore moins; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh comment diable en avoir donc? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire! je n'entends rien à ce galimathias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches et les pauvres. Les riches ont tout l'argent, et les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainsi, pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches, tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LELIO.

Ils dorment, ils se promenent, et passent leur vie à se divertir et faire bonne chere.

ARLEQUIN.

C'est bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire ; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe, et de la vanité, qui les devorent :

le travail et l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

LELIO.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Ecoute : veux-tu que je te dise ce que je pense des nations civilisées ?

LELIO.

Oui, qu'en penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je te dise la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des fous qui croyez être sages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, et des esclaves qui croyez être libres.

LELIO.

Et pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'est la vérité. Vous êtes fous, car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles; vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions,

que vous préférez à votre liberté et à vos freres, que vous feriez pendre s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin, vous êtes ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à savoir les loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison qui vous apprendroit à vous passer de loix comme nous.

LELIO.

Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des fous, mais des fous réduits à la nécessité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être fous.

LELIO.

Mais que veux-tu que nous fassions ? il faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir; car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent, moi, et par conséquent, je suis donc pauvre?

LELIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélérat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis

pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie, sans toi : je ne connoissois, dans les forêts, ni les richesses ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon roi, mon maître et mon valet, et tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable et un esclave. Réponds moi, scélérat, homme sans foi, sans charité ! (*Il pleure*).

LELIO.

Console-toi, mon cher Arlequin ; je suis riche, moi, et je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

ARLEQUIN.

Et moi, je ne veux rien recevoir de toi ; comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possede tous, tu voudrois que je me donnasse moi-même, et que je fusse ton esclave, comme ces malheureux qui te servent : je veux être homme libre, et rien de plus. Remene-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres et des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'alarme point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela. (*Il fait un signe avec les doigts*).

LELIO.

Eh bien, je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes freres, je veux

veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, et d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette, dis-tu? la suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vu cette Violette?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO.

Comment est-elle faite?

ARLEQUIN.

Ah! elle est bien belle.

LELIO.

Grande?

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune, ou blonde?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Etoit-elle seule?

ARLEQUIN.

Non, elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, et avec un homme fait... Ah! si tu le voyois, tu créverois du rire: il a une robe noire et du rouge dessous; un couteau à sa ceinture, et une barbe longue et pointue: ah, ah, ah! je n'ai jamais vu une figure si ridicule.

LELIO.

C'est assurément Pantalon; voilà son portrait, et

Flaminia est avec lui. Par quelle aventure se trouveroit-elle à Marseille.... Mais quoi ! Mario m'a dit qu'il se marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel ! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette aventure, et que je revoie Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit soufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aie menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de lui faire des caresses ; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas ?

LELIO.

Oui... L'ingrate me trahiroit-elle ?

ARLEQUIN.

Eh ! tu parles tout seul.

LELIO.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Oui, oui ?... Il est fou... Tu m'apprendras ces jolies choses ?

LELIO.

Oui, tantôt... Je suis dans une agitation où je ne me possede pas : il faut que j'aille trouver Mario ; mais le voici fort à propos.

SCENE IV.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureusement.

LELIO.

J'allois chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particuliérement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité ; votre Epouse est Italienne, dites-vous ?

MARIO.

Oui.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit ?

MARIO.

De Venise.

LELIO.

Je connois cette Ville. Quelle est sa famille ?

MARIO.

C'est la fille d'un riche Négociant de ce pays-là.

LELIO.

Son nom ?

MARIO.

Il se nomme Pantalon, et elle Flaminia.

LELIO.

Ah Ciel !

MARIO.

D'où vous vient cette surprise ? La connoissez vous ?

LELIO.

Oui.

MARIO.

N'est-elle pas fille bien aimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre, cette Flaminia est la même personne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous !

LELIO.

Oui, moi : vous pouvez juger par la passion que je vous ai fait voir pour elle, quels doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-je ? Je l'adore, et je perdrai la vie plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enleve.

MARIO.

Vous me surprenez, et je ne m'attendois pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendois encore moins d'en avoir un en vous ; c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me frapper ; mais enfin l'amitié se taît dans les cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti ; il faut me céder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que notre entrevue dût finir par un combat ; mais puisque vous le voulez, Flaminia

vaut bien un ami : si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu. (*Ils mettent l'épée à la main*).

ARLEQUIN.

Hola, aie ! que faites-vous? (*Il se jette entre eux*).

LELIO.

Ote-toi de-là.

MARIO.

Je te passe mon épée à travers du corps, si tu ne t'éloignes.

ARLEQUIN.

Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah ! les bons amis qui s'embrassent, et après ils se veulent tuer.

LELIO.

Laisse-nous libres, nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons ? je les veux savoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire, nous vuiderons notre différent ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, et c'est pour savoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je ne savois pas cela : effectivement vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

MARIO.

Et c'est pour savoir qui l'épousera que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah les sottes gens ! Mais dites-moi, celui qui tuera l'autre épousera donc cette fille ?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui ? et savez-vous si elle le voudra ? elle aime l'un ou l'autre ; ainsi il faut lui demander avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

LELIO.

Mais...

ARLEQUIN.

Mais, mais : oui, bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime, et que tu le tues, elle te haïra davantage, et ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes : au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, et demandez-lui celui qu'elle veut ; celui-là l'épousera, et l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal-à-propos contre un homme

qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, et que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'est qu'un Sauvage; mais sa raison toute simple lui suggere un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages : voulez-vous que nous le suivions ?

MARIO.

Nous serions plus sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre; mais convenons de nos faits auparavant. Flaminia vous a oublié, et si elle me préfere à vous, vous ne me la disputerez plus ?

LELIO.

J'en serois bien fâché : pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi, je vous déclare que si elle vous aime encore je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

MARIO.

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire espérer : le peu de tems que je l'ai vue ne m'a pas permis encore de connoître son cœur ; mais son pere m'assure de son obéissance, et j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

LELIO.

L'ingrate au moins me le disoit, et son pere approu-

voit mes feux. Apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne à son ame intéressée ; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems ; il faut éclaircir la chose.

MARIO.

Mais si vous paroissez, et que votre présence dissipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous étoit contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous, par le seul objet de son intérêt.

LELIO.

Non ; je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

MARIO.

Faisons-la donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

LELIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir une fête à Flaminia, et je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisés, et par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

LELIO.

Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer : et toi,

mon cher Arlequin, viens avec nous; nous t'avons obligation d'être devenus plus sages.

ARLEQUIN.

C'est-là du compliment; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul en Petit-Maître.*

Me voilà drôlement beau ! une chevelure empruntée, un habit beau, à la vérité ; mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautés ne sont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau : ah, ah, ah ! le Capitaine est fou ; il trouve des impertinences de fort belles choses. Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les Loix de ce pays ; j'en suis fâché, car dans le fond il est bon homme.

SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là est fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages, qui suivent simplement les loix de la nature, et qui n'ont jamais connu Cujas ni Barthole !

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des belîtres dans ce pays.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un sot, on ne pend pas les gens de ma sorte.

ARLEQUIN.

Pardi, tu me la donnes belle ! on en pend qui valent mieux ; et sans aller plus loin, sais-tu bien que j'ai failli à être branché, moi, il n'y a qu'un moment ?

LE PASSANT.

Vous ?

RLEQUIN.

Oui, moi-même en propre personne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raisons pour cela;

ARLEQUIN.

On n'a que des raisons de ton pays, c'est-à-dire, des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'offrir sa marchandise, moi, je l'ai prise de bonne amitié ; il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'argent : je n'en avois point : il s'est fâché, et moi aussi, et pour le punir, je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà tou-

tes les raisons que l'on avoit: cependant ce fripon en est allé chercher d'autres pour m'étrangler; et mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

LE PASSANT, *à part.*

Il ne manquoit plus que cette rencontre; un voleur de grand chemin, qui a sa bande et son Capitaine dans le voisinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'est un faquin.

LE PASSANT.

Assurément, et vous avez raison d'être en colere; car c'est une affaire sérieuse que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu! des plus sérieuses, et quand j'y songe, j'entre dans une colere que je ne me possede pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer: adieu, Monsieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeures; je suis bien aise de causer avec toi.

LE PASSANT.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre ; je le veux, moi.

LE PASSANT, *à part.*

Je serai bien heureux si j'en suis quitte pour la bourse.

ARLEQUIN.

Dis-moi, es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais profession.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, si tu ne me donnes pas des cautions ? car vous en avez tous besoin dans ce pays : allons, donne-m'en, et après nous causerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Fouille dans ta poche ; c'est là où vous les mettez.

LE PASSANT, *à part.*

La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. (*Haut.*) Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse ; c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuerois ; car je suis honnête homme, moi, et qui n'est pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monsieur. Adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT, *à part.*

Encore ! Ciel ! tirez-moi de ce pas !

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, et que tu estimes les Sauvages.

LE PASSANT.

Plût à Dieu que je fusse parmi eux ! je ne serois pas exposé à tous les maux qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête homme sur ta parole, puisque tu voudrois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monsieur....

ARLEQUIN.

Sais-tu bien que je suis un Sauvage, moi ?

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui. Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, et depuis que j'y suis, j'y ai vu plus d'impertinences que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. (*A part.*) Dieu soit loué ! je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche ?

LE PASSANT.

C'est la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-cela un procès ?

LE PASSANT.

Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire ?

LE PASSANT.

Mais elle est faite comme un procès. (*A part.*) Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. (*Haut.*) Savez-vous que nous avons des loix dans ce pays ?

ARLEQUIN.

Oui.

LE PASSANT.

Ces Loix sont administrées par des gens sages et éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'est-ce pas ?

LE PASSANT.

Oui. Or si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raisons et les siennes pour vous juger ; et l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprens à présent ce que c'est.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cents francs, et je viens de le perdre, après avoir essuyé trente jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente jugemens pour une seule affaire ?

LE PASSANT.

A cause des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane ! qu'est-ce que cela ?

LE PASSANT.

C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhensibles, lorsqu'un Avocat et un Procureur y ont travaillé six mois

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'un Avocat et un Procureur ?

LE PASSANT.

Ce sont des personnes instruites des Loix et de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité ! Je ne sais ce que c'est.

LE PASSANT.

C'est la forme et l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

ARLEQUIN.

C'est bon cela ; ainsi avec cette forme, on ne craint plus de surprise ?

LE PASSANT.

Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Parce que c'est d'elle que la chicane emprunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais, puisque les juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane ?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas, parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la loi, et auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise, a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette loi et cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais, dis-moi, puisque les juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, et que vous savez que ces avocats et ces procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez ? Par la mort ! si j'avois un procès, et que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerois.

LE PASSANT.

Il n'est pas possible de s'en passer; ce sont des gens établis par les loix, par le ministere desquels les affaires doivent être portées devant les juges; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous-même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les loix, et que vous ne savez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne sais pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence ; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions, que tu veux te moquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne me moque point, je ne vous dis que trop la vérité ; les loix sont sages, les juges éclairés et honnêtes gens ; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, et les autres s'épuisent.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous donnez de l'argent ?

LE PASSANT.

Sans doute ; il le faut toujours avoir à la main, sans quoi Thémis est sourde, et rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond ; mais la forme coûte

bien cher; et la forme chez nous emporte toujours le fond; je me suis épuisé pour soutenir mon procès, et je le perds aujourd'hui, parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche?

LE PASSANT.

Belle demande!

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand sot! tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdue il y a dix ans: pour moi, je t'assure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jeté dans la riviere... Mais, à propos ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cents francs?

LE PASSANT.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'ayes perdu; si tu l'avois encore, je te prierois de me le donner: j'irois chercher mon fripon de marchand, qui vouloit cinq cents francs de sa marchandise, et je lui donnerois ton procès en payement, pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réflexions charment mes ennuis, et je suis fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaisir de votre

conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toujours conserver cette innocence et cette simplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es sage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

C'EST une détestable chose qu'un procès! j'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas; mais c'est les biens qui en sont la cause! Oh, oh! j'attraperai bien la chicane et la formalité: je n'aurai rien: ainsi il n'y aura point d'avocat ni de procureur qui veuille se donner la peine d'embrouiller mes affaires.

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

VOILA notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage?

VIOLETTE.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! bon jour, Violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela?

VIOLETTE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise. (*A part.*) Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela?

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille du mien.

FLAMINIA.

Ainsi tu te moques de Violette de dire que tu es beau!

ARLEQUIN.

Je ne me moque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau; mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple, il m'a dit, ah, ah, ah, ah!

FLAMINIA.

Eh bien! que t'a-t-il dit?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étoient faits comme me voilà, ah, ah, ah!

FLAMINIA, *à part.*

Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens ; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres : ah, ah, ah ! il me croit assez simple pour y ajouter foi.

FLAMINIA.

C'est pourtant bien vrai, et les plus honnêtes gens donnent dans ces travers comme les autres : il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il savoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde qui jugent du mérite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Il auroit raison.

ARLEQUIN, *à Violette.*

Je suis donc beau comme vous voyez, et tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! ce n'est pas le tout, et le Capitaine m'a aussi appris les grimaces et les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

(*Il contrefait le petit Maître.*)

FLAMINIA, *à part.*

Assurément, voilà un drôle d'original.

VIOLETTE.

Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

ARLEQUIN.

Oh que non ! il m'a encore appris à dire de jolies choses. Ecoutez : Mademoiselle, je rends grace à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amérique, pour... pour... des forêts de l'Amérique, pour...

VIOLETTE.

Eh bien ? Pour...

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

VIOLETTE.

J'en suis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en sais rien en vérité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne savez pas me dire que vous m'aimez ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois, mais ici je suis bête comme un cheval.

FLAMINIA, *à part.*

Il est fort plaisant. (*Haut.*) Crois-moi, Arlequin, laisse-là ces jolies choses, et dis-lui seulement ce que tu penses, cela vaudra encore mieux.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, et je l'aime mieux aussi; car j'ai

trouvé dans le compliment que j'ai oublié, des choses que je ne pensois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, et cela n'est pas vrai; ainsi j'étois fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, et cela fait que je ne suis pas si fâché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre; et Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le suis aussi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouser sans plus de cérémonie?

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela: es-tu riche?

ARLEQUIN.

Non: je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit; car je n'en savois rien.

FLAMINIA.

Tant pis: mon pere, de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc? Ecoute, je suis pauvre, à la vérité; mais je ne veux rien faire, et pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là: cela n'est-il pas bon pour le mariage?

FLAMINIA.

Non assurément: de quoi nourriras-tu ta femme?

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, et si tu n'en veux point gagner ?

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

VIOLETTE.

Fi donc !

ARLEQUIN.

Eh bien je te donnerai mes habits, et j'irai nu, moi.

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici, et l'on te mettroit aux petites-maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toujours, et cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oui: mais les petites-maisons sont des endroits où l'on ne met que les fous.

ARLEQUIN.

C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez: n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un village entier pour une seule personne ?

FLAMINIA.

Tu as raison ; mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays : écoute, Violette, m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, viens-t-en avec moi, je te menerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de loix pour être sages; notre amitié fera tout notre bien, et la raison toute notre loi: nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laisser aller; mais ne te mets pas en peine: je n'aime pas le bien, moi, et je ferai ensorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Es-tu sujette à caution comme les autres?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois, puisque tu n'aimes pas le bien; car il n'y a que ceux qui préferent l'argent à leurs amis qui ayent besoin de cautions. (*Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse; il s'y voit, et croit d'abord que c'est encore un portrait.*) Ah, ah! tu portes aussi des hommes en poche: il est bien joli celui-là, il remue. (*Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bisarres.*) Ah, ah! ce

drôle-là est bouffon. (*Il continue à faire des grimaces.*) Pardi voilà un plaisant original : regarde un peu, Violette, il se moque de moi. (*Violette regarde, et Arlequin surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.*) Oh ! est-ce que tu es double ? te voilà dans deux endroits tout-à-la-fois.

VIOLETTE.

C'est ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable est-elle venue-là ?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit aussi, ah, ah, ah ! et cette autre aussi, ah, ah, ah ! (*Violette et Arlequin rient, et les ris d'Arlequin augmentent à mesure qu'il se voit rire.*) Pardi voilà les plus drôles de corps que j'aie vus ; ils font tout comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi. (*Il la baise.*)

FLAMINIA.

Voilà une plaisante scene !

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils se baisent : ah, ah, ah ! (*Il regarde derriere le miroir pour voir où ils sont.*)

FLAMINIA.

Que cherches-tu ?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, et cependant je ne puis voir sa place. (*Il re-*

garde encore dans le miroir, et n'y voyant plus Violette :) Ah ! où diable est allée cette fille qui te ressembloit ?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace réfléchit : et il en fait de même de toutes les choses qui lui sont présentées.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau secret ! mais dis-moi, puisque vous savez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui représentent votre ame et ce que vous pensez ? Ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs seroient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, et si j'en avois eu un lorsque mon fripon de Marchand est venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, et connoissant ses mauvais desseins, je n'en aurois pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela seroit bien nécessaire.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

AH ! mon pere, si vous étiez venu un moment plutôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vue d'un miroir et de ses effets ; il nous a donné la comédie.

PANTALON.

Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas : Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître ; je vous prie de faire les choses de bonne grace.

FLAMINIA.

Il sera content de ma politesse.

PANTALON.

Voici la fête.

L'HYMEN, L'AMOUR. (*Troupe de Jeux et de Plaisirs. Lelio et Mario sont déguisés à la suite.*)

L'AMOUR.

Mon frere, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune et les vains brillans dont vous séduisez les ames plutôt que vous ne les ga-

gnez, et ne recevez point de cœurs sous vos loix, si l'amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il est vrai que je le devrois, mais c'est votre faute et non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me présentez: depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon empire, et les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia: elle doit entrer sous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle: je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio; vous lui destinez Mario: pour accorder notre différend sur cela, souffrez que je lui présente les cœurs de l'un et de l'autre, et tenons-nous à son choix.

L'HYMEN.

A cette condition je consens de me raccommoder sincérement avec vous.

L'AMOUR, *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia: ils sont tous les deux dignes de vous. Mario est tendre et riche à la fois; Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs et sinceres que je lui ai inspirés pour vous: choisissez; l'Amour et l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrétement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes sentimens pour lui.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontés, et que c'est Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vue mes devoirs; mais je sais que tout est réciproque entre les peres et les enfans, comme entre le reste des hommes: il est sans doute juste que les enfans respectent leur pere en tout, mais il n'est pas moins juste que les peres bornent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, et qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs préventions.

PANTALON.

Ce n'est point vous sacrifier, que de vouloir vous rendre heureuse.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuse, et moi je dis le contraire; ainsi vous et moi sommes parties: il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider; choisissons-en un.

PANTALON.

Ce seroit un plaisant arbitrage!

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà assurément un Juge bien grave!

FLAMINIA.

Ecoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la vérité et la dit toujours lorsqu'il la connoît : il ne faut que lui expliquer la chose, et je suis assurée qu'il décidera sainement

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin: j'aime un amant depuis long-tems; mon pere m'avoit promis de me le donner, il étoit riche lorsque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il est pauvre; dois-je l'épouser quoiqu'il n'ait point de bien?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimes que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oui : mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

ARLEQUIN.

C'est que ton pere n'aimoit que son bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toujours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute : fais perdre encore à celui-ci son bien, et ton pere ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'est pas possible. Que dois-je donc faire? Obéirai-je à mon pere, en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai-je en prenant celui que j'aime?

ARLEQUIN.

Te maries-tu pour ton pere ou pour toi?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi seule, apparemment.

ARLEQUIN.

Eh! bien, prends celui que tu aimes, et laisse dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge et la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

FLAMINIA.

Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de me dire; mais au terme de fou près, c'est la nature et la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

PANTALON.

La nature et la raison ne sçavent ce qu'elles disent. Vous n'êtes qu'une sotte: on ne vit pas de sentimens; il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monsieur; les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, et vous devez vous rendre à ses vœux. Quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, et je vous demande comme une

preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lélio.

PANTALON.

Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, et moi je saurai le prendre en pere sage, et qui sait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voici un homme qui vous rendra plus traitable. (*Il lui présente Lélio qui entre.*)

LELIO.

S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi, il est facile de les détruire : je suis plus riche que je n'ai jamais été ; et si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité.

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

LELIO.

Non, Monsieur : un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits ; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

PANTALON.

Je me rends ; ma fille a raison.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio ; je suis si saisie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous faisois ; oubliez-la, et recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les Amans valent mieux ici que les autres : ils sont plus naturels. Ecoutez : vous trouvez donc mon jugement bon ?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connois que tout ce que les Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous sommes, et que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

FLAMINIA.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio ; c'est-à-dire, sans songer à l'argent : donnez-la moi.

FLAMINIA.

Je le veux, si Violette y consent.

VIOLETTE.

Mais il est bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de te rendre heureux.

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

(*Les Jeux et les Plaisirs font un Ballet, après lequel on chante les vers suivans.*)

AIR.

Les pompeux nuages
De nos vanités,
Dans tous nos usages
Nous rendent sauvages ;
Et des lueurs de vérités
Font tout le lustre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs,
S'élevent de brillans mensonges :
Leur vif éclat séduit nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous consacrons des songes.

VAUDEVILLE.

Vous achetez vos Maîtresses :
Chez vous, sans or, point d'amours ;
On y vend jusqu'aux tendresses ;
Tandis que les Ours,
Dans les antres sourds,
Donnent leurs caresses.

On voit, ici, la plus belle,
Cacher ses traits sous le fard ;
Mais la Guenon naturelle,
Sans rouge, sans art,
Au Singe camard,
Ne plaît que par elle.

Laissez le rouge des Femmes,
Il ne produit point d'erreurs :
Blâmez le fard de vos ames,
Qui, masquant vos cœurs,
Les rend plus trompeurs,
Que le fard des Dames.

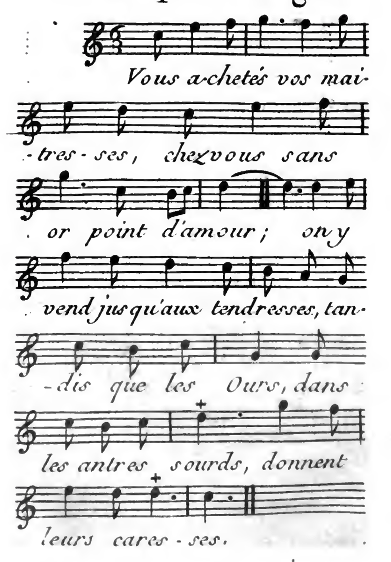
AU PARTERRE.

Je ne cherche qu'à vous plaire,
Et j'en fais tout mon objet ;

Si mon discours, trop sincere,
Fait mauvais effet :
Parlez, s'il vous plaît ;
Je saurai me taire.

FIN.

VAUDEVILLE
d'Arlequin Sauvage.



3

THIMON LE MISANTHROPE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE, PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

DE DE L'ISLE.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

SUJET

DE THIMON LE MISANTHROPE.

THIMON n'est devenu Misanthrope qu'après avoir été long-tems dupe des hommes. Tant qu'il a possédé de grandes richesses, il a été entouré de prétendus amis, qui ont concouru à sa ruine; mais depuis qu'il n'a plus rien, tous l'ont abandonné. Il s'est retiré sur le mont Himette, près d'Athenes; et là, il s'exhale en reproches contre la perversité des hommes, et il prie Jupiter de les en punir. Mercure et Plutus viennent lui rendre ses richesses premieres, qu'il refuse, d'abord, de reprendre, afin de ne pas faire de nouveaux ingrats; et il demande, pour toute grace, à Mercure, de donner la voix humaine à ſon âne. Le Dieu opere une métamorphose complette, et cet âne est transformé en homme, sous le nom d'Arlequin. Voilà ce qui fait le sujet du Prologue de cette Piece. Thimon retourne à Athenes, et y emmene Arlequin, par

lequel il se laisse enfin persuader de reprendre ses trésors. Mercure inspire Arlequin, et veut se servir de lui et d'Eucharis, pour corriger Thimon de son excès de sévérité contre le genre-humain. Le Dieu prend la forme d'une femme, et, sous le nom d'Aspasie, il prépare Eucharis au rôle qu'elle doit jouer auprès de Thimon. Iphicrates et Cariclès, deux de ses faux amis, apprenant qu'il a recouvré ses richesses, viennent lui faire de nouvelles protestations d'attachement; mais il les reçoit fort mal, et Arlequin les chasse. Eucharis attaque Thimon d'une maniere nouvelle pour lui : elle fronde impitoyablement sa misanthropie et ses travers, et elle parvient, par cette singularité, à se faire écouter et à intéresser Thimon. Elle le laisse en cet état. Arlequin, qui a compris que l'on ne pouvoit rien faire, parmi les hommes, sans posséder et dépenser beaucoup d'argent, demande à son Maître de partager avec lui ses trésors; mais celui-ci le lui refuse, à cause du mauvais usage qu'il craint de lui en voir faire. Arlequin, fort mécontent, rencontre Mercure, sous les traits d'Aspasie, qui feint de l'aimer et de le croire riche des trésors de Thimon. Le Dieu ajoute

ainsi aux chagrins d'Arlequin, et l'engage à ravir à son Maître ce qu'il n'a pas voulu lui donner. Aussi-tôt une troupe de Passions personnifiées viennent s'emparer d'Arlequin, qui se livre aveuglément à elles. Il se dispose à acheter, à prix d'argent, tout ce que la Nature ne lui a pas donné, et qu'il croit pouvoir le rendre heureux ; et il s'adresse à Socrate, qu'on lui a dit être le plus sage des hommes, afin qu'il le guide dans ses choix de nouvelles acquisitions. Socrate lui fait le détail des choses les plus estimées parmi les hommes ; mais la vanité de ces choses en dégoûte Arlequin, qui se laisse, pourtant, séduire ensuite par les plus futiles. Un Maître à chanter, un Maître à danser, et un Maître d'escrime, parviennent à lui persuader que leurs arts sont les plus nécessaires, et ils lui en donnent des leçons. Mercure attire une troupe de Flatteurs, aux louanges desquels Arlequin se laisse enivrer. Cependant Thimon, redevenu pauvre, par le vol qu'Arlequin lui a fait de ses trésors, se livre, de nouveau, à son humeur misanthropique, et veut encore s'éloigner des hommes ; mais pour ne s'en jamais rapprocher. Il

» par l'enjouement d'un vrai comique, et l'Au-
» teur, en joignant ainsi l'utile à l'agréable, a
» montré qu'il est capable de marcher sur les
» traces des grands Maîtres qui se sont appliqués
» à ce genre d'écrire. Je crois que l'impression
» de son Ouvrage confirmera les applaudisse-
» mens qu'il a reçus du Public aux représenta-
» tions ».

Cette Piece fut jouée, dans sa nouveauté, trente-huit fois, depuis les premiers jours de Janvier, jusqu'à la clôture de Pâques, et beaucoup d'autres fois encore dans le courant de la même année.

THIMON

LE MISANTHROPE,

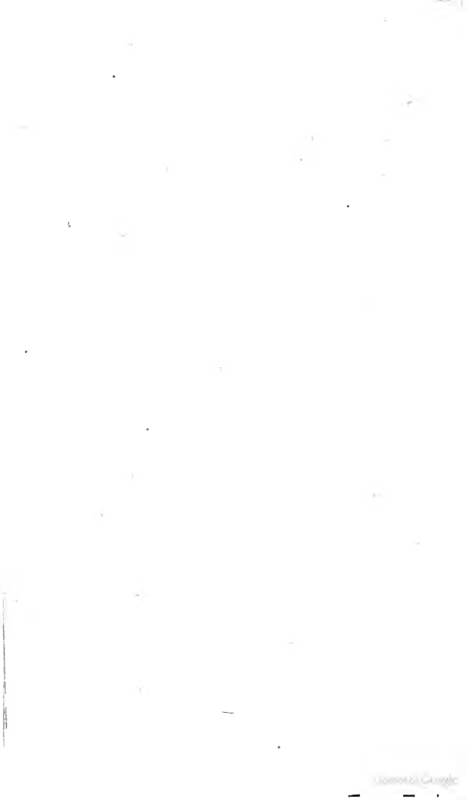
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

DE DE L'ISLE.

Représentée le 2 Janvier 1722.



PRÉFACE.

Quoique les applaudissemens que Thimon a reçus du Public suffisent contre ses critiques, je crois devoir dire quelque chose sur le vol d'Arlequin, afin de prévenir le change que certains esprits pourroient prendre. Si l'on examine la chose, on verra qu'il n'y a que le nom de vol; c'est un Dieu qui reprend à Thimon les biens qu'il lui avoit donnés, et qui ne les reprend que pour le corriger et les lui rendre ensuite avec plus d'utilité; il se sert d'Arlequin pour confondre l'orgueil de ce Misanthrope, qui par mépris pour la nature humaine, a préféré le commerce d'un âne à celui des hommes; mais il s'en sert sans corrompre son cœur, ayant soin de lui persuader cette action par des raisons apparentes de justice, de devoir et d'amitié; ce vol n'est donc qu'un jeu de Mercure, qui n'a qu'un objet de charité pour Thimon. L'action où il engage Arlequin ne blesse point la justice qu'il lui doit, puisqu'il lui conserve toute son innocence; il

prend à l'égard du Public les précautions qu'il faut pour ne le pas scandaliser, ayant soin de l'avertir de son dessein. Arlequin, ébloui des sophismes de ce Dieu, dont il ne peut se tirer, sent cependant que ce qu'il lui conseille est une trahison, et ce mouvement intime de sa conscience n'est pas un sentiment prématuré que je lui prête ; il naît chez lui de son expérience. Les refus de ce Misanthrope, lorsqu'il lui a demandé de l'argent, l'ont suffisamment instruit qu'il ne peut prendre ses trésors, sans lui donner du chagrin ; et comme il l'aime, malgré ses défauts, jusqu'à craindre de le priver du plaisir qu'il a de priver tous les autres de ses richesses, il est bien naturel qu'il sente cet éloignement pour une action qu'il sait devoir le fâcher : aussi Mercure n'a-t-il d'autre moyen pour l'y déterminer, que de l'abandonner aux passions ; ce qu'il fait toutefois de maniere qu'elles l'engagent à ce vol sans altérer l'innocence de son cœur.

La lettre, où Mercure apprend à ce pauvre homme qu'on lui enleve à son tour les richesses

qu'il avoit prises à son Maître, l'instruit de son crime, et lui fait connoître la noirceur d'une action qu'il avoit cru devoir faire en conscience et par honneur. Son désespoir, sa colere contre Thimon, les reproches qu'il lui fait, la confusion de ce Misanthrope qui se voit volé, et se reconnoît en même-tems le coupable, sont des sentimens de vérité qui sortent du sein de la nature toute simple, et qui réunissent le maître et le valet par toutes les choses qui sembloient devoir les séparer. La conversion de Thimon est le fruit de ce vol; elle justifie suffisamment les raisons que j'ai eues de l'employer et d'en faire le nœud de ma Piece. Ces réflexions doivent satisfaire ceux qui cherchent de bonne-foi la vérité : elles ne feront peut-être pas la même impression sur ceux qui voyent les objets doubles, et dont la raison louche découvre deux esprits dans mes Acteurs. Je les félicite de cette fécondité de perception ; je l'admire sans jalousie, des découvertes qu'elle leur fait faire. Au surplus, je me suis attaché à la simplicité de l'action, moins attentif aux regles d'Aristote qu'à celles de la Nature, que j'ai tâché de suivre

par-tout ; le Lecteur jugera si j'ai bien soutenu mes caracteres, et si la Piece mérite les applaudissemens qu'elle a reçus.

ACTEURS DU PROLOGUE.

THIMON le Misanthrope.

MERCURE.

PLUTUS.

L'ASNE de Thimon, métamorphosé en homme, sous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le Mont Hymette.

THIMON LE MISANTHROPE,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente la montagne où Thimon s'est retiré : ce Misanthrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes sauvages ; son âne paroit à côté de lui.

THIMON.

A QUOI t'amuses-tu, fils de Saturne et de Rhée? Sors de ton indolence, et viens contempler ma misere, ou plutôt ta turpitude. Regarde le malheureux Thimon, qui t'offroit tant d'holocaustes, et si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont rien à leur donner, lance tous tes foudres sur des scélérats, qui, après avoir reçu mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune. Peux-tu voir sans indignation ces hommes lâches qui m'adoroient dans ma prospérité, qui chantoient continuellement mes louanges et mes vertus, lorsqu'ils sentoient une bonne table chez moi, et qui maintenant m'accablent d'opprobres et de mépris? (*On entend un coup de tonnerre.*) J'entends le tonnerre qui gronde, et Jupiter prend ses armes. Frappe, pere des Dieux! mais frappe les scélérats, et ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers et des arbres innocens qui ne t'ont jamais offensé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS, THIMON.

THIMON.

Mais que vois-je? je me suis retiré sur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, et j'y retrouve encore cette maudite espece. Fuyons.

MERCURE.

Arrête, Thimon, je ne suis point un homme, mais Mercure qui t'amene le dieu des richesses : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere.

THIMON.

A-t-il écrasé mes ennemis, ou plutôt les siens ? c'est toute la grace que je lui demande, et pour ma vengeance, et pour son honneur.

MERCURE.

Les dieux jugent des choses biens différemment des hommes ; c'est punir les méchans, que de les laisser vivre, et leurs vices suffisent pour satisfaire à la justice divine. Je viens pour te tirer de la misere, et par de nouveaux trésors confondre les ingrats qui t'ont si lâchement abandonné.

THIMON.

Je ne veux point de ces trésors, ils m'ont causé trop de maux ; la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, et à me suffire à moi-même, bienfait qui sur-

passe tous les faux brillans de cet aveugle, à qui je vais casser la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS.

Retirons-nous, Mercure; que veux-tu que je fasse avec cet insensé?

MERCURE.

Il faut exécuter l'ordre de Jupiter, et l'enrichir même malgré lui: Thimon, tu dois obéir aux dieux, et recevoir avec réconnoissance les biens qu'ils t'envoyent.

THIMON.

Eh! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude? je n'ai besoin que de mes bras pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois esclave de mille choses inutiles; les richesses ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes, et puisque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier; je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, et s'il t'envoie pour me faire du bien, accorde-moi une grace.

MERCURE.

Et quelle est cette grace?

THIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude; sa société est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y penses pas, Thimon?

THIMON.

J'y pense fort bien ; il m'a servi sans intérêt dans ma prospérité, et me sert de même à présent que je suis misérable ; s'il obéissoit à ma voix sous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'hui, et il reçoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment ; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime et me sert, sans s'appercevoir que j'ai changé d'état ; enfin c'est le seul ami sincere qui me soit resté dans mon malheur.

MERCURE.

Je sais que si les ânes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere ; si Jupiter a commencé à t'instruire par la mauvaise fortune, il peut achever son ouvrage par ton âne ; son choix seul fait la noblesse des moyens qu'il met en usage pour remplir ses vues : oui, je t'accorde ta demande, et je vais métamorphoser ton âne en homme.

THIMON.

Non pas cela. La seule figure humaine me le rendroit suspect.

MERCURE.

Ne crains rien ; il conservera le souvenir et la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, et les connoissances qui lui sont nécessaires pour comprendre ce que tu lui diras, et te rendre son commerce plus utile. Adieu ; Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux trésors, et

tu verras venir ton âne sous la forme et le nom d'Arlequin.

THIMON.

Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire ; car mon âne sera assurément un homme d'honneur : son jugement est trop sain et ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages, malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi, je vais te préparer de nouveaux trésors, que tu trouveras en arrivant chez toi.

THIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelqu'autre.

PLUTUS.

En vain tu résistes, les hommes ne sont pas heureux ou malheureux selon leurs caprices ; l'un et l'autre leur viennent des dieux.

SCENE III.

THIMON et ARLEQUIN.

THIMON.

Je me soucie peu de ses trésors, et je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne ; j'estime plus sa raison que celle de tout l'Aréopage. Mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui : écoutons.

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement? Comme me voilà fait! Où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse, ce corps mignon, si chéri de toutes les ânesses du pays? Qu'est devenue ma belle queue? Ah! ma belle queue, vous êtes de toutes les graces que j'ai perdues, celle que je regrette le plus. Comme me voilà fagoté! la ridicule figure! Je marchois il n'y a qu'un moment sur quatre jambes, j'étois fort et assuré sur mes pieds, et me voilà à présent huché sur deux comme une poule, craignant même que le vent ne me fasse tomber; j'avois une voix mâle, à l'heure qu'il est je l'ai efféminée et variée par des sons qui me fatiguent; que suis-je donc devenu? Mais quoi! ma raison se développe: je suis un homme, oui, j'en suis un: voilà un nez, une bouche, des yeux, et enfin une figure semblable à celle de mon maître, et presque aussi ridicule. Mais que vois-je? quel chaos d'idées que je n'avois jamais eues! l'esprit humain se développe chez moi. Ah, ah, ah, le plaisant galimathias que l'esprit de l'homme! Ah, ah, ah, la drôle de chose! Quoique j'aye grand peur d'être plus sot sous cette peau que sous ma premiere, la nouveauté me divertit, et je ne suis pas fâché de ce changement, quand ce ne seroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, et les raisons des impertinences que je lui ai vu faire.

THIMON.

Ce début est charmant, et mon âne, à ce que je vois, est aussi Misanthrope que moi. Qui êtes-vous, mon ami!

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je suis ce que je n'étois pas il y a un moment.

THIMON.

Il veut dire qu'il n'est plus âne.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ? Est-ce que tu sais que je l'ai été ?

THIMON.

Oui, mon cher Arlequin, c'est moi qui suis cause que tu es homme ; tu es à présent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu ?

THIMON.

Oui ; mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Oh ! que si ; j'entends tout ce que tu me dis, et que je meure, si je sais comme cela s'est fait ; car je ne me souviens pas de l'avoir jamais appris.

THIMON, *à part.*

Mercure le lui a inspiré ; ce dieu me l'avoit promis.

ARLEQUIN.

Puisque je suis le roi des animaux, je puis donc dormir sans crainte dans les forêts ; les loups et les lions respecteront mon sommeil, et ils viendront me rendre leurs hommages, n'est-ce pas ?

THIMON.

Je ne te conseille pas de t'y fier ; ils te dévoreroient comme si tu n'étois qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens ; et, à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux, ressemble assez à celui des ânes : ils font peur à ceux qui sont plus foibles et plus timides qu'eux, et ils se sauvent devant les plus forts et les plus hardis.

THIMON.

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN.

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma métamorphose, le profit n'est pas grand.

THIMON.

Tout ce que tu vois est à présent fait pour toi ; au lieu que tu étois auparavant fait pour l'homme, témoins les services que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, ah !

THIMON.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ta sottise ; de ne voir pas que c'étoit toi qui étois fait pour moi.

THIMON.

Moi !

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avois-tu pas le soin de pourvoir à ma

subsistance, de venir tous les matins me panser, de me donner à manger, de me mener boire, de nétoyer mon écurie, de me changer de paille, et le reste?

THIMON.

Cela est vrai. Qu'en conclus-tu?

ARLEQUIN.

Que tu me servois, et, par conséquent, que tu étois fait pour moi.

THIMON, *à part.*

Il a raison, par Jupiter! J'étois son valet sans le savoir.

ARLEQUIN.

Mais laissons-là ce discours, et dis-moi: pourquoi es-tu si mal vêtu et si mal logé aujourd'hui? Il y a longtems que je suis curieux de le savoir.

THIMON.

C'est que je suis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre?

THIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des ingrats qui m'ont abandonné, dès que je n'ai plus eu de quoi leur faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins: pauvre homme! je te plains bien. Eh quoi! sera-tu toujours pauvre?

THIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être ; et le dieu des richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

THIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné ; mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

THIMON.

Les richesses te gâteroient, et la flatterie des hommes auroit bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

THIMON.

Oui. Mais tu ne sais pas encore que l'homme est rempli de vanité ?

ARLEQUIN.

Lorsqu'un homme a été âne, et qu'il s'en souvient, il n'en est pas susceptible.

THIMON.

Je sais qu'il y auroit moins de sots, si chacun se souvenoit de son origine. Mais l'orgueil des richesses la fait bientôt perdre de vue, et j'en ai trop d'exemples pour t'exposer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis, que tous les hommes sont sots. Mais à te parler franchement, tu es le plus sot de tous.

THIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuses d'être heureux, et que, par un ridicule caprice, tu veux te punir des vices d'autrui.

THIMON.

Les richesses ne font point notre félicité ; pour être heureux, il faut jouir de soi-même, et l'on n'en jouit point dans l'opulence et le chaos du monde.

ARLEQUIN.

Ecoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de soi-même, et il sent seulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui est dans un bon pâturage, jouit bien de la vie.

THIMON.

Quoi ! tu voudrois que j'acceptasse les offres de Plutus ?

ARLEQUIN.

Assurément, puisque tu en peux tirer de l'utilité.

THIMON.

Mais je n'en puis jouir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Eh bien ! il faut y retourner.

THIMON.

Je m'irois de nouveau exposer à la perfidie des hommes ?

ARLEQUIN.

Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie; le ridicule des hommes doit te divertir, et leurs vices t'instruire : si tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le savoir ?

THIMON, *à part.*

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pu me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Ecoute: un loup passeroit pour un sot parmi les autres loups, si, méprisant le carnage, il s'amusoit à brouter les herbes, et se faisoit sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre; et, par la même raison, je conçois qu'un homme est un extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, et jouir des biens que les Dieux ont faits pour lui.

THIMON.

Tu as raison, et je veux suivre ton conseil ; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, et retournons à Athenes; je me fais un plaisir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, et de les voir sécher auprès, par des desirs inutiles. Je serai charmé de me moquer d'eux, et de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons; puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faisois dans mon premier. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah! que je vais bien me divertir!

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA COMÉDIE.

MERCURE, sous la forme et le nom d'Aspasie.
EUCHARIS, Amante de Thimon.
THIMON, Misanthrope.
ARLEQUIN.
IPHICRATE et CARICLES, faux amis.
SOCRATE, Philosophe.
UN MAISTRE en fait d'armes.
UN MAISTRE à chanter.
UN MAISTRE à danser.
TROUPE de Passions.
TROUPE de Flatteurs.
TROUPE de Vérités.
MERCURE, sous sa forme ordinaire.

La Scene est à Athenes.

THIMON
LE MISANTHROPE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *en habit de femme, sous le nom d'Aspasie.*

Qui reconnoîtroit Mercure sous la forme où me voilà? Comme Messager des Dieux, je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que, sous le nom d'Aspasie, je remplisse un double emploi auprès d'Eucharis et d'Arlequin, et que je me serve de l'un et de l'autre pour corriger Thimon. L'excès de sa bonté causa ses premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jeté dans un excès opposé, et changé la douceur de son ame, naturellement bienfaisante, en des sentimens de haine et de ven-

geance. Ces différens excès déplaisent aux Dieux, qui ont placé la vertu dans un juste milieu. Mais en punissant les vices, ils récompensent toujours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Thimon n'est point déguisé ; son amour pour la vérité lui faisant préférer le commerce des animaux, parce qu'il est simple et naturel, à celui des hommes, il a demandé la voix humaine pour son âne, et Jupiter veut se servir de cette même métamorphose pour le retirer de ses erreurs. Commençons donc d'exécuter ses ordres auprès d'Eucharis; elle aime Thimon, et je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce Misanthrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à sa nouvelle passion.

SCENE II.

EUCHARIS.

JE ne sais comme je dois interpréter les mouvemens qui m'agitent; l'idée de Thimon me suit par-tout; le bruit de sa vertu et de ses malheurs m'avoit touchée, et j'étois bien aise de voir que les Dieux l'avoient rétabli dans sa premiere splendeur ; mais je ne croyois pas que je pusse prendre d'autre part dans son sort, que celle qu'un simple sentiment de générosité m'y donnoit. Je sens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'estime. O Ciel ! l'amour se seroit-il caché sous le manteau de la haine et de la misanthropie, pour me séduire ?

SCENE III.

MERCURE, *sous la figure d'Aspasie.* EUCHARIS.

ASPASIE.

BON JOUR, ma chere Eucharis; d'où vient donc, ma belle enfant, que vous cherchez la solitude? Ah! je m'en doute, il y a de l'amour sur jeu.

EUCHARIS.

Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est un amour bien singulier; j'y viens rêver à Thimon.

ASPASIE.

A Thimon?

EUCHARIS.

Oui, à Thimon. J'ai vu une scene de lui qui m'a charmée; le bruit des trésors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuse d'amis ingrats que ses malheurs avoient écartés. Je les ai vus s'efforcer à l'envi d'effacer de son esprit l'indigne procédé qu'ils ont eu pour lui: ah! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris et de vérité dont il a repoussé leur lâche empressement!

ASPASIE.

L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte; et les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguise point que si je voulois aimer quel-

qu'un, ce seroit Thimon. La généreuse liberté avec laquelle il marque son mépris pour les hommes, me seroit une preuve de la sincérité de sa tendresse, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je sentirois de la vanité à soumettre un cœur qui se déclare hautement l'ennemi du genre humain, et à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme, d'ailleurs si estimable, se plonge.

ASPASIE.

Cette conquête seroit digne de vos appas, et je vous la conseillerois, si je la croyois possible.

EUCHARIS.

Croyez-vous que je n'en vinsse pas à bout, si je l'entreprenois ?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle et spirituelle ; ce sont là, sans doute, les plus grands avantages de la nature ; et si vous les employiez sagement contre Thimon, je ne crois pas qu'il vous puisse résister.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'est point de cœur invincible, lorsque l'on sait l'attaquer par son foible. Il n'en est point de si insensible ni de si foible qui n'ait des endroits par où il est hors d'atteinte: ce n'est jamais la faute de celui qui résiste, s'il ne se rend pas; c'est celle de ceux qui ne savent pas connoître les moyens de le dompter.

EUCHARIS.

EUCHARIS.

J'aime, dans tout ce que je fais, de laisser agir mon cœur naturellement et sans contrainte ; je hais trop l'art et les détours honteux des conquêtes, pour les mettre en usage avec Thimon : il m'a plu par sa sincerité, et je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes simple, belle Eucharis ! Vous connoissez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on est toujours avec eux la dupe de sa bonne-foi. Le cœur humain est sujet à des caprices étonnans ; il n'aime les plus belles choses, qu'autant qu'il trouve de difficultés dans leur possession. Une conquête trop aisée le dégoûte ; et c'est pour cela qu'une habile femme sait assaisonner ses faveurs par des caprices amenés à propos, pour réveiller la tendresse de ses amans, qui languiroient bientôt dans une possession trop assurée et trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix du bien, que lorsqu'on craint de le perdre ; c'est dans cette crainte, bien ménagée, que sont fondées les ressources de l'amour ; c'est d'elle que naissent les petits soins, les assiduités, et enfin tous les tributs de tendresse que les amans offrent continuellement à leurs maîtresses : je ne prétends pourtant pas condamner la sincérité en amour ; au contraire, je sais qu'elle doit être la base de la tendresse, mais l'art en doit faire les ornemens ; et un amant tendre et délicat n'est pas plus en droit de se fâcher de ses ruses innocentes, que des soins que son amante se donne pour se parer, puisque dans l'un et l'autre cas son objet est de

de lui plaire et d'entretenir ses feux ; car l'adresse est au sentiment ce que les atours sont au visage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aspasie, et je commence à me laisser séduire par vos discours.

ASPASIE.

Suivez mes conseils, et vous vous en trouverez bien ; la haine que Thimon a pour les hommes ne le rend sensible qu'au plaisir de médire d'eux. L'expérience qu'il a faite de leur perfidie, lui rend suspectes toutes les marques d'amitié qu'ils s'efforcent de lui donner; il les prend pour des piéges que l'on tend à sa fortune et à sa crédulité : ainsi, si vous voulez vous ménager quelque accès dans son cœur, dites-lui des vérités offensantes ; c'est le seul moyen de gagner quelque créance chez lui. Ce procédé, conforme à son génie, et si opposé à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant son cœur par son foible, le disposera naturellement à vous chercher ; c'est tout ce qu'il faut d'abord : l'amour et vos charmes feront le reste ensuite.

EUCHARIS.

Je connois toute la solidité de ce conseil, et je suis résolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien-aise de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâcheuses, mais vous devez les mépriser et aller à votre but, sans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici Thimon. Je l'entends qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis,

EUCHARIS, *à part.*

Ecoutons un moment ici.

SCENE IV.

THIMON, ARLEQUIN, *Troupe d'Athéniens qui les suivent.* IPHICRATES, CARICLES.

THIMON.

Allez, perfides, vos caresses ni vos louanges ne me séduisent point; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous offrir un figuier, où plusieurs se sont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher, pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables, avec vos amitiés; nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi, Thimon, tu ne reconnois plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi ? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop justes pour ne te pas rétablir dans ta premiere splendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là est honnête homme, fais-lui caresse.

THIMON.

Que tu le connois mal ... Si tu l'avois cru, perfide, tu te serois fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te ménager les moyens de me tromper encore aujourd'hui : n'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant presque expirant de faim et de soif, me

refusas un verre d'eau et m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi?

ARLEQUIN.

Comment, belître ! après avoir refusé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de soif, tu oses encore te dire son ami ? Par la mort ! il me prend envie de t'assommer.

IPHICRATES.

Ne juge point de ce que tu m'as vu faire par les apparences : les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, et je viens d'ordonner un sacrifice solemnel en actions de graces de ce qu'ils ont fait pour toi.

THIMON.

Garde-t'en bien, scelerat ! ton encens les irriteroit contre moi.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà un effronté coquin, de vouloir tout à-la-fois jouer les hommes et les Dieux ! Attends, je vais te sacrifier aux Furies qui te possédent ! (*Il le bat : Iphicrates se sauve.*)

CARICLES.

Tu as raison, Thimon, c'est un traître qui ne mérite pas tes bontés ; pour moi, je viens à plus juste titre, et voici une ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

THIMON.

Comment l'oses-tu dire ? je n'ai jamais été à la guerre.

CARICLES.

Il n'importe ; tu l'aurois remportée si tu avois combattu, et cela suffit.

THIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prospérité me louois

des vertus que je n'avois pas, et qui dans mon malheur m'attribuois des vices dont je n'ai jamais été capable ?

ARLEQUIN.

Ecoute; n'as-tu point fait aussi d'ode pour moi ?

CARICLES.

Et que voudrois-tu que je chantasse de toi ?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà assurément un bel objet des chansons des Muses !

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime pas les menteries, et je veux qu'on ne chante de moi que des vérités; fais donc une ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a assommé un faquin.

CARICLES.

Est-ce que cela vous est arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour prix de ton impertinence.

(*Il le bat ; Caricles se sauve, en criant au secours.*)

Pardi ! voilà de grands coquins. Mort-non de ma vie ! leur impudence me met dans une colere que je ne me possede pas.

THIMON.

Voilà les bons amis auxquels je me fiois autrefois.

ARLEQUIN.

Tu étois donc bien bête alors.

SCENE V.

EUCHARIS, THIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

Tout ce que je vois de Thimon est une preuve de la solidité des conseils d'Aspasie; commençons à jouer notre rôle. Bon jour, Thimon.

THIMON.

Bon jour.... Que veut cette femme ? voici encore une quêteuse de trésors.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, et de pouvoir entretenir un original sans copie, qui, parce qu'il n'a fait que des sottises dans le monde, prétend en jeter la faute sur le reste des hommes: je crois qu'un caractere aussi hétéroclite me donnera du plaisir.

THIMON.

Ouais! ce style n'est pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci; elle est naturelle, et aime la vérité, n'est-ce pas?

THIMON.

Je t'avoue que son début me surprend; je ne m'y attendois pas: ma foi! Mademoiselle, si mon mépris pour les hommes, et sur-tout pour les femmes, et pour les femmes de votre espece, peut vous divertir,

j'y consens ; profitez-en bien, c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande. Je méprise tous les hommes, et je ne suis jamais si contente que lorsque je puis exercer ma langue sur eux ; mais je ne connois point de plus grand plaisir au monde que celui de dauber sur le ridicule d'un original tel que vous.

THIMON.

Vous avez raison : il n'est rien de si doux que la satyre ; c'est la seule ressource qui reste à la vérité parmi les hommes : disons-nous donc réciproquement ce que nous pensons.

EUCHARIS.

Je le veux, et je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là : qu'en dis-tu ?

THIMON.

Cela peut être... En vérité, Mademoiselle, je suis bien-aise de vous trouver de cette humeur, et nous allons bien nous divertir : le beau champ pour moi que le teint apprêté d'une coquette, que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces ! quel plaisir de démasquer un cœur, qui, sous des dehors fardés, nous cache l'infidélité même ! Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! Voilà une conversation qui commence à merveille.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices, les sentimens humains pour de la férocité; qui, toujours diamétralement opposé à la raison, prodiguoit autrefois follement son bien, et qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement! Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs vérités! Ah, ah, ah!

THIMON.

La peste de l'impertinente!

ARLEQUIN.

Allons, ris donc; cela est tout-à-fait plaisant! Ah, ah, ah!

THIMON.

Ah, ah! oui; c'est drôle!

ARLEQUIN.

Il me semble que tu ne ris pas de bon cœur.

THIMON.

Pour connoître au juste l'étendue du génie d'une coquette, je ne voudrois que faire l'analyse de la cervelle d'un perroquet; connoissant sa capacité, et la comparant avec celle d'une coquette, j'aurois, par une regle d'arithmétique, la juste étendue de son esprit.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! la cervelle d'un perroquet! Ah, ah, ah!

EUCHARIS.

Et moi, je ne voudrois que faire l'analyse de la tête d'un âne et de la vôtre, pour connoître précisément jusqu'où peut aller votre bêtise.

ARLEQUIN.

Hola, Madame la pigrieche ! n'insultez point aux ânes mal-à-propos ; sachez qu'ils sont gens d'esprit, et qu'ils en savent plus que les hommes ; et, pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que mon maître vous traite. Oh, oh ! ils sont bien mieux appris que cela, ma foi !

EUCHARIS.

Répondez-lui, si vous le pouvez.

THIMON.

J'avoue que voilà la conversation la plus délicieuse que j'aie jamais eue avec personne ; et la maniere singuliere dont cette fille s'y prend, me plaît.... Je ne sais, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite ; mais, soit que la chose vienne de vous, ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible. Ne croyez pourtant pas que j'en sois la dupe ; je crois voir vos desseins, et je saurai m'en défendre : ainsi, si vous vous êtes flattée, que, séduisant mon cœur par ce détour, vous tirerez quelque chose de moi, désabusez-vous, une fois pour toutes. Mais si vous voulez borner vos espérances et vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures et de vérités, je consens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux ; et je vous déclare que je ne prétends rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! voilà une partie bien faite, et un petit commerce bien tendre.

THIMON.

Je vous reverrai avec plaisir à cette condition.

EUCHARIS.

Et moi aussi. Adieu.

SCENE VI.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PAR ma foi ! voilà un drôle de corps que cette femme-là.

THIMON.

Je t'avoue qu'elle m'a fait plaisir ; et je ne sais pas pourquoi elle me plaît plus que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

ARLEQUIN.

Je le sais bien, moi. C'est qu'elle est aussi impertinente que toi.

THIMON.

Cela peut être ; mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette Ville et de ta nouvelle condition ?

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnoissance éternelle. Vive l'état des hommes ! comment mort-non de ma vie! les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux.

THIMON.

Sur quoi en juges-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléez par des richesses à tous les défauts du cœur et de l'esprit. Tiens, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulois leur donner de l'argent, elles m'aimeroient à la folie ; des amis qui m'ont assuré de leur amitié si je la payois bien; des Poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvu que je leur fasse bonne chere ; des Généalogistes qui m'ont offert, pour de l'argent, de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh ! juge si ne voilà pas des prodiges !. Avec de l'or les hommes font ce que les Dieux, la raison ni la nature ne peuvent faire.

THIMON.

Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Donne-moi vîte de tes trésors.

THIMON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

THIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, et mon amitié pour toi m'en empêchent ; je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occa-

sion d'être leur dupe, et de te séduire par le luxe; je suis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner le moyen de me divertir?

THIMON.

Oui.

ARLEQUIN.

Et si je me divertissois, cela me gâteroit?

THIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute: depuis que je comprends ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences; je ne sais où diable tu les vas chercher pour me faire enrager; à la fin cela m'impatiente.

THIMON.

C'est que tu ne connois pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon premier état; et je me souviens que lorsque je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorsque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaisir de me contrarier; si j'avois soif, j'allois à la meilleure eau et la plus claire, et je m'attachois toujours à ce qui me faisoit le plus de plaisir: je soutiens que cela est sage dans toutes les especes; ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison et la plus commode, l'habit le plus riche et du meilleur goût; je veux une jolie femme, et je prétends manger

manger et boire ce qu'il y aura de meilleur : or, comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, et tout-à-l'heure.

THIMON.

C'est ce qui te trompe : je veux que tu sois homme ; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait, que je te refuse la jouissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions ; un homme n'est homme qu'autant qu'il sait les dompter, et qu'il a pris de l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais toi, qui veux m'instruire, malgré moi et la raison, as-tu cet empire sur tes passions?

THIMON.

Sans doute, puisque je me refuse la jouissance des choses qu'elles seules nous font desirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi ; n'y a-t'il de passions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaisirs ?

THIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne sont-elles pas des passions ?

THIMON.

Assurément, et des plus odieuses.

ARLEQUIN.

Si tu voyois un homme entre deux femmes ; une laide comme une guenon, et l'autre belle comme un astre, et qu'il choisît la laide, qu'en dirois-tu ?

THIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal ?

THIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions, et que tu préféres aux douceurs de la vie, la triste satisfaction d'être toujours en colere contre toi-même, et contre toute la nature humaine.

THIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarrasse : tu n'en sais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons; je dois suppléer à ton ignorance, et mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

THIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rends-moi donc mon premier état.

THIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne, que d'être homme, et n'avoir point d'argent.

THIMON.

Tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'est toi qui ne sais ce que tu dis. Ecoute; laisse là une fois en ta vie tes extravagances, et donne-moi de l'argent.

THIMON.

Ta priere est inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte ! A ce que je vois, il n'y a pas un homme qui ne soit le loup des autres.

THIMON.

Tu as raison, mon ami.

ARLEQUIN.

Eh bien, tête maudite, si j'ai raison, que ne fais-tu ce que je te dis ?

THIMON.

Tu as raison dans les traits de satyre que tu donnes aux hommes; mais tu as tort de souhaiter ce qui peut te rendre aussi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN.

Que Jupiter te puisse confondre avec ton amitié! hais-moi donc et donne moi de l'argent.

THIMON.

Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Eh bien, ah, ah, ah !

THIMON.

Ta colere me divertit, et je serois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ah, ah !

ARLEQUIN, *le regardant aller sans rien dire et avec des mouvemens de dépit et d'indignation.*

Voilà bien de quoi rire, de faire souffrir un pauvre homme, et l'empêcher de se divertir ! il faut que je tâche de me passer de lui, et d'avoir du plaisir sans son argent.

SCENE VII.

MERCURE, *sous la forme d'Aspasie.* ARLEQUIN.

ASPASIE.

VOILA Arlequin bien fâché contre Thimon; profitons de ce moment, et exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille est charmante, je veux l'aborder.... Bon jour, la belle.

ASPASIE.

Suis-je connue de vous, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai besoin : je vois que vous êtes jolie; cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE.

Quoi ! vous êtes cet aimable garçon que Thimon aime uniquement ?

ARLEQUIN *se redresse.*

Oui ; lui-même.

ASPASIE.

Ah ! mon cher, l'heureuse rencontre pour moi ! je vous cherchois avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en savois rien, et vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheureuse ! Si j'étois homme, je m'expliquerois sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas ; vous pouvez me parler avec toute liberté : je vous le permets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaise opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en estimerai davantage ; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

Eh bien, je vous aime de tout mon cœur : cet aveu si libre n'offensera-t-il point votre délicatesse ?

ARLEQUIN.

Pardi ! vous me croyez donc bien sot : je serois offensé si vous me disiez que vous me haïssez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penser ainsi !

ARLEQUIN.

Et qui peut penser autrement, à moins d'avoir perdu

l'esprit comme Thimon, qui n'aime que les gens qui lui disent des injures ? Vous m'aimez donc bien ?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher ! le terme est tendre et me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu ?

ARLEQUIN.

Comment un peu ? je vous aimerai aussi gros que moi.

ASPASIE.

Nous nous marierons donc ensemble ?

ARLEQUIN.

Oui, si vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux ! Et qui refuseroit le favori de Thimon ? cet homme avec lequel il partage tous ses trésors ?

ARLEQUIN.

Qui ? Thimon, dites-vous, partage ses trésors avec moi ?

ASPASIE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre ; connoissez-vous l'original dont vous parlez ?

ASPASIE.

Non : mais on dit que vous êtes le maître de sa fortune ; que vous en disposez comme lui-même ; que,

comme il a des biens immenses qui sont les mobiles de tous les plaisirs dans cette vie, et qu'il vous aime tendrement, vos jours ne sont qu'un tissu de tous les plaisirs : bonne chere, équipage, logement somptueux, belles filles, enfin tout ce qu'on peut souhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Et qui sont les impertinens qui disent cela ?

ASPASIE.

Toute la ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti ; Thimon ne me donnerait pas cela.

ASPASIE.

Tant pis ; si ce qu'on dit n'est pas vrai, Thimon ne vous aime pas, et vous êtes sa dupe.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus de mariage, car je vous déclare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira ; c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la nature a fait l'homme et la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors ?

ASPASIE.

Qu'elle ait pensé à ce qu'elle voudra, elle a fait les

choses dont l'industrie des hommes a fait des trésors; et cette même industrie est en eux un présent de la nature : c'est obéir à ses loix que d'en chercher l'usage, puisque cet usage peut seul rendre notre vie heureuse.

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raison ; cela me paroît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des trésors ?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le moi vîte, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Thimon.

ARLEQUIN.

Fi donc ! cela ne seroit pas bien ; on dit que c'est mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

ASPASIE.

Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux ; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Thimon ne lui appartient point, et vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprends cela ; mais ce qui m'étonne, c'est que les ânes le savent, et que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent ? Si vous le connoissez, vous devez faire usage de vos lumieres, et prendre à Thimon ce qu'il usurpe injustement sur vous et sur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi ! cela est clair comme le jour : je puis prendre de ses trésors ce qui m'est nécessaire, et lui laisser le reste.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non. Je ferois mal si j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes simple ! ne voyez-vous pas que, puis-

qu'il ne fait aucun usage de son bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choses qui lui sont inutiles ?

ARLEQUIN.

Ma foi ! vous avez raison : il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse ; c'est qu'il a le plaisir d'en priver les autres, et si je les prends, je le priverai de ce plaisir.

ASPASIE.

Mais ce plaisir est injuste.

ARLEQUIN.

Tout cela est vrai, mais j'aime Thimon ; et, malgré ses impertinences, je ne veux rien faire qui puisse le fâcher.

ASPASIE.

Si vous l'aimez autant que vous le dites, la plus grande marque que vous lui en puissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne résulte que des soins pour eux, et de leur éviter les occasions de se deshonorer : Thimon se deshonore, en se refusant aux besoins des autres. Le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver; ainsi, en ravissant ses richesses, vous ne lui ôterez que des soins inutiles et les moyens de se faire haïr et mépriser; vous rendrez à ceux à qui

il refuse des secours la part que la nature leur donna dans ses trésors ; et, comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé et estimé universellement; et si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru que ce fût une si bonne action de voler son maître. Oui, je conçois qu'en conscience je dois prendre les trésors de Thimon; mais, malgré cela, je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je sens quelque chose là dedans qui me dit que cela n'est pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'est pas vrai ?

ARLEQUIN.

Je le croi s fort vrai; mais, malgré cela, je crois que ce vrai est une injustice et une trahison.

ASPASIE, *à part.*

La nature, encore toute simple en lui, le dirige sur les voies de la vérité, sans même qu'il la connoisse; il faut l'abandonner à toutes les Passions pour le conduire où je veux pour son instruction et celle de Thimon... Venez donc, Passions, sous des formes humaines, le séduire par tout ce que vous avez de plus flatteur !

ENTRÉE ET BALLET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A l'aspect de la Volupté
Fuyez, vertus séveres;
Un seul rayon de sa beauté
Détruit vos brillantes chimeres.
Mortels, sous ses loix les Plaisirs,
Sur vos pas volent sans cesse:
Elle remplit tous vos desirs,
Qu'exige de plus la Sagesse?

LA VOLUPTÉ.

La Volupté sur les cœurs
A l'empire suprême:
Votre raison n'est qu'un emblême
Où sous diverses couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimere,
L'ambition sait d'un Corsaire,
Chez vous, faire un Conquérant;
D'un masque de Courtisan
Déguise une ame mercenaire.

UN YVROGNE.

L'esprit, sur Pégase monté,
Va se plonger dans l'Hypocrène,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait sa félicité:
Mais pour moi, plus raisonnable,

Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus seul, de moi respecté,
De ses trésors fait mon partage;
Mais à m'en refuser l'usage
Je mets ma félicité :
En vain la raison en gronde,
Je m'en moque, lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,
Mon cœur à vous suivre s'empresse;
Venez par votre douce ivresse
Faire ma félicité :
Chez vous tout est adorable;
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la Volupté.

Les Passions, à la tête desquelles est la Volupté, s'emparent d'Arlequin, et dans un Ballet caractérisé, elles l'entraînent par leurs mouvemens; il céde à leurs impressions, et se jetant dans les bras de la Volupté, il part, déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THIMON, EUCHARIS.

THIMON, *à part.*

Je cherche Eucharis ; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensoit de moi, m'a fait plaisir : rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches et de qui l'on croit avoir besoin ; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, pour vous faire part d'une scene qui m'a divertie, et que je crois digne de votre censure.

THIMON.

Je puis vous faire paroli, par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux ; nous allons donc bien nous divertir ; car les sottises des hommes sont un revenu réel pour des esprits misanthropes comme les nôtres ; et de tels fonds sont plus précieux pour nous que de l'argent comptant.

THIMON.

Je le croyois avant que de vous connoître ; mais depuis que je vous ai vue, j'ai changé de sentiment : je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sur tout.

EUCHARIS.

Est-ce Thimon qui me parle !

THIMON.

Distinguez Thimon auprès de vous, de Thimon avec le reste des hommes; avec tous les autres, Misanthrope; avec vous, le plus tendre...

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

THIMON.

Oui; mais mon cœur veut me persuader que je vous faisois une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous ce cœur ?

THIMON.

A vous parler franchement, je ne sais pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espece à craindre et d'un sexe trompeur, qui nous cache ordinairement, sous les fleurs, les plus cruelles épines: je le sais, mais enfin je n'ai pu resister au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvois douter de votre folie, ce que vous venez de me dire acheveroit de m'en persuader.

THIMON.

Vous avez raison, et je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit; je sens qu'une vaine illusion me séduit: car enfin, qu'est-ce que j'aime en vous ?

Je me laisse éblouir par des voiles trompeurs dont la jeunesse des fleurs passageres couvre vos défauts ; le tems va bientôt emporter ces vains avantages, pour ne laisser à leur place que vos foiblesses sous les rides et sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoutera.

EUCHARIS.

Cette déclaration est tendre.

THIMON.

Elle est de Thimon ; si ma franchise vous offense, elle est en même-tems une preuve de la sincérité des sentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les crois aussi sinceres que vous le dites, mais je vois clairement que vous cédez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence ; la passion le produit, et cette même passion satisfaite lui feroit bientôt succéder la haine et le mépris : nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les autres ; et si je donne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

THIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver, me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce discours est obligeant ! Si vous me marquez si sensiblement que vous doutez vous-même de votre complaisance, puis-je y faire quelque fondement?

THIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la fran-

chise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne me parler jamais de tendresse, vous m'embarrassez ; et je vous avoue que les injures que vous me disiez tantôt me paroissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire que par vos traits de satyre.

THIMON.

Arrêtez, Eucharis ; si l'amour de la satyre fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes foiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

SCENE II.

THIMON.

EUCHARIS ! elle fuit, mais pourquoi voudrois-je l'arrêter ? Quel est donc mon dessein ? Moi qui méprise toutes les femmes, irai-je lâchement mendier les bontés de celle qui n'a pour moi que du mépris ? Non, et je rends grace aux dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du naufrage. Mais quoi ! je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit ? Ah, malheureux Thimon ! tu prends

plaisir à te séduire toi-même ; et cet éloignement dont tu rends grace aux dieux, est le nœud fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne.... Mais voici Arlequin qui vient tout-à-propos pour faire diversion à ma foiblesse.

SCENE III.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Je viens de voler Thimon, et je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il fera : mais le voici.

THIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me délasser des hommes et de moi-même ; tu es toute ma ressource.

ARLEQUIN.

Je le sais bien ; je suis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embarrasse.

THIMON.

De tous les présens que les dieux m'ont faits, tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Pardi ! je le crois ; où trouverois-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, et qui, par pure tendresse, t'ôtât les moyens de te faire haïr et mépriser des hommes ?

THIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il est que je suis riche et que tu es pauvre, je veux te faire voir que je vaux mieux que toi; tiens, voilà de l'argent, va te divertir.

THIMON.

Que veut donc dire ceci : où as-tu pris cet argent ?

ARLEQUIN.

Où il étoit ; va, va toujours, et ne t'informe pas du reste.

THIMON.

N'aurois-tu point par hasard tiré quelques pieces de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hasard, mais par raison et par honneur; et lorsque j'ai la main sur quelque chose, j'emporte tout : tu me prends donc pour un sot, un ignorant, un mauvais ami qui ne sait pas son devoir ?

THIMON.

Je n'entends rien à ton galimathias, explique-le moi.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas surpris si tu ne m'entends pas ; as-tu jamais entendu raison ?

THIMON.

Mais encore, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le sauras; tu y trouveras de la besogne bien faite : va, va, va voir seulement.

THIMON, *à part.*

Je commence à entrer en soupçon ; il me pressoit ce

matin de lui donner de l'argent; quelqu'un, abusant de sa simplicité, pourroit bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN, *seul.*

Il va être bien surpris lorsqu'il ne trouvera plus ses trésors. Ah, ah, ah! que je vais rire de sa surprise; lorsqu'il verra que je suis riche, et qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah! Mais voilà où l'on m'a dit qu'étoit la maison de Socrate, j'ai besoin de le consulter pour quelques emplettes que je veux faire; car je veux jouir de tout ce que la fortune peut me procurer. (*Il frappe.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

Qui est là?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que souhaitez-vous?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate?

SOCRATE.

Oui.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : ne m'a-t-on pas trompé lorsque l'on m'a dit que tu étois un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application et toutes mes études n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne sais rien.

ARLEQUIN.

Tu aurois aussi bien fait de n'apprendre pas cela.

SOCRATE.

Je serois plus content de moi-même, mais aussi je serois la dupe de mon amour-propre.

ARLEQUIN.

Y a-t-il bien du plaisir à n'être point la dupe de son amour-propre ?

SOCRATE.

Pas trop ; ce qui le blesse humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié ; et je te conseille d'oublier, si tu le peux, ce que tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'une science qui nous mortifie, ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

SOCRATE.

Cet homme-ci a de l'esprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conseil, n'en savent pas tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne savent pas que tu ne sais rien.

SOCRATE.

Je voudrois en savoir assez pour mériter votre estime.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela que tu fusses plus habile homme ; mais n'importe, vaille que vaille, je veux consulter ton ignorance, puisque je ne puis consulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque chose de singulier.... Peut-on savoir, Monsieur, qui vous êtes ?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Thimon.

SOCRATE.

Quoi ! vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, et de qui l'on fait des contes incroyables.

ARLEQUIN.

Le même ; mais quels contes fait-on ? Sauroit-on déja que j'ai volé Thimon ?

SOCRATE.

On dit que vous étiez un âne autrefois, et que vous avez été métamorphosé en homme.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SOCRATE.

La chose n'est pas croyable.

ARLEQUIN.

C'est pourtant bien vrai.

SOCRATE.

Je ne puis croire ce prodige, c'est un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras si tu veux, il ne m'importe; donne-moi seulement le conseil que je demande. Voici en deux mots ce que c'est. Je suis riche, et l'on m'a dit que quiconque étoit riche étoit tout, qu'avec du bien on choisissoit de la famille ou du héros dont on vouloit descendre, que l'on avoit pour de l'argent de l'esprit, des talens, des honneurs, des distinctions, de la gloire, et enfin tout ce que l'on peut desirer dans le monde; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoiqu'il m'en coûte; mais je ne sais où l'on les vend, ainsi je m'adresse à toi, qui as de l'esprit, encore que tu ne saches rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voilà assurément un courtage digne de Socrate.

ARLEQUIN.

Ecoute, je veux faire à forfait pour éviter les discussions: vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, et premiérement, pour combien me livreras-tu un pere demi-Dieu, pour mettre à la place du mien, qui n'étoit qu'un âne?

SOCRATE.

Je ne m'attendois pas à avoir aujourd'hui la comédie, il en faut profiter... Quant au prix du pere que vous me

demandez, cela dépendra de celui que vous choisirez : lequel voulez-vous ? (*A part.*) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien ; choisis-m'en toi-même un en conscience.

SOCRATE.

Voulez-vous descendre de Thésée ?

ARLEQUIN.

Est-il bon celui-là ?

SOCRATE.

Sans doute, c'est le premier héros des Athéniens.

ARLEQUIN.

Eh bien ! prenons celui-là ; que m'en feras-tu payer ?

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque Généalogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce Généalogiste ?

SOCRATE.

Vous conviendrez ensemble, et ensuite il fera votre généalogie, dans laquelle il vous fera descendre de Thésée.

ARLEQUIN.

Et après cela, je ne serai plus le fils de mon pere ?

SOCRATE.

Vous serez toujours ce que vous êtes; car le Généalogiste, ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyiez né de votre pere : mais il y aura des hommes qui, ne sachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, et ceux qui la sauront se moqueront

ront de vous, de vouloir passer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment, mort-non de ma vie! un Généalogiste tire donc de l'argent d'une naissance qu'il ne donne pas?

SOCRATE.

Sans doute. Est-ce que vous avez cru qu'il vous donneroit réellement une illustre naissance?

ARLEQUIN.

Assurément, sans quoi je n'aurois pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, et ceux qui achetent de semblables naissances sont ses dupes?

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allois faire une belle affaire: je ne veux plus de ces naissances, et j'aime mieux la mienne, telle qu'elle est, que de la changer contre une chimérique, qui tromperoit les uns, et me feroit moquer des autres.

SOCRATE, *à part.*

O Dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, méprisant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner!

ARLEQUIN.

Laissons-là les naissances, je n'en veux plus.

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vends-moi seulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous?

ARLEQUIN.

Pardi ! tu me fais-là une belle demande; je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'est qu'il y en a de deux sortes; une qui naît de la vertu, et que l'on n'achete que par des sentimens de la justice et de belles actions; l'autre qui naît de nos préjugés, et celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ARLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette derniere; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de différentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes. Alcibiade, par exemple, s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les Jeux Olimpiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade?

SOCRATE.

Ce n'est pas lui qui a couru.

ARLEQUIN.

Et qui donc ?

SOCRATE.

Ses chevaux ; ils ont mieux couru que ceux des autres, et c'est pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui sont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce sont les plus estimés des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens, car autrement ils auroient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque c'est eux qui l'ont gagné.

SOCRATE, *à part.*

Il juge plus sainement que tous les Grecs ensemble.

ARLEQUIN.

Ce n'est la qu'une gloire de cheval : je n'en veux point, puisque je suis un homme ; apprends-m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre : si vous couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous désolez les campagnes et détruisez par vos fureurs des nations entieres, vous vous ferez un nom éternel, et l'on vous mettra au rang des plus grands Héros.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable ; c'est la gloire d'un enragé, et les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups' car ils respectent leur espece : je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce sont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes.... Ecoutez, faites des Comédies : il y a dans Athenes des gens qui se sont rendus célebres par là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela des Comédies ?

SOCRATE.

Ce sont des ouvrages d'esprit, où l'on joue publiquement les hommes, et dans lesquels on les fait rire de leurs propres ridicules.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une Comédie de Thimon : je serois charmé de le faire rire de ses folies.

SOCRATE.

Le sujet est des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas aussi m'y mettre avec ma métamorphose ?

SOCRATE.

Pourquoi non ? Les hommes aveugles sur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des passions opposées aux leurs, produisent chez les autres, ne sont

que trop dignes de la censure d'un âne, et cette maniere de les jouer pourroit faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réussir ?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire ?

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses raisonnables et des vérités utiles pour la correction des mœurs; faire rire les honnêtes gens par un comique sensé qui reçoive toutes ses graces de la nature et de la vérité, éviter surtout les pointes triviales, la fade plaisanterie, les jeux de mots et toutes les licences qui blessent les mœurs et révoltent l'honnête homme : si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit et de bon goût dont cette Ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup : je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde, vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux que l'on nomme Auteurs, c'est-à-dire, des gens qui font aussi des Comédies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma piece est bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, supposons que je sois un de ces Auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre sujet est trop métaphorique pour le Théâtre, qui veut du vraisemblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? pourvu que je ne dise que des choses vraies et raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un balourd, et que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir d'esprit ?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, et sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous;

je vous sifflerai avec tout le public, qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurdités.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec ta sotte critique ! Parle, animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée : dis-moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que je parle avec esprit, ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez, et non seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas ?

SOCRATE.

Sans doute, si votre critique n'est pas générale, si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre piece me fera naître, et que je n'aurois jamais eues sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre piece est imparfaite et votre sujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuies.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t'en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ah ! voilà une conversation délicieuse.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà une sotte bête ! quel diable de galimathias !

SCENE VI.

ARLEQUIN, UN MAITRE à chanter, UN MAITRE à danser, UN MAITRE en faits d'armes.

LE MAITRE à chanter.

Vous avez raison, Monsieur, de ne vous amuser pas à ce Philosophe ; ces sortes de gens sont inutiles dans le monde : ce n'est pas de même de moi et de ces Messieurs.

ARLEQUIN.

Et qui es-tu, toi ?

LE MAITRE à chanter.

Je suis Maître à chanter ; c'est moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres et les rochers sur les pas d'Orphée, et par lequel Amphion bâtit les murailles de Thébes.

ARLEQUIN.

Et comment faisoit cet Amphion ?

LE MAIRE à chanter.

Il chantoit, et les pierres se plaçoient d'elles-mêmes où ses chansons les appelloient.

ARLEQUIN.

Cet art-là est beau ; je veux l'apprendre pour me bâtir un beau Palais.... Et toi, que montres-tu ?

LE MAITRE à danser.

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle ; je veux aussi apprendre à faire la cabriole.... Et toi, avec ton chapeau de travers, que montres-tu ?

LE MAITRE d'armes.

A tuer un homme de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable ; et si je le savois, je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

LE MAITRE d'armes.

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudroient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LE MAITRE d'armes.

Je donne le courage avec l'adresse, et je connois tels de mes Ecoliers qui sont la terreur de la Ville, qui n'oseroient se battre, s'ils ne croyoient pas le pouvoir faire sans danger.

ARLEQUIN.

Je le crois ; car pour moi je ne voudrois jamais me battre si je savois d'être tué : allons, apprenez-moi vîte ce que vous savez.

LE MAITRE à chanter.

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à-la-fois.

LE MAITRE à danser.

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi ; ce seroit plaisant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles comme vos arts à-la-fois : allons vîte, car je suis pressé, ayant encore plus de mille sciences à apprendre avant qu'il soit nuit ; et pour ne perdre pas de tems, voilà de l'argent.

LE MAITRE à chanter.

Monsieur a raison .... il vous faut d'abord apprendre la note.

LE MAITRE à danser.

Il faut vous camper.

LE MAITRE d'armes.

Il faut vous mettre en garde.

Le Maître d'armes et le Maître à danser campent Arlequin de maniere qu'il semble qu'il va tout à-la-fois faire des armes et danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude ; ensuite le Maître à chanter lui fait chanter la note ; le Maître à danser fait la cabriole ; le Maître d'armes pousse une botte ; Arlequin chante, fait la cabriole et pousse la botte tout à-la-fois ; les Maîtres répètent la même chose avec précipitation : Arlequin s'efforce pour les suivre, et il s'essouffle de maniere qu'il se met hors d'haleine, ensorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin :

Allons, courage, Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN *se levant en fureur et les chargeant.*

Pardi ! voilà de grands coquins, qui se sont donné le

mot pour me faire crever, sous pretexte de me montrer leur art! Au diable les sciences! je ne veux plus rien apprendre.... Allons trouver Aspasie.

SCENE VII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE de Flatteurs.

ASPASIE, *à part.*

POUR faire jouir quelques momens Arlequin des vanités de la fortune, j'ai rassemblé une troupe de Flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer, pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bon jour, ma chere Aspasie.

ASPASIE.

Bon jour, mon cher; je vous amene une troupe de nouveaux amis que vous a fait la fortune, et qui viennent vous marquer, par leurs fêtes, la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'honnêtes gens; faites-les avancer.

ASPASIE.

Approchez, Messieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet; et moi, je vais faire les honneurs de la fête.

ENTRÉE ET BALLET DES FLATTEURS.

UN FLATTEUR.

Un astre favorable
Préside sur tes jours;

Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La gloire et les amours :
Quelle grace !
Que d'audace !
N'es-tu point Cupidon caché sous des lauriers,
Ou le Dieu des Guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous est promis,
Et cette belle fleur, qui ne fait que d'éclore,
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah, le bon ami ! viens que je t'embrasse.

ASPASIE.

Mais, vous voyez bien qu'il vous flatte.

ARLEQUIN.

Oui, il me flatte.... Ecoutez-la, elle m'aime, et cependant elle est jalouse du mérite que l'on me trouve: laissez-la dire; continuez, mes amis.

UN FLATTEUR.

Tel blâme les Flatteurs,
Qui toute sa vie
N'a mis son génie
Qu'à flatter ses erreurs;
Pour lui, rempli de complaisance,
Il n'aime la vérité,
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.

UN FLATTEUR.

Craignez la vérité,
Qui, sans complaisance,

Dit ce qu'elle pense
Avec sincérité :
Cœurs enflés d'orgueil et de faste,
S'il n'étoit point de Flatteurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Est-il de désert assez vaste?

ARLEQUIN.

Morbleu ! vive un Flatteur !
C'est un homme aimable,
Tendre, sociable,
Toujours plein de douceur.
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur,
Quand, sous des ombres de grandeur,
Il cache des oreilles d'âne.

Mercure, dans le dessein d'instruire Arlequin par ses propres fautes, a rassemblé cette troupe de Flatteurs qui séduisent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables : il se livre à eux; et, se mêlant dans leurs danses, il les suit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THIMON, *seul.*

ME voilà aussi pauvre que je l'étois il y a vingt-quatre heures. Ce n'est plus ma bonté ni ma magnificence qui m'ont réduit en cet état; c'est la trahison d'Arlequin. A peine est-il revêtu de l'humanité, qu'il devient plus perfide et plus scélérat que tout le reste des hommes! O turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me causes, me faisant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices par le rempart d'une solitude éternelle! Les Dieux nous conduisent dans le port par des routes inconnues; et lorsque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y poussent et nous y font rentrer par un heureux naufrage En me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même: je ne verrai plus le théatre du monde; je ne serai plus dégoûté des scenes ridicules qu'on y joue, ni des sanglantes tragédies qu'on y voit, et je ne m'occuperai que du spectacle de l'univers. Ces idées me font

pardonner à Arlequin la trahison qu'il m'a faite : je pourrois l'en faire punir ; mais les trésors dont il s'est chargé, suffiront pour son châtiment. Le voici ; il m'aborde d'un air bien ouvert : voudroit-il nier son crime ? Voyons.

SCENE II.

THIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On diroit à te voir que tu es fâché ?

THIMON.

C'est donc ainsi, perfide ! que non content de m'avoir dépouillé de tous mes biens, tu oses encore triompher de ton crime ?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas ; je ne te laisserai manquer de rien. Où vas-tu ?

THIMON.

Reprendre la vie, dont tes malheureux conseils m'avoient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu veux encore aller être malheureux ?

THIMON.

Oui ! je vais me séparer pour toujours des hommes, et sur-tout de toi, que je déteste encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais, que t'ai-je fait ? Je t'ai pris tes trésors qui ne te

servoient à rien, et je les ai pris pour en faire quelque chose; et comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, et tu ne m'en dois pas savoir mauvais gré.

THIMON, *à part.*

Puis-je me voir jouer si indignement sans me venger? mais non; je suis la cause de son nouvel état, j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait: les Dieux, pour me punir, lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raison.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou!

THIMON.

Et tu es un homme, c'est tout dire; je devois te fuir dès que je t'ai vu tel, mais il en est encore tems: jouis de mes trésors si tu le peux, je te les abandonne, et je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi! tout de bon, tu veux t'en aller?

THIMON.

Oui! ôte-toi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colere.

ARLEQUIN.

Ecoute: mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux; au contraire, je voulois t'obliger à jouir des biens qui t'étoient inutiles; mais puisque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvu que tu m'en laisses prendre un peu pour moi.

THIMON.

Je te les donne tous, et je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié : arrête, Thimon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

SCENE III.

UN FLATTEUR, THIMON, ARLEQUIN.

LE FLATTEUR.

NE vous en donnez pas la peine ; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah ! mon ami, te voilà ? viens que je t'embrasse.

LE FLATTEUR.

Modérez vos transports.

ARLEQUIN, *à Thimon.*

Voici le meilleur de mes amis ; demande-lui un peu ce que je vaux, et tu verras si je ne mérite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATTEUR.

Vous êtes le plus méprisable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand ?

LE FLATTEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantois, il n'y a qu'une heure, mes louanges ?

LE FLATTEUR.

C'étoit pour me moquer de vous. Est-ce que les

louanges prouvent quelque chose ? Ce n'est qu'une maniere de parler, qui n'a d'objet que l'intérêt de ceux qui louent.

ARLEQUIN.

Ceux qui louent sont des impertinens.

LE FLATTEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

ARLEQUIN.

Je n'entends rien à tout cela : de qui est cette lettre ?

LE FLATTEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN, *à Thimon.*

Ah, ah ! bon, lis-la, car je ne sais pas lire, moi.

THIMON.

Qui est cette Aspasie ?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille, à qui j'ai donné tes trésors à garder.

THIMON.

Voyons. *(Il lit la lettre.)*

» Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux
» hommes, Thimon, en se refusant l'usage des trésors
» qu'ils lui avoient fait trouver, s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

THIMON *continue de lire.*

» Vous les méritez encore moins, puisqu'oubliant vos
» devoirs pour un Maître qui vous aimoit, vous l'avez
» trahi honteusement, en lui volant des biens que les

» Dieux ne lui avoient pas donnés pour être la récom-
» pense d'un crime ; ainsi, faisant justice à l'un et à
» l'autre, j'emporte avec moi vos trésors, et je vous en
» prive, pour toujours, tous les deux. »

ARLEQUIN.

Comment ! Aspasie me vole ?

THIMON.

Tu le vois.

LE FLATTEUR.

Et elle a bien fait ; par quel endroit méritiez-vous votre fortune ?

ARLEQUIN.

Quoi ! scélerat, tu ne pensois donc pas ce que tu me disois tantôt ?

LE FLATTEUR.

Ah, ah, ah ! cette question prouve bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Par la mort-non de ma vie ! il faut que je t'assomme !

LE FLATTEUR.

Je crains aussi peu ton courroux, à présent que tu n'as rien, que je t'estimois lorsque je te louois : le plaisir de t'annoncer ta ruine me paye assez de toutes les menteries que je t'ai dites en te louant. Ah, ah, ah ! (*Il s'en va.*)

THIMON.

Voilà une scene charmante, et je ne croyois pas que mes trésors dussent jamais me donner tant de plaisir.

ARLEQUIN.

Je suis un grand chien d'avoir cru ce coquin, et de m'être fié à cette carogne d'Aspasie !

THIMON.

Te voilà aussi misérable que moi ; tu éprouves la vérité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes, pour n'avoir écouté que tes passions, et ne t'être pas contenté du nécessaire : tu perds à-la-fois le nécessaire et le superflu que tu cherchois, et tu tombes dans la plus terrible des miseres.

ARLEQUIN.

J'enrage ; si je tenois cette carogne d'Aspasie, je la déchirerois à belles dents.

THIMON.

Les siennes s'occupent mieux, au moyen des trésors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela, tu redoubles ma colere : je crois la voir manger à mes dépens, et cela me donne une faim canine.

THIMON.

Et le pis est qu'il ne te reste plus rien pour la rassasier.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu n'as rien chez toi ?

THIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé ? je n'ai pas un morceau de pain, ni un sol pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire ?

THIMON.

Si tu veux retourner sur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette maudite montagne.

THIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre ressource, et tu es encore bien heureux que je veuille t'y conduire, tu ne le mérites gueres, mais tu me fais pitié, et j'espere que tes fautes t'auront rendu plus sage, et produiront chez toi ce que je croyois faussement que la nature toute simple y devoit produire.

ARLEQUIN.

C'est toi qui es la cause de tous mes malheurs; si tu avois fait l'usage que tu devois faire de tes trésors, je n'aurois point été tenté de te les voler, et nous les aurions encore. Parle, insensé! pourras-tu jamais te justifier auprès de moi?

THIMON.

En voilà bien d'une autre; vous verrez que c'est moi qui serai le coupable.

ARLEQUIN.

Oui, tu l'es!

THIMON.

Et t'ai-je conseillé de me voler?

ARLEQUIN.

Oui! tu me l'as conseillé, puisque ta conduite m'a déterminé à le faire; n'est-ce pas la même chose que si tu me l'avois dit?

THIMON.

C'est plutôt la corruption de ton cœur qui te l'a conseillé.

ARLEQUIN.

C'est la tienne et non pas la mienne ; mes intentions étoient bonnes.

THIMON.

Je croirois ce que tu me dis, si tu profitois de ce vol ; mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puisqu'ils te refusent les avantages que tu prétendois y trouver.

ARLEQUIN.

C'est que j'ai agi en âne : si je m'étois souvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, et je me serois défié d'une créature de ton espece. Malheureux que je suis ! je suis la dupe de ma bonté et de ma bonne foi. Ah, ah, ah !

THIMON, *à part.*

Je me sens attendri malgré moi, et j'entrevois des vérités qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es ! et pourquoi te séparois-tu du reste des hommes ? est-ce que tu croyois de valoir mieux que les autres, parce que tu étois plus sauvage et plus barbare ?

THIMON.

Mais que voulois-tu faire de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je voulois faire tout le bien que je pouvois ; premiérement à toi, que j'aime plus que les autres, et après, à tous les autres.

THIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le méritent pas.

ARLEQUIN.

Et que me faisoit cela ! Je méritois, moi, de faire de bonnes actions.

THIMON.

O ciel ! quel trait de lumiere il porte à ma raison !... Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même. J'ai trouvé que ton ressentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné après avoir reçu du bien de toi, étoit juste, et j'approuve aujourd'hui ceux qui disent du mal de toi, parce qu'ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misere, pouvant le faire. Dans ton premier malheur, tu avois la consolation de savoir que tu valois mieux que tes ennemis ; aujourd'hui tu n'as pas de honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

THIMON, *à part.*

Justes dieux, que viens-je d'entendre ! vous levez le voile fatal, qui jusques ici m'avoit caché la vérité ; mais en le levant, que de foiblesses vous me faites voir en moi ! Je demeure immobile ; ma misanthropie m'abandonne, je vois qn'elle n'étoit chez moi qu'une passion violente, et qu'un mode dangereux de mon amour-propre : je condamnois des vices et des ridicules que je ne croyois pas chez moi; à peine je m'apperçois de mes erreurs, que je deviens plus foible et plus timide que le commun des hommes. Dieux ! qu'est-ce que l'homme ? qu'est-ce que notre raison ?

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison ?

THIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ai tort, et je ne t'impute rien; pardonne-moi mes erreurs, et reçois les marques de mon repentir et de ma tendresse dans cet embrassement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

THIMON.

Hélas! je n'ai plus rien, tu le sais bien; je m'en priverois pour te le donner, si j'en avois; mais allons chercher les moyens de te soulager: tout ce que je puis faire, c'est de t'aider autant qu'il me sera possible dans ton travail; et si je ne puis t'en affranchir absolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucun des maux que tu m'as faits; mais, malgré cela, tu me fais pitié, et je te pardonne: allons où tu voudras, je te suivrai fidélement; et, bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te soulagerai autant que je pourrai.

THIMON, *à part.*

Que ce naturel tendre et sincere fait bien voir qu'il n'a péché par aucune corruption de cœur! Si quelque chose l'a séduit, c'est un mouvement de simplicité et de vérité qui s'est trouvé naturellement opposé à nos vices et nos erreurs.

SCENE IV.

SCENE IV.

EUCHARIS, THIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

JE viens vous marquer la part que je prends à votre malheur.

THIMON.

Est-ce encore par un sentiment d'ironie ? Eucharis, la partie n'est plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'est qu'un sentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

THIMON.

Ce changement me surprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je sois changée. La même amitié qui m'engageoit à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prends à votre infortune.

THIMON.

Ah ! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée et si peu attendue, me payent trop des pertes que j'ai faites. Quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misere, qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point ?

ARLEQUIN.

Tu as tort ; la misere doit bien plutôt te rapprocher des hommes, puisqu'elle te rend leurs secours nécessaires.

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

THIMON.

Oui, Madame, il a raison ; ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avois faite de l'une et de l'autre fortune, ne m'avoit pas apprises.

EUCHARIS.

Si vous connoissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé ; et ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance dans une action louable. Je vous offre donc, avec ma main, une fortune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi ! voilà la Reine des femmes, et il faudroit avoir le diable au corps pour être misanthrope avec elle. Que je vous embrasse, ma chere amie ; vous rassurez mon estomac alarmé de la diete où ma bonne foi et la sottise de Thimon m'avoient condamné.

THIMON.

Que faites-vous, Eucharis ? je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter ?

THIMOM.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois ; mais si tu es sage, tu ne feras pas semblant de le savoir, puisque cela nous empêchera d'aller sur la montagne.

THIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontés; la tendresse même que je sens pour vous, me defend de vous charger d'un misérable qui ne l'est que par sa faute, et que les hommes, ni même les Dieux n'ont pu corriger. Adieu.

SCENE V.

MERCURE, THIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

Arrête, Thimon; les Dieux sont satisfaits, puisque tu reconnois tes erreurs.

THIMON.

Mais je ne le suis point, moi.

MERCURE.

Prends garde de ne pas tomber dans un excès plus criminel que tous les autres.

THIMON.

Pardonnez à ma foiblesse; je la sens trop vivement, pour être capable de raison.

MERCURE.

Oublie tes erreurs; ou, si tu t'en souviens, que ce ne soit que pour n'y plus retomber; c'est tout ce que les Dieux exigent de toi. Ils te rendent tes trésors, et ce n'est qu'à présent que tu te peux dire riche, puisque tu es assez sage pour faire un bon usage de tes richesses : au surplus, n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait; c'est moi qui l'y ai engagé, sous le nom et la forme d'Aspasie.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est toi qui m'as joué ce tour ?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me faisois-tu cette piece ?

MERCURE.

Pour corriger Thimon.

ARLEQUIN.

Eh ! mort-non de ma vie, tu es un drôle de Dieu, de me faire un coquin pour le faire, lui, honnête homme.

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puisque tu l'as fait sans malice : j'ai voulu t'instruire, et avec Thimon, tous ceux qui abusent des biens qui ne sont donnés aux hommes que pour lier la société et la rendre plus heureuse. Thimon, il ne te reste plus qu'à donner la main à Eucharis ; elle est belle et sage, et les Dieux te la destinoient : ils rendront heureux un hymen où elle ne s'est engagée que par leur conseil, puisque c'est moi qui, sous la forme d'Aspasie, lui ai appris les moyens de te plaire.

THIMON.

Puis-je jamais assez vous marquer ma reconnoissance?

MERCURE.

Votre bonheur me suffit : jouissez-en long-tems ; mais puisque vos erreurs sont dissipées, il est tems que les Vérités viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir sur vous.... Venez, aimables Vérités, vous emparer d'eux pour toujours.

(*Les Vérités viennent s'emparer de Thimon et d'Arlequin, et reprendre l'empire sur eux.*)

ENTRÉE ET BALLET DES VÉRITÉS.

I. VÉRITÉ.

Tremblez, voyant les Vérités;
Leur aspect est terrible
A qui n'est sensible
Qu'à des vanités.
Tout cede à leur pouvoir suprême;
Le faste du Diadême
N'en défend pas les plus grands Rois;
Tout redoute leur voix :
Heureux! si vous l'aimiez de même.

II. VÉRITÉ.

Je méprise les avantages
Des habits et des équipages;
Je juge d'un Grand par le cœur :
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un Pigmée,
Dont les valets font la grandeur.

III. VÉRITÉ.

Je ris de voir un hypocrite,
Qui, d'un faux air de Démocrite,
Censure ce qu'il fait souvent.
Le voyant en secret s'ébattre,
Le monde me semble un théatre,
Où chaque homme est charlatan.

IV. VÉRITÉ.

Qui peut voir la fiere Lucrece
Recevoir un pauvre en tigresse,

Au riche faire les yeux doux :
Connoissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà de critique de reste :
Allons-nous-en ; car malepeste,
Je sens le souper qui m'attend :
Vérité, qui voudroit tout dire,
Un jour ne pourroit y suffire ;
Il faudroit chanter plus d'un an.

THIMON.

Allons, belle Eucharis, suivis des Vérités, remercier les Dieux de tant de faveurs; et nous jurer, aux pieds de leurs Autels, une foi éternelle.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN.

Et moi, je vais étudier pour n'être plus la dupe des Dieux, ni des hommes; car je vois clairement que ce nouvel état traîne avec lui de grandes difficultés. Si j'avois été parmi des ânes, je n'aurois pas été exposé à faire tant de sottises, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé : on ne voit point chez eux de gloire ni de bien chimérique ; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger, pour en priver les autres ; ils ne connoissent point ces noms odieux de voleurs,

d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquité que les passions ont introduit chez les hommes; c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui : triste necessité qui me fait regretter mon premier état ! (*Au Parterre*). Ces reflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens ! Si vous me les refusez, je croirai n'être encore qu'un âne; mais si vous m'en honorez, je croirai sérieusement que je suis devenu un homme.

FIN.

4

LE FAUCON

ET

LES OIES DE BOCACE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE DE L'ISLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

SUJET DU FAUCON ET DES OIES DE BOCACE.

Le Prologue de cette Piece est un Dialogue entre la Comédie et un Auteur, qui désapprouve le choix de ce sujet, parce qu'il a déja été traité différentes fois, et que d'ailleurs il contient deux sujets en un. La Comédie se défend ; et, au surplus, engage l'Auteur à différer son jugement, jusqu'à ce qu'il ait vu jouer la Piece.

Flaminia vient de voir briser sa chaise près d'un village. Un jeune Berger, nommé Pierrot, lui offre ses secours, pour la raccommoder, et l'hospitalité en attendant. Il s'excuse, sur ce qu'elle sera mal logée, et lui dit qu'elle auroit pu l'être mieux dans une maison du voisinage ; mais qu'elle est habitée par un Solitaire sauvage, qui n'a, avec lui, qu'un valet, fort innocent, à qui il fait croire qu'ils sont la seule espece humaine dans la nature, et que les femmes sont des Oies, qu'il ne veut pas per-

mettre que l'on laisse approcher de sa demeure. Flaminia, surprise de ce qu'elle entend, veut passer la journée dans ce lieu, pour s'amuser aux dépens du Maître et du Valet. Colombine, sa Suivante, lui dit que ce pourroit bien être quelque malheureux Amant, aussi maltraité de sa Maîtresse que Lélio l'a été d'elle, et qui a pris le parti de renoncer aux femmes, et de s'en venger, en disant qu'elles ne sont pas de l'espece humaine. Silvia, jeune Bergere, arrive, poursuivie par Arlequin, cet innocent, qui la prend pour une Oie, et qui veut l'apprivoiser, malgré la défense de son Maître. Flaminia le questionne, et apprend, de lui, que ce Maître n'est autre que Lélio, son Amant, à qui elle n'a jamais voulu accorder le moindre retour, et qui est venu se retirer dans cette solitude, après avoir dépensé inutilement sa fortune, pour lui plaire. Elle est touchée, et veut le voir; mais, pour y parvenir plus sûrement, elle se déguise en Berger, et, au moment où Lélio vient chercher Arlequin, qui lui est échappé pour courir après Silvia, Flaminia se présente, sous prétexte de

s'opposer aux violences de Lélio contre son valet. Bientôt il s'éleve entre elle et Lélio une dispute sur les femmes, et le peu de fond que l'on doit faire sur leurs vrais sentimens. Lélio s'exhale en reproches contre tout le sexe, et Flaminia lui conseille de ne s'attacher à aucune femme particulierement, mais de voltiger de l'une à l'autre. Flaminia, feignant d'être un homme, raconte toutes les cruautés qu'une femme lui a fait éprouver; et Lélio reconnoît sa propre histoire dans ces récits. Cette conformité de malheurs l'intéresse à ce prétendu jeune homme, et il lui montre toute la haine qu'il croit avoir pour la femme qu'il a tant et si vainement aimée. Ils se quittent. Mais Flaminia qui a, jusques-là, toujours vu l'amour de Lélio avec mépris, ne peut voir sa haine et son mépris, sans déplaisir et sans douleur. Elle reprend ses habits de femme, et lui fait dire que, passant tout près de lui, elle veut le voir, et qu'elle ira souper avec lui. A cette nouvelle, Lélio, ruiné, voit renaître tout son amour, et ne regrette sa fortune, que parce qu'il ne peut plus la prodiguer pour sa Maîtresse. Dans l'extrémité où il se trouve

réduit, toute sa richesse consiste dans son Faucon, qui le fait vivre de gibier; mais n'en ayant pas pour le moment, il se détermine à faire tuer ce Faucon, pour le souper de sa chere Flaminia. Elle arrive chez lui; et, dans l'entretien qu'ils ont ensemble, elle lui demande à voir son Faucon, dont elle a entendu parler, comme de son unique ressource. Il lui dit que n'ayant rien autre chose à lui offrir pour ce soir, il venoit de le faire tuer, et qu'elle en alloit souper. Flaminia est vaincue par ce dernier trait d'amour; et, pour récompenser Lélio de tant de sacrifices, elle lui donne, enfin, son cœur et sa main. Arlequin est devenu, tout de bon, amoureux de Silvia. Pierrot l'aime aussi; mais, depuis qu'elle a vu Arlequin, elle le lui préfere, et la jalousie de Pierrot a déja causé entre Silvia et Arlequin, une querelle et un raccommodement. Flaminia leur promet de les unir, et de les faire participer au bonheur qu'ils ont concouru à lui procurer.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE FAUCON ET LES OIES DE BOCACE.

De l'Isle, dont les coups d'essai ont été si heureux dans Arlequin Sauvage et dans Thimon le Misanthrope, n'auroit pas eu moins de succès dans le Faucon et les Oies de Bocace, si l'on se fût contenté d'un esprit philosophique, tel qu'il en regne dans cet Ouvrage, qui n'eut, d'abord, que treize représentations ; mais auquel le Public rendit plus de justice, dans la suite, et qu'il revit pendant long-tems avec plaisir. L'économie en est très-sage ; les scenes y naissent les unes des autres, et l'on doit admirer, sur-tout, l'art avec lequel l'Auteur a su réunir les deux Contes de Bocace, ou, plutôt, de La Fontaine. Voici ce qu'en dit le Censeur (Houdart de La Mothe) : « Les deux Contes » m'ont paru maniés avec beaucoup d'art et

» d'agrément, et ne faire, ensemble, qu'un » sujet simple et intéressant ».

Ces deux Contes avoient déja été traités, séparément, au Théatre François, par La Fontaine et par Mademoiselle Barbier, en société avec l'Abbé Pellegrin. Voyez, ci-après, le Catalogue des Pieces, sous le titre du Faucon et des Oies de Bocace.

CATALOGUE
DES COMÉDIES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DU FAUCON
ET DES OIES DE BOCACE.

NOUS avons sept Comédies, dont les deux Contes de Bocace, le Faucon et les Oies de Frere Philippe, ont fourni l'idée.

La premiere, dont nous ne parlerions pas ici, si on n'y eût pas fait usage du Conte des Oies de Frere Philippe, est la Coupe enchantée, Piece en un acte et en prose, de La Fontaine, représentée pour la premiere fois sur le Théatre François, le Vendredi 16 Juillet 1688, et imprimée à Paris, en 1710 et en 1716, *in*-12.

Cette petite Piece se trouve aussi dans les Œuvres de La Fontaine, et dans celles de Champmêlé, à qui elle fut attribuée.

La seconde, sous le titre du Faucon, faite pour l'ancien Théatre Italien, par Palaprat, n'a été ni jouée, ni imprimée. L'Auteur s'exprime ainsi au sujet de cette Piece, dans la Préface du Grondeur: « Tout le monde connoît le Conte de » La Fontaine, qui est si touchant. J'en avois » fait, pour les Italiens, une Piece tout-à-fait » folle, qui figureroit aujourd'hui avec ses deux » sœurs d'un premier lit, Phaéton et la Fille de » bon-sens, dans le Recueil général que Ghé- » rardi a fait imprimer. Elle étoit prête à être » jouée, quand leur Théatre fut renversé en » 1695. Je l'avois depuis accommodée à la scene » Françoise, sous le nom de l'Amant parfait ». Palaprat paroît s'être trompé, lorsqu'il place sous l'année 1695 la suppression du Théatre Italien. On sait que ce ne fut qu'en 1697 que ce Spectacle fut supprimé par des ordres supérieurs, et que les scellés furent apposés, par le Lieutenant de Police, sur les loges et les portes de l'Hôtel de Bourgogne : ainsi on ne peut placer, suivant Palaprat lui-même, la date de sa Piece avant 1695, ni plus tard que 1697, époque de la suppression de l'ancien Théatre Italien. Nous

n'avons rien trouvé, dans l'Histoire du Théatre François, qui regardât l'Amant parfait.

La troisieme, sous le titre du Faucon ou de la Constance, en un acte et en vers, est de Dauvilliers, qui la fit représenter au mois de Janvier 1718, à Munich, devant l'Electeur de Baviere, dont il étoit Comédien. Elle fut imprimée à Munich, en 1718, chez Matthieu Riedel, *in-8°*.

La quatrieme, sous le titre du Faucon, en un acte et en prose, est de Fuzelier, et fut représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le Mercredi 16 Août 1719. Elle n'eut qu'une seule représentation, et n'a pas été imprimée.

* La cinquieme, sous le titre du Faucon, en un acte et en vers, est de Mademoiselle Barbier, en société avec l'Abbé Pellegrin. Elle fut représentée pour la premiere fois au Théatre François, le Vendredi premier Septembre 1719. Elle a été imprimée la même année à Paris, chez Ribou, *in-12*, et se trouve dans les Œuvres de Mademoiselle Barbier.

Cette petite Comédie peut-être mise au rang des médiocres. Cependant elle est conduite avec art, et assez

passablement versifiée : ajoutons qu'elle est dans le genre larmoyant. Ce genre n'étoit pas alors à la mode ; et sans les Acteurs qui exécuterent cette Comédie, elle n'auroit pas eu trois représentations. Quatre Personnages remplissent les scenes de ce petit Poëme dramatique ; et une singularité à remarquer, c'est qu'ils le furent par MM. et Dlles. Quinault, tous quatre enfans de Quinault, célebre Acteur, qui avoit débuté au Théatre François le 6 Mars 1695. Le goût et la précision qu'ils mirent dans l'exécution de cette Piece, excita la curiosité du Public ; ce qui lui donna une espece de réussite, et lui mérita douze représentations.

La sixieme, sous le titre du Faucon et des Oies de Bocace, en trois actes et en prose, précédée d'un Prologue, et suivie de Divertissemens, est de de l'Isle, et fut imprimée à Paris en 1725, chez Briasson, *in*-12.

* La septieme, sous le titre du Faucon, en un acte, mêlée d'ariettes, par M. Sedaine ; mise en musique par M. Monsigny ; représentée pour la premiere fois sur le Théatre Italien, le 19 Mars 1772, et jouée à Fontainebleau l'année précédente. (Cette Piece étoit alors en trois actes, et l'Auteur l'a réduite en un pour le Théatre de Paris.) Imprimée à Paris en 1771 et 1772, *in*-8°.

LE FAUCON

ET

LES OIES DE BOCACE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE DE L'ISLE.

Représentée le 6 Février 1725.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMEDIE.

UN AUTEUR.

PROLOGUE.

LA COMÉDIE *entre, fâchée.*

OU sont donc les acteurs? en vérité cela est honteux! est-il permis de faire attendre ainsi le public?

L'AUTEUR.

Je prends peut-être mal mon tems pour vous parler, Madame?

LA COMÉDIE.

Fort mal, Monsieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMÉDIE.

Dites.

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oies et le Faucon de Bocace.

LA COMÉDIE.

Oui, Monsieur, on ne vous vend pas chat en poche, comme vous voyez; c'est pour éviter aux critiques la peine de marquer les imitations.

L'AUTEUR.

Je souhaite que la piece réussisse; mais, à vous parler franchement, je ne le crois pas; ces sujets sont trop usés.

LA COMÉDIE.

La chose en doit paroître meilleure, si j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMÉDIE.

Venez-vous donc faire la critique de la piece, sans l'avoir vue ? cela ne me surprend pas; vous n'êtes pas le seul dans l'habitude de condamner les choses sans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis seulement ce que je pense du sujet.

LA COMÉDIE.

Le sujet est beau et bon ; toute la difficulté est de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace....

LA COMÉDIE.

Eh bien ! Bocace est l'auteur des contes du Faucon et des Oies ; tout le monde le sait.

L'AUTEUR.

La Fontaine....

LA COMÉDIE.

La Fontaine les a mis en vers françois, avec de nouvelles graces ; nous le savons.

L'AUTEUR.

La comédie françoise ...

LA COMÉDIE.

La comédie françoise a joué le Faucon, et a donné

les Oies dans la Coupe enchantée. Prétendez-vous me l'apprendre ? je le sais aussi bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétends rien vous apprendre.

LA COMÉDIE.

Je sais tout ce que vous pourriez me dire sur cela ; je me suis approprié ces deux sujets, dont j'en ai fait un tout nouveau, à l'exemple de Térence, qui a composé son Andrienne de deux sujets de Ménandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choisir un nouveau.

LA COMÉDIE.

Il n'est pas facile d'en trouver de nouveaux ; mais quand même il y auroit un génie assez fécond pour en inventer tous les jours, vous trouveriez bientôt qu'il se copie lui-même. L'invention ne vous plaît que la premiere fois ; dès qu'on la répéte, elle vieillit pour vous, et vous trouveriez de l'imitation dans la seule idée d'inventer. Quoi qu'il en soit, je me suis jouée sur ces sujets très-connus, et déja traités par d'autres ; mais je m'y joue d'une maniere nouvelle : c'est tout ce que j'ai voulu faire, ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez pour plaire ; je vous l'ai déja dit, je le répéte, ce sont des sujets trop usés.

LA COMÉDIE.

Que voulez-vous dire avec vos sujets usés ? Apprenez,

Monsieur, qu'il n'y en a point de plus usés les uns que les autres, puisqu'on peut traiter celui qui l'a déja été d'une maniere nouvelle, et donner au nouveau une forme connue et usée.

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMÉDIE.

Je veux dire que l'on peut être plagiaire et imitateur servile dans un sujet tout nouveau ; que l'on peut le traiter sans invention, et que l'on peut au contraire être inventeur et original dans un sujet inventé et connu.

L'AUTEUR.

Pour original, je vous le passe.

LA COMÉDIE.

Et moi, je ne vous passe pas votre mauvaise critique : croyez-moi, Monsieur, allez voir la piece, et après cela vous en direz votre sentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais, Madame, et je m'attends, sur votre parole, d'y trouver bien des nouveautés : bonnes ou mauvaises, je crois que cela sera beau ! Ah, ah, ah !

LA COMÉDIE.

Ne vous y attendez pas : peut-être le craignez-vous déjà ; car je connois Messieurs les auteurs. Mais vous pouvez vous rassurer, ce n'est qu'un jeu de sentiment et de naïveté dont je tâche d'amuser un moment le

public, sans prétendre lui donner une belle chose : ainsi, Monsieur, je vous l'abandonne ; je serai trop contente de mon ouvrage, si ce même public y peut trouver quelque chose de bon : vous en allez juger par vous-même, on va commencer.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA COMÉDIE.

FLAMINIA.

COLOMBINE, Suivante de Flaminia.

SILVIA.

LELIO.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

PIERROT.

LE FAUCON
ET
LES OIES DE BOCACE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, PIERROT, COLOMBINE.

FLAMINIA.

JE vous suis bien obligée, mon ami, de tous les soins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh! Madame, vous vous moquez; je sommes charmés de l'accident qui vous est arrivé, puisqu'il nous procure l'honneur d'être honoré de votre présence.

COLOMBINE.

Voilà un compliment fort bien tourné!

PIERROT.

Quoique je ne soyons que de pauvres bergers, j'avons pourtant le discernement de connoître les parsonnes de mérite comme vous.

FLAMINIA.

Vous êtes bien poli.

PIERROT.

Voyez un peu comme le bonheur fait bian les choses! j'habitions de l'autre côté de ces montagnes, et je sommes venus hier ici; or, vous comprenez bian, Madame, que si j'avions demeuré de l'autre côté, je n'aurions pas été ici pour vous rendre service.

FLAMINIA.

Je le comprends fort bien.

PIERROT.

Cela est clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair; mais dites-moi, mon ami, croyez-vous que nous puissions partir aujourd'hui?

PIERROT.

La chose n'est pas possible.

FLAMINIA.

Nous allons donc passer une bonne nuit?

PIERROT.

Vous serez mal couchées, car nos cabannes ne sont gueres commodes. J'avons apperçu dans ce voisinage une petite maison où vous auriez mieux été, mais tatigué alle est habitée par un sauvage qui a failli à me manger: je l'y avons conté votre accident, et je l'ons prié de vous donner le couvert, en l'y disant que vous

le payeriez bian; mais morgué il s'est fâché, comme si je l'y avions fait quelque grande injure, et s'est mis à jurer comme un chartier contre les femmes, en me disant que si j'approchions avec vous de chez l'y, qu'il me casseroit les bras.

FLAMINIA.

Quelle sorte d'homme est-ce ?

PIERROT.

Je n'en savons rien, ah, ah, ah! Il faut que je vous fasse rire: il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vu de femme, et qui ne sait pas qu'il y en ait jamais eu au monde. Il vous avoit vues de loin, et il est venu tout surpris le dire à son maître, ah, ah, ah! devinez pour qui il vous a pris ?

FLAMINIA.

Eh! pour qui ?

PIERROT.

Pour des oiseaux, ah, ah, ah! Il a dit comme cela: ah! mon maître, les jolis oiseaux que je viens de voir! Allons vîte chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

PIERROT.

Son maître qui a bian vu que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oies, ah, ah, ah!

FLAMINIA.

Voilà une chose singuliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toujours vous pren-

dre, son maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaises bêtes du monde, qu'il avoit aimé autrefois à vous chasser, mais qu'il s'y étoit ruiné, et qu'il se garderoit bian de s'y exposer encore; sur cela il a enfermé son garçon qui pleuroit, car morgué il avoit grande envie d'avoir une de ces Oies; il disoit qu'il en auroit soin, qu'il l'emmeneroit paître, et qu'il la caresseroit tant, qu'il l'apprivoiseroit; mais son maître ly a dit que vous étiez des animaux sauvages que l'on n'avoit jamais pu apprivoiser, et sur cela il m'a chassé.

FLAMINIA.

Voilà une aventure extraordinaire; je suis curieuse de l'approfondir.

PIERROT.

Gardez-vous-en bian, vous n'y trouveriez pas votre compte; il est pis qu'un ours.

COLOMBINE.

N'allons point chercher malheur, Madame, et tâchons de sortir de ces forêts le plutôt que nous pourrons. Dites-moi, mon ami, pourrions-nous trouver quelqu'un dans ce voisinage pour raccommoder notre voiture?

PIERROT.

Ne vous en bouttez pas en peine, j'avons du bois, des bras et de l'esprit; avec cela je ferons votre affaire.

FLAMINIA.

Croyez-vous en pouvoir venir à bout?

PIERROT.

Bon! ce n'est qu'une cariole, et je raccommodons bian une chetette.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je crois que votre chaise aura bon air en sortant de ses mains.

FLAMINIA.

Qu'importe, pourvu que nous puissions partir : faites-moi le plaisir, mon cher, d'y mettre incessamment la main.

PIERROT.

Oh ! tatigué il ne faut pas parler de ça, de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je sommes en fête ; car vous saurez que j'ons, sous votre respect, une Maîtresse que je voulons faire danser ; je mettrons aujourd'hui tout par écuelle, et bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure ; quand je l'accommoderions à présent, vous ne partiriez pas la nuit : or, nous danserons tout le jour, et je travaillerons toute la nuit, afin que vous puissiez partir de bon matin.

FLAMINIA.

Allons, il faut s'en consoler, puisque nous ne pouvons mieux faire.

COLOMBINE.

Eh ! bien, Madame, nous danserons.

PIERROT.

Morgué vous danserez tant que vous voudrez ; j'ons

un tambour et un pifre, qui ferions danser les piarres. Oh! Madame, vous verrez ma Maîtresse, qui se nomme Silvia; c'est celle-là qui danse bian; alle est fringante comme un pinson: drès que je la vis, j'en tombis tout subitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut qu'être aimable, puisque vous l'avez choisie.

PIERROT.

Cela s'entend bian; je sommes grossier, mais j'ons le goût fin; il y a cependant une chose qui me fâche.

FLAMINIA.

Et quoi?

PIERROT.

C'est qu'alle est un peu impartinante; tenez, alle ne me trouve point d'esprit, morgué cela me pique, car je savons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Assurément, car vous êtes un fort joli garçon.

PIERROT.

Cette fille-là a de l'esprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la comédie.

PIERROT.

Ecoutez, Madame: tâchez de la guarir de son impartinance, en l'y disant, comme il est vrai, que vous avez plus d'expérience dans l'esprit qu'elle, et que vous savez bian que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela fera un bon effet; car, voyez-vous, alle vous croira à cause de vos biaux habits: les filles ont de la vanité; et lorsqu'elle verra que je plais aux gens de la Cour, elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raison; laissez-nous faire seulement.

PIERROT.

Vous n'y pardrez rian, car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bian régaler; j'allons itou dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez, mon ami: en attendant, nous nous reposerons sous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame; si vous lui disiez, sans faire semblant de rian, que vous me trouvez d'aussi bon air que si j'étions de la Cour; cela feroit bian, car je la connois, alle a la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oui, oui, allez, nous dirons tout ce qu'il faudra dire.

PIERROT.

Je vous serai bian obligé: pardonnez à mon insuffisance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu, mon ami.

PIERROT.

Jusqu'au revoir. (*A part.*) Tatigué que ces Gens de la Cour ont de l'esprit, et qu'ils sont honnêtes !

SCENE II.

FLAMINIA, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Vous voilà en faveur, Madame, et ce n'est pas peu de chose d'être la confidente de M. Pierrot.

FLAMINIA.

C'est quelque chose dans ces bois ; cette confidence m'y amusera, j'aime à me divertir de tout. La sagesse et la folie des hommes, leur esprit, leurs talens et leur ridicule y contribuent tour-à-tour ; toutes ces choses varient mes plaisirs, et donnent au tableau que je contemple dans la nature, les jours et les ombres qui lui sont nécessaires. Juge de là du plaisir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes, dont Pierrot nous a parlé ! je t'avoue que j'ai une curiosité extrême de savoir ce que c'est.

COLOMBINE.

C'est sans doute quelqu'un qui a été aussi maltraité de notre sexe, que vous avez traité Lelio : si cela est, je souhaiterois que sa satyre et l'amour innocent de ces Bergers pussent vous corriger de l'insensibilité dont vous faites vanité.

FLAMINIA.

J'en serois bien fâchée.

COLOMBINE.

Vous seriez donc fâchée d'être raisonnable; car enfin la raison condamne tout ce que vous faites. Vous êtes jeune, aimable, spirituelle; ce sont-là des fonds que la nature vous a donnés pour les faire valoir. Vous avez eu occasion de les bien placer chez Lelio; il vous adoroit: il est bien fait, il a du mérite, il étoit riche; vous en falloit-il davantage? Cependant vous avez abusé de sa tendresse: vous avez détruit vous-même le bien que vos charmes vous avoient fait trouver; et, par une conduite et des sentimens que l'on ne peut trop condamner, vous l'avez réduit à la misere et au désespoir: il a disparu. Tous ses amis et ceux qui l'ont connu déplorent son malheur; vous seule êtes insensible à son sort.

FLAMINIA.

Je le plains comme les autres; mais, après tout, je ne dois pas me punir de ses erreurs. Suis-je la cause des folles dépenses qui ont causé sa ruine?

COLOMBINE.

Eh qui donc? ne les a-t-il pas faites pour tâcher de vous plaire? Si vous ne vouliez pas l'en récompenser, deviez-vous les souffrir?

FLAMINIA.

En vérité, Colombine, tu n'y penses pas de parler comme tu fais. Rien n'est si naturel à une fille, qui a des appas, que le plaisir de plaire, et de jouir de ce sentiment dans toute son étendue: la magnificence de ses amans flatte sa vanité; les fautes que l'amour

leur fait faire, marquent mieux le pouvoir de ses charmes ; s'ils étoient plus sages, ils seroient moins amoureux : au surplus, elle n'est point chargée du soin de leur conduite, et, par conséquent, elle n'en peut être responsable ; mais elle a intérêt d'user de tout l'empire que ses attraits lui donnent sur les cœurs.

COLOMBINE.

Oui ; mais cet empire nous soumet à des devoirs que l'honneur et la reconnoissance exigent des cœurs bienfaits.

FLAMINIA.

Tu dis là de grands mots qui ne signifient rien. En quoi consiste l'honneur d'une fille ; je te le demande ? N'est-ce pas à se défendre des piéges de l'amour ? Doit-elle avoir de la reconnoissance pour les sentimens involontaires que ses appas font naître dans ses adorateurs ? leur sera-t-elle obligée de l'empressement qu'ils ont de se satisfaire ? et leur doit-elle tenir compte des sacrifices qu'ils ne font qu'à leur propre intérêt ? Pour moi, je ne vois point d'ennemis plus à craindre que les amans de notre siecle ; ils abusent des sentimens les plus tendres, et des droits les plus sacrés de la nature pour nous perdre : j'ai vu, sur cela, des choses qui me font frémir. Instruite par l'exemple d'autrui, je tâche de jouir du peu d'appas que le ciel m'a donnés, sans m'exposer aux inconvéniens qui suivent les engagemens sérieux. Heureusement la nature m'a fait un cœur peu susceptible d'amour ; je lui en rends grace, puisque mon tempérament me fait éviter des piéges dont la seule raison ne pourroit peut-être pas me garantir.

COLOMBINE.

Je ne prends point le change ; vous avez raison, et vous avez tort. Je conviens avec vous que les hommes sont dangereux, et vous faites bien de vous en défier ; mais, malgré la corruption du siécle, il est encore des cœurs bien faits, qui méritent d'autres sentimens. Lelio est de ce nombre, et vous avez tort ; mais très-tort, de l'avoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoue que Lelio est de tous les hommes que j'ai connus, celui qui m'a paru le plus estimable, et si j'avois été capable d'aimer quelqu'un, ç'auroit été lui. La nature a ses caprices en nous formant ; elle a fait Lelio tendre ; elle m'a fait insensible : ce n'est ni la faute de Lelio, ni la mienne ; je suis fâchée qu'il en soit la victime.

COLOMBINE.

Eh, mort de ma vie ! vous me feriez tourner la tête avec vos raisonnemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures ?

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA.

Laissons-là tous ces discours inutiles, et ne songeons qu'à jouir, le plus agréablement que nous pourrons, du peu de tems que nous avons à rester dans cette solitude. Mais je vois une jeune personne ; c'est apparemment Silvia.

SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE, SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, mon enfant, qu'est-ce qui vous a fait peur?

SILVIA.

C'est un voleur qui me poursuit.

FLAMINIA.

Un voleur!

SILVIA.

Oui; je venois vous joindre, car Pierrot m'avoit dit que vous étiez ici. J'ai rencontré un jeune homme qui me siffloit, et qui faisoit semblant de me flatter: j'ai eu peur, j'ai fui, et il a couru après moi. Ah le voilà, Madame!

ARLEQUIN, *à part.*

Elle joint sa troupe; je veux les surprendre. (*Il se glisse le long des arbres pour tâcher de les surprendre sans être vu.*)

SILVIA.

Voyez, voyez, Madame; il veut nous surprendre.

FLAMINIA.

Ne craignez rien.... Il nous siffle, et il semble qu'il ait peur de nous effaroucher; je gage que c'est ce jeune homme qui nous prend pour des Oies: je veux m'en éclaircir.... Approchez, mon ami.

ARLEQUIN, *à part.*

Miséricorde ! des Oies qui parlent ? (*Arlequin, épouvanté d'entendre parler des Oies, se retire sur la pointe des pieds.*)

FLAMINIA.

Où allez-vous ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je suis perdu, malheureux que je suis ! pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon maître ?

COLOMBINE.

Il a peur, tout de bon ; amusez-le : je vais le surprendre.

FLAMINIA.

Je serois au désespoir s'il m'échappoit : parlez-lui, ma fille, vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien.... D'où vient que vous me poursuiviez, il n'y a qu'un moment, et que vous me fuyez à présent ?

ARLEQUIN.

Je vous poursuivois !.... oh ! je tremble de tout mon corps ! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Approchez, ne craignez rien.

COLOMBINE, *le saisissant.*

Oui ; venez, mon ami, on ne vous fera point de mal.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! pour le coup je suis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur, mon petit ami.

ARLEQUIN.

Petite, petite mamour, ne me faites point de mal; je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc poursuiviez-vous cette petite ?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolie, et que je voulois la prendre pour l'apprivoiser.

SILVIA.

Sérieusement, il me prenoit pour un oiseau ?

FLAMINIA.

Très-sérieusement.

SILVIA.

Que cela est drôle, ah, ah, ah!

FLAMINIA, *à Silvia.*

Caressez-le; vous l'apprivoiserez mieux que nous.

SILVIA.

Puisque vous ne me poursuiviez que par amitié, je n'ai plus peur; venez avec nous. (*Elle le flatte. Arlequin ne se sent pas d'aise, et les regarde curieusement.*)

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux-là ont de la raison ? Qu'ils sont aimables! Ah les charmans oiseaux! Mais comment diable ont-ils pu apprendre à parler ? Cela me passe.

SILVIA.

Vous voulez sans doute rire.

ARLEQUIN.

Je ne ris point; n'êtes-vous pas une Oie ?

SILVIA.

Moi ?

ARLEQUIN.

Oui, vous !

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il est innocent !

FLAMINIA.

Cette scene est originale, il faut que je m'en donne tout le plaisir.... Qui vous a donc dit que nous étions des Oies ?

ARLEQUIN.

Mon maître qui le sait bien.

FLAMINIA.

Votre maître est fou. Est-ce que des Oies parlent ?

ARLEQUIN.

C'est ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé, mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois; mais si vous n'êtes pas des Oies, quelles sortes d'oiseaux êtes-vous donc ?

FLAMINIA.

Nous ne sommes pas des oiseaux; nous sommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes ! qu'est-ce que cela ?

FLAMINIA.

Ce sont les compagnes des hommes : les hommes et les femmes sont faits pour vivre ensemble, et pour s'aimer,

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vues. Mais si vous êtes les compagnes des hommes, d'où vient que mon maître n'en a point ?

FLAMINIA.

Je n'en sais rien ; mais je vous dis la vérité. Nous avons soin des hommes, nous les aimons ; c'est nous qui les faisons naître, et qui les élevons.

ARLEQUIN.

Oh non ! vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez-vous ?

ARLEQUIN.

Parce que je sais bien que les hommes ne naissent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez-vous donc être venu au monde ?

ARLEQUIN.

Moi ? je n'y suis point venu ; j'y ai toujours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah ! qu'il est simple !

FLAMINIA.

Vous vous trompez, mon ami ; vous y êtes venu, et c'est une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être ; car si j'étois venu au monde, je m'en souviendrois bien : apparemment je ne suis pas fou.

FLAMINIA.

FLAMINIA.

Je vous dis la vérité ; il ne peut y avoir des hommes sans femmes.

ARLEQUIN, *à Silvia.*

Elle se moque de moi.

SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit est vrai.

ARLEQUIN.

Si cela est ainsi, vous pouvez faire des hommes aussi bien que les autres : faites-en donc un pour me faire plaisir, et après cela je vous croirai.

COLOMBINE.

Voilà Silvia bien embarrassée.

FLAMINIA.

Ecoutez, mon ami : la nature n'a fait les hommes que pour les femmes, et ce n'est que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'est donc pour cela qu'elle a fait cette petite si jolie ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en suis bien obligé ; il faut avouer que la nature a bien de l'esprit : venez ; car puisqu'elle vous a fait belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli : qu'est-ce que cela ?

SILVIA.

Tout beau ! vous êtes bien hardi ; on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaisir.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégoûté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort ; puisque toutes ces jolies choses vous sont données pour plaire, vous devez être bien aise du plaisir qu'elles me font.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés.

ARLEQUIN.

Eh ! de quoi se mêle la modestie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choses, car ses questions à la fin nous embarrasseroient.... Quel homme est-ce que votre Maître ?

ARLEQUIN.

C'est un fort galant homme, quoiqu'ignorant, puisqu'il vous prenoit pour des Oies.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio !

ARLEQUIN.

Oui, Lelio !

COLOMBINE.

Ah, Madame, c'est votre amant !

FLAMINIA.

J'en suis toute émue.... Y a-t-il long-tems que vous le connoissez?

ARLEQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE.

C'est lui-même ; voilà à peu près le tems où il a disparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'étois; cet Hermite est mort, et je suis à M. Lelio depuis ce tems-là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont jamais parlé de femmes?

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici ?

ARLEQUIN.

De la chasse de notre Faucon et des fruits de notre jardin ; M. Lelio le cultive, et je l'aide.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon ! cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en suis touchée.... Que vous a-t-il dit de nous, quand vous lui en avez parlé ?

ARLEQUIN.

Pouf ! il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, et je me serois allé cacher, sans l'amitié que j'ai pour vous.

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raison.

FLAMINIA.

Mais encore, que vous a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Mille menteries. Il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez causé tous ses malheurs, et que j'étois perdu si je venois à vous connoître : que vous étiez faites pour la perte des hommes ; enfin, que sais-je ? il m'a dit cent sottises de vous.

SILVIA.

Voilà un vilain homme !

ARLEQUIN.

Il est fou.

COLOMBINE.

Pensez-vous qu'il ait tort ?

SILVIA.

Vous le connoissez donc ?

FLAMINIA.

Oui, Silvia.... Je t'avoue, Colombine, que son état me touche sensiblement ; je pardonne à ses malheurs la haine qu'il a pour moi ; je veux le voir, tâcher de soulager ses peines, et de le consoler.

COLOMBINE.

Vous ferez bien ; je souhaite que la pitié fasse chez vous ce que l'amour n'a pu y faire.

FLAMINIA.

Je suis sensible à son état, je veux le voir, mais sans être connue de lui ; ce jeune homme m'en offre l'oc-

casion, il faut l'emmener avec nous ; Lelio ne manquera pas de le venir chercher : je me déguiserai en berger, je l'entretiendrai sous cet habit ; et, sous prétexte de lui reprocher l'ignorance où il a laissé vivre ce jeune homme, je veux sonder ses sentimens pour moi, et me justifier d'une maniere adroite, car je l'estime sincerement, et je t'avoue que je suis fâchée qu'il me haïsse.

COLOMBINE.

Aimez-le, Madame, il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois, je ne puis l'aimer ; cependant il me fait pitié, et s'il veut se contenter de mon amitié, je tâcherai d'adoucir ses maux dont je suis la cause innocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toujours, vous entendrez des vérités qui ne vous plairont guere ; mais il est bon que vous les sachiez, et je souhaite qu'elles puissent vous corriger.

FLAMINIA.

Ecoutez, mon ami, voulez-vous venir avec nous ?

ARLEQUIN.

Oui, je ne veux plus vous quitter.

SILVIA.

Venez, nous rirons ensemble.

ARLEQUIN.

Allons, je vous suivrai par-tout ; je ne veux plus retourner avec mon Maître ; je suis fâché qu'il m'ait caché jusqu'à présent qu'il y ait des femmes : je m'imagine que vous me ferez bien plaisir, car j'en ai plus senti

depuis que je vous connois, que je n'en avois eu de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux ; suivez-nous.... Allons songer à mon déguisement.

(*Arlequin les suit avec des transports de joie*).

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

BON ! voilà ce jeune innocent qui ne savoit pas qu'il y eût des femmes au monde, ah, ah, ah ! je ne puis y penser sans rire, qu'alle bête ! mais morgué sa bêtise a quelque chose de plaisant : c'est drôle de voir un homme qui aime les filles, sans savoir à quoi elles sont propres. Je voulions m'en divartir ; car un chasseur qui avoit de l'esprit, me disoit un jour, si je m'en souviens bian, qu'il y avoit à profiter avec les bêtes, et il me disoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN, *se parlant à lui-même.*

Qu'est-ce donc que ces femmes ? elles me tiennent au cœur, et je ne sais pas pourquoi : je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'apprît. Bon ! voici Pierrot qui caresse toujours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oies que vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raison, j'y pense malgré moi, et cela m'embarrasse.

PIERROT.

Je le croyons bian ; ce sont de drôles d'oisiaux que ces oisiaux-là, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN.

Je n'y comprends rien : toi qui les connois, apprends-moi ce que c'est.

PIERROT.

Oh ! tatigué, vous m'en demandez trop ; comment faire pour vous bian expliquer ce que c'est qu'une femme ? Tenez, c'est une bonne chose, quand le caprice ly prend d'être bonne, et mauvaise, quand le caprice ly prend d'être mauvaise.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi sont-elles propres ?

PIERROT.

A tout morgué : premiérement, alles sont propres à faire enrager les hommes depis le matin jusqu'au soir ; pis à leur faire bian du plaisir, pis à leur être bian utiles, pis à leur être bian contraires, pis à les bian honorer, pis à les bian déshonorer, pis...

ARLEQUIN.

Eh ! comment veux-tu, animal, que je puisse comprendre quelque chose à ce galimathias ?

PIERROT.

Cela est pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui, fort clair ! laisse-là tous ces pis, je t'en prie,

et dis-moi seulement ce que les hommes font des femmes ?

PIERROT.

Je vais vous dire le *bic* ; l'on s'en fait bien-aise.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour s'en faire bien-aise ?

PIERROT, *se moquant de lui.*

Tatigué qu'il est bête ! et que je le ferions bien-aise, si je ly allions expliquer la manigance de l'amour ; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre chose pour ly bian faire entendre cela.... (*Il hausse la voix.*) On s'en fait bian-aise, camarade.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu crois que je suis sourd ?

PIERROT.

Non. Mais comme vous avez l'entendement tant si peu épais, il est bon de crier fort, afin de se faire bian entendre. Or donc, vous saurez que pour se faire bian-aise auprès d'une fille, il faut premiérement la bian aimer, ensuite il faut s'en faire bian aimer ; tant y a qu'après cela le reste va de ly-même.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour se faire bien aimer ?

PIERROT.

Morgué, cela n'est pas facile à expliquer ! pour le bian comprendre, il faut d'abord savoir que l'amour est une chose où l'on ne comprend rien.

ARLEQUIN.

Me voilà bien avancé.

PIERROT.

Oui, car ce n'est pas le tout d'être biau et bian fait, ce n'est itout pas le tout d'être laid et mal fait, riche ou pauvre, d'avoir de l'esprit ou de n'être qu'un sot; avec tout cela on plaît et on déplaît, et je ne savons pas pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela ?

PIERROT.

Ça veut dire, clair comme le jour, que l'amour est un caprice, et que je ne comprenons rian du tout à la maniere dont il patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois; car pour moi je t'assure que je n'ai pas compris un mot de tout ce que tu m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour vous donner, avec esprit, une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire, celle où l'on n'entend rien ?

PIERROT.

Sans doute; car j'expliquons ce que j'ons dans l'esprit, qui est l'amour où je ne comprenons rian; ainsi, pour que mon explication soit aussi claire que mon esprit, il faut que vous n'y compreniez rian itout.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec tes explications !

PIERROT.

Je sommes bien fâché que l'amour ne soit pas plus

clair, afin de vous l'expliquer plus clairement. Mais voici Silvia, j'allons ly faire l'amour en votre présence, peut-être que vous l'apprendrez mieux comme cela.

ARLEQUIN.

Voyons.

SCENE II.

PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

BON jour, Silvia.

SILVIA, *fâchée.*

Bon jour.

ARLEQUIN, *à part à Pierrot.*

Cette mine refrognée qu'elle te fait, est-ce une marque d'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bon jour, Silvia.

SILVIA.

Ah ! bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot.*

Cet air d'amitié est-il de l'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice. Qu'as-tu, Silvia? on diroit que tu es fâchée?

SILVIA.

Je n'ai rien, laisse-moi.

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Cela est-il tendre?

PIERROT.

Morgué non : ce n'est qu'une fantaisie; mais je l'allons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous, Silvia ? on diroit que vous êtes fâchée?

SILVIA.

Moi! je serois bien fâchée de l'être contre vous.

ARLEQUIN, *à Pierrot.*

Est-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela?

PIERROT.

Oui; mais je ly en allons donner un autre.... Ecoute, Silvia, tu n'es qu'une capricieuse; un autre s'en fâcheroit, mais je t'aimons, et je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laisse-moi, tu me fatigues.

(*Pierrot joue grossiérement avec elle, elle le rebute; Arlequin l'imite, elle reçoit ses caresses avec douceur.*)

PIERROT.

Morgué, ce n'est que moi qui te fatigue; ce drôle-là ne te fatigue point!

(*Il veut la baiser, elle lui donne un soufflet. Arlequin qui l'imite dans tout ce qu'il fait, la baise, et elle en rit.*

Cela n'est pas bian.

SILVIA,

SILVIA, *à Arlequin.*

Vous êtes bien hardi?

ARLEQUIN.

C'est que je vous fais l'amour, et que j'apprends à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous apprenez à faire l'amour de Pierrot?

PIERROT.

Oui, je sommes son maître.

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit est vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer, ne prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prenne, car je ne sais pas faire l'amour, moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi?

SILVIA.

Oui, vous.

PIERROT, *à part.*

Morgué cela ne vaut rian.

ARLEQUIN.

Vois, Pierrot, je fais mieux l'amour que toi: ah, ah, ah!

PIERROT.

J'enrage.... Ecoute, Silvia, tu me fâches; quel plaisir prends-tu de me bouter en colere?

SILVIA.

Laisse-moi en repos.

(*Arlequin continue à la caresser ; elle reçoit avec plaisir ses caresses , qu'il fait remarquer à Pierrot.*)

ARLEQUIN.

Vois , vois , Pierrot , comme j'ai bien appris à faire l'amour, ah , ah , ah ! vois , vois, vois , ah , ah , ah!

PIERROT, *en colere.*

Morgué ! je voyons que je ne voyons rian qui me plaise.

SILVIA.

Je ne m'en soucie guere; il est plus agréable que toi , et je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne sommes pourtant pas si ignorant.

SILVIA.

Je ne sais qu'y faire : son ignorance est moins bête que ton savoir , et elle me plaît davantage.

ARLEQUIN.

Entends-tu , Pierrot , elle m'aime mieux que toi , ah , ah , ah !

PIERROT.

A la parfin cela me boute de mauvaise himeur , et je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous l'y fassiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'apprenois-tu à le faire ?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle et si vous continuez à me fâcher, je... (*Il le menace.*)

ARLEQUIN.

Eh !

PIERROT.

Tirez-vous d'ici pour votre profit ; car quand je sommes en colere, je sommes pis qu'un lion. (*Il veut arracher Silvia à Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Attends, je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat, et l'oblige à prendre la fuite.*)

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras... Cela est ridicule : morgué je l'y ont donné là une belle leçon ; je sommes la dupe de mon esprit, et j'enrage. (*A Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'est pas bian, mais je t'en ferons repentir.

(*Pierrot sort*).

SCENE III.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

PARDI, voilà un grand belître! il m'apprend à faire l'amour, et ensuite il se fâche, parce que je l'ai bien appris.

SILVIA.

Il est insupportable, et vous avez bien fait de le chasser.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'aimiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos leçons; car ce n'est plus que de vous que je veux apprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi ?

ARLEQUIN.

Oui; je sens que je profiterai bien, si vous voulez m'instruire.

SILVIA.

Et comment voulez-vous que je puisse vous instruire ?

ARLEQUIN.

Faites-moi l'amour; j'apprendrai comme cela ce qu'il faut que je fasse.

SILVIA.

Mais je ne le sais pas, moi.

ARLEQUIN.

Vous ne savez pas faire l'amour ?

SILVIA.

Non.

ARLEQUIN.

Tant pis; cependant Pierrot vous a donné des leçons.

SILVIA.

Lui? ah! je vous assure qu'avec de telles leçons j'ignorerois l'amour toute ma vie!

ARLEQUIN.

Mais, lorsque je les répétois avec vous ces leçons, vous les trouviez jolies.

SILVIA.

Oh! c'est autre chose; les vôtres me faisoient plaisir.

ARLEQUIN.

Si cela est ainsi, je serai votre maître.

SILVIA.

Comment vous y prendrez-vous?

ARLEQUIN.

La chose est bien facile; on m'a dit que pour bien faire l'amour, il faut commencer par bien aimer.

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Et ensuite qu'il faut se faire bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Or, je vous aime de tout mon cœur; ainsi voilà la moitié de la chose faite: il ne me reste donc qu'à me faire aimer de vous, ce qui me sera bien aisé, puisque mes leçons vous font plaisir.

SILVIA, *à part.*

Il est tout-à-fait aimable.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

SILVIA.

Je dis que vous avez raison ; je crois même que vos leçons ont déja fait effet, car je sens que je vous aime.

ARLEQUIN.

Bon, bon, voilà qui va à merveille ! nous sommes bien plus avancés que nous ne croyions, ma foi ! comment, morbleu ! le principal est déja fait, car Pierrot m'a dit que lorsque l'on s'aimoit bien, le reste alloit de lui-même.... A propos, dites-moi ce que c'est que le reste ?

(*Silvia, souriant et tournant la tête.*)

SILVIA.

Je n'en sais rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus ; nous voilà bien embarrassés : comment pourrons-nous le deviner ? car pour moi je vous déclare que je n'en sais pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien, laissons-le là jusqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penserai tant, que peut-être je l'attraperai à la fin. Mais voici mon Maître, celui qui me disoit que vous étiez des Oies.

SILVIA.

Celui-là ?

ARLEQUIN.

Oui; il vouloit me faire croire que vous étiez des oiseaux dangereux, que l'on n'avoit jamais pu apprivoiser : faites-moi bien des caresses pour lui faire voir sa sottise. (*Ils se caressent.*)

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

LELIO.

ARLEQUIN m'est échappé, et je ne doute pas qu'il ne soit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie; elles étoient dans ces lieux, à ce qu'il m'a dit. Justement, je ne me suis pas trompé: le voilà avec une bergere, il me paroît qu'elle l'a déja apprivoisé.... Que fais-tu ici ?

ARLEQUIN.

Je cherche à me faire manger de cette Oie. O l'ignorant, qui prend des femmes pour des oiseaux, qui a peur du plus joli animal du monde et du plus doux ! Voyez, voyez comme elle est méchante !

LELIO.

Ah, pauvre malheureux ! où es-tu tombé?

ARLEQUIN.

Je suis fort bien tombé; j'ai fait une chasse, et ce petit Ortolan est bien dodu. (*Il joue avec elle.*)

LELIO.

Ces forêts n'ont point de bêtes plus sauvages, ni plus dangereuses.

SILVIA.

Je ne suis point une bête, et vous êtes plus sauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter comme vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LELIO.

Allez, ma mie, je n'ai rien à vous répondre. (*A Arlequin.*) Suis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maison, je vous apprendrai si l'on me désobéit impunément. (*Il le prend et l'entraîne de force.*)

ARLEQUIN.

Je veux rester ici.

LELIO.

Marcheras-tu ?

SILVIA.

Cela est bien vilain de prendre les gens de force : je vais appeller nos bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Allez trouver vos compagnes, et laissez ce jeune homme en repos ; il n'est pas fait pour vous.

SILVIA.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Silvia !

SILVIA.

Quoi ! vous me quittez comme cela ?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, mais je ne suis pas le plus fort.

SILVIA.

Au secours ! au secours ! au voleur !

ARLEQUIN.

Oui, criez bien fort.

SCENE V.

FLAMINIA *déguisée en Berger*, LELIO ARLEQUIN, SILVIA.

FLAMINIA.

Qu'est-ce que ce bruit-là ? qu'avez-vous, Silvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui emmene Arlequin de force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence ?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

FLAMINIA.

Ce jeune homme s'est retiré chez nous, et le droit d'hospitalité ne nous permet pas de vous l'abandonner, sans savoir auparavant les droits que vous avez sur lui.

LELIO.

Ce sentiment est juste, et je veux bien y répondre. Ce jeune homme est à mon service; il s'étoit échappé; je le retrouve, et je le ramene.

FLAMINIA.

Ah, ah! vous êtes donc ce bon Maître qui l'a laissé dans une ignorance si profonde, qu'il n'a pas même su jusqu'à ce jour qu'il y eût des femmes?

ARLEQUIN.

Il a raison, et vous devriez en mourir de honte.

SILVIA.

Ah, le méchant Maître!

LELIO.

Oui, c'est moi qui le lui ai caché, par des vues de sagesse qui vous sont inconnues.

FLAMINIA.

Vous avez raison de dire qu'elles me sont inconnues; j'ai cru jusqu'à présent que la nature étoit sage, et qu'il n'y avoit rien à réformer à l'ordre qu'elle a établi dans les choses; mais je vois bien que vous êtes plus habile qu'elle: ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire du zele qui vous oblige à priver ce pauvre innocent des plus grandes douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous avez raison.

LELIO.

Vous parlez avec bien de l'esprit pour un berger.

FLAMINIA.

Aussi ne l'ai-je pas toujours été; et tel que vous me voyez, je suis homme de condition.

LELIO.

Vous?

FLAMINIA.

Oui, moi.

LELIO.

Vous me surprenez; mais si ce que vous me dites est vrai, par quelle aventure ou par quel caprice avez-vous choisi ce genre de vie?

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a réduit.

LELIO.

Un amour malheureux, dites-vous? cette circonstance excite ma curiosité: peut-on savoir comment cela est arrivé?

FLAMINIA.

Je vous le dirai de bon cœur, si la chose peut vous faire plaisir.

LELIO.

Je vous en serai obligé.

(*L'attention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empêche de voir les mouvemens d'Arlequin : Silvia en profite; elle fait signe à Arlequin qui se sauve avec elle sans être apperçu.*)

FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune personne aimable, mais qui n'étoit point faite pour aimer : si j'avois eu moins de prévention et d'aveuglement, j'aurois connu l'inutilité de mes soins, et l'insensibilité naturelle de son cœur : nous aimons à nous séduire nous-mêmes, dans les choses que nous désirons avec ardeur. J'ai cru pouvoir la

déterminer par ma magnificence ; je n'ai rien épargné pour cela; mais on ne va pas loin du train que j'allois: j'ai eu bientôt consumé ma fortune : me voyant sans ressource, j'ai voulu faire expliquer mon amante ; mais Dieux, que je me suis trompé ! elle m'a déclaré que je ne devois rien espérer d'elle, qu'elle vouloit conserver jusqu'à la fin son cœur et sa liberté ; jugez de mon désespoir, je m'y suis abandonné ; j'ai quitté la partie, et ne pouvant plus subsister dans le monde, je me suis refugié dans ces bois, où sous un nom inconnu je me suis fait berger. Voilà, Monsieur, mon histoire en peu de mots.

LELIO.

Cela est plaisant : vous venez de faire la mienne, en faisant la vôtre. J'ai aimé comme vous la plus ingrate des femmes ; comme vous, je me suis ruiné, et le désespoir m'a conduit, comme vous, dans ces forêts, où je ne subsiste que de la chasse.

FLAMINIA.

J'admire le rapport de nos destinées et de nos erreurs ; convenez, Monsieur, que nous avons été bien fous, et que si nous sommes malheureux, ce n'est que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raison : il faut être fou pour s'attacher aux femmes ; elles ne sont dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts, comme nous avons les nôtres ; et, tout bien examiné, je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela ?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirois-je pas ? les vertus et les foiblesses leur sont distribuées à peu près comme à nous. Est-ce plus leur faute que la nôtre, si malheureusement pour l'humanité la dose des foiblesses est toujours la plus forte ?

LELIO.

Non ; mais l'expérience nous apprend qu'une femme n'est qu'un composé de foiblesses : si c'est la faute de la nature, on doit se défier d'un être qu'elle a formé dans sa mauvaise humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin, vous ne pouvez disconvenir que leur commerce est aimable et utile.

LELIO.

Il est séducteur.

FLAMINIA.

Il façonne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets, ou des fous comme vous et moi.

FLAMINIA.

Je vois bien que vous êtes trop piqué pour leur rendre justice.

LELIO.

Flaminia m'a appris à la rendre à son sexe ; c'est le nom de la personne que j'ai aimée : la nature l'a partagée de tous les défauts du cœur ; et pour la rendre

plus dangereuse, elle les a cachés chez elle sous toutes les graces du corps et de l'esprit.

FLAMINIA.

Mais encore, quel est son crime ?

LELIO.

L'ingratitude la plus noire : je l'ai aimée de l'amour le plus sincere, j'ai tout sacrifié pour elle, et j'ai toujours trouvé un cœur insensible, que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour et la reconnoissance ; ce sont des choses bien différentes : la reconnoissance est un devoir sur lequel les passions ne doivent point influer ; l'amour au contraire est une passion qu'il ne dépend pas de nous de faire naître, et nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné : ainsi Flaminia peut être reconnoissante, sans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous, qui faites de si savantes analyses des sentimens, jugez-vous sur ces régles, de ceux de votre amante ?

FLAMINIA.

Oui : la passion que j'ai eue pour elle, ne m'a pas ébloui jusqu'au point de m'empêcher de lui rendre justice : la liberté est le premier de nos biens ; elle a su défendre la sienne contre tous les efforts que mon amour a faits pour la lui ravir : ainsi elle a été plus forte et plus sage que moi ; j'en juge par tous les maux que cette malheureuse passion m'a causés.

LELIO.

Cela est fort plaisant : j'avois cru sottement qu'elle avoit tort de vous avoir si maltraité ; mais vous éclairez ma raison ; et graces à vos lumieres, j'approuve autant sa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire, mais dans le fond je ne la trouve pas si condamnable.

LELIO.

Au contraire, elle est très-louable ; je conçois même que vous devez lui savoir bon gré de la misere où elle vous a réduit : le monde et ses plaisirs pouvoient vous corrompre ; la bonne chere altérer votre santé ; trop de commodités vous plonger dans le luxe et la mollesse: ces choses et mille autres inconvéniens qui naissent des richesses, pouvoient vous nuire, mais cette bonne et sage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre ironie est ici mal placée : qu'est-ce que mes erreurs ont de commun avec la personne que j'ai aimée ? doit-elle être responsable de mes fautes, où elle n'a jamais eu de part? Tout ce qui lui en revient, c'est le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé, et de savoir qu'elle en est la cause innocente.

LELIO.

Ainsi vous êtes fort content d'elle ?

FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendresse ; je ne pouvois être heureux sans cela, mais son cœur n'y étoit pas propre :

c'est ma faute de m'être obstiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme ! il m'impatiente ; mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes, sans conserver pour elles ni desir ni ressentiment ; vous en êtes plus tranquille.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes ? J'en serois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie.

LELIO.

Quoi ! vous vous y jouez encore ?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'est en homme sensé ; je n'ai plus de ces passions effrénées qui font dépendre toute notre félicité d'un seul objet : je suis à présent aussi coquet et volage que j'étois autrefois constant ; je vais de belle en belle, et je ne m'arrête aux plus aimables, qu'autant qu'il le faut pour m'amuser.

LELIO.

Eh ! de grace, dites-moi avec qui vous exercez ces nouveaux talens dans ces deserts ?

FLAMINIA.

Avec de jeunes bergeres ; elles ont moins de graces que les femmes du monde, mais elles ont plus de naturel ; cela m'aide à dissiper mes ennuis : si vous m'en voulez croire, vous suivrez mon exemple.

LELIO.

Moi ?

FLAMINIA.

Oui, vous.

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec de jeunes bergeres ?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien aussi apprendre à jouer du chalumeau, et à faire des églogues, à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante, qui ne s'occupant que du soin de leurs troupeaux, faisoient retentir les forêts et les échos de la Sicile de leurs amours et de leurs chansons champêtres.

FLAMINIA.

Pourquoi non ?

LELIO.

Ah, ah, ah, je vous admire !

FLAMINIA.

Ecoutez : le conseil que je vous donne n'est pas si mauvais; l'amour est encore caché dans le fond de votre cœur, sous des traits qui vous le font méconnoître, et c'est lui-même qui vous tourmente sous une forme nouvelle : si vous le voulez bannir, cherchez, comme moi, quelque autre amusement; c'est le seul moyen de vous guérir et d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous suis bien obligé de l'avis; si c'est l'amour qui régne encore dans mon cœur, je suis vengé de lui et de Flaminia, puisque les idées qui m'étoient autre-

fois si cheres, ne m'inspirent que de l'horreur et du mépris : adieu, Monsieur, je vous laisse entretenir les échos de ces bois de vos tendres sentimens; je vais jouir en secret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, et offrir ma haine pour Flaminia, sur le noir autel de l'amour hideux, qui, selon vous, régne encore dans mon ame. Arlequin, Arlequin ?... il m'est échappé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monsieur.

LELIO.

Je n'ai pas le tems, ces idées m'ennuient et me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet.

FLAMINIA, *seule.*

Voilà donc cet amant que j'ai vu si tendre et si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement ! Ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine et du mépris pour moi ? J'en suis dans une confusion et une colere que j'ai peine à retenir.

SCENE VI.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

AH ! Colombine, tu me vois outrée ! Lelio, l'injuste Lelio !....

COLOMBINE.

Je viens de l'appercevoir qui emmene Arlequin ; il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois, si tu avois entendu notre conversation ; il m'a accablée d'opprobres, dans le tems que, touchée de son état, je cherchois à le soulager, et que je m'abaissois jusqu'à vouloir me justifier auprès de lui.

COLOMBINE.

Je l'avois prévu.

FLAMINIA.

Je t'avoue que je suis piquée au vif; je veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger, Madame ! et de quoi ?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi : il est plaisant. Par où l'ai-je méritée cette haine ?

COLOMBINE.

Vous l'avez méritée par votre insensibilité.

FLAMINIA.

Il est vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui ; mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE, *à part.*

Bon ! elle est piquée : voilà le caractere des femmes, les mépris de Lelio feront ce que son amour n'a pu faire : profitons de ce moment. (*Haut.*) Lelio n'est pas si condamnable que vous le croyez ; les circonstances qui ont suivi ces dédains, ne le justifient que trop ; tout ce qui m'étonne, c'est que vous soyiez si sensible à la haine qu'il vous marque : est-ce que dans le fond son amour vous flattoit ?

FLAMINIA.

Non, mais sa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi ? à votre place, j'en serois bien-aise : vous ne l'aimez pas, vous ne voulez pas l'aimer ; vous avez cependant pitié de ses malheurs : ce sentiment est pénible pour vous ; sa haine vous en délivre, et cela vous doit tranquilliser.

FLAMINIA.

Je sens ta malice, mais je n'en suis pas la dupe. Je verrois avec plaisir l'indifférence de Lelio, et j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour le ramener à ce point ; mais sa haine et ses mépris, dont il ose se vanter hautement, m'offensent avec raison, parce que je ne les ai pas mérités ; c'est un ingrat et un homme injuste, qui me doit d'autres sentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raison, Madame, et Lelio pousse les choses trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Hélas! n'est-il pas assez malheureux!

FLAMINIA.

Il l'est trop, mais cela ne me satisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore, et que je le voie à mes pieds désavouer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute.

FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas. Je veux lui faire voir qu'il n'est pas facile de sortir de mes fers, lorsqu'on y est une fois entré : viens m'habiller. Je vais envoyer Pierrot, pour lui apprendre que je suis ici, et que je veux le voir.

COLOMBINE.

Vous avez raison : oui, Madame, il faut punir ces cœurs rebelles, qui croient impunément s'échapper de nos chaînes : ils sont bien plaisans, ma foi!

FLAMINIA.

Suis-moi.

COLOMBINE, *seule.*

Voilà qui va à merveille ; et, si je ne me trompe, l'amour fera le dénouement de cette aventure.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Te voilà bien rêveur, qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je suis fâché contre vous.

LELIO.

Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, et que je m'y ennuie.

LELIO.

Tu ne t'y ennuyois pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors ; je croyois qu'il n'y avoit rien qui valût mieux que la chasse et vous ; mais depuis que j'ai vu des femmes, je.... eh, eh ! (*Il pleure.*)

LELIO.

Tu éprouves les peines que je voulois t'éviter ; juge par ce que tu souffres, combien les femmes sont dangereuses.

ARLEQUIN.

Vous me disiez tantôt que c'étoit des Oies ; à présent, vous voulez me persuader qu'elles sont la cause du chagrin que j'ai de ne les pas voir, tandis que c'est vous seul qui m'en empêchez : allez, je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un si grand besoin de mes conseils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur ; je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de si agréable ?

ARLEQUIN.

Tout : elle ne peut remuer le bout de son pied sans me faire plaisir ; si elle rit, elle répand la joie dans mon ame ; elle me charme même, quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle rioit à Pierrot, et qu'elle te fît la mine, la trouverois-tu bien aimable ?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en sais-tu ?

ARLEQUIN.

Je le sais, parce qu'elle me l'a dit.

LELIO.

Ne t'y fie pas; les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la vérité, je le sais bien, moi.

LELIO.

Quel est ton garant?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche, qui est trop charmante pour faire une trahison.

LELIO.

Eh! pauvre innocent!

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si innocent que vous le croyez; j'ai appris à Silvia à faire l'amour, que je ne connoissois pas, et mes leçons lui ont fait plaisir.

LELIO.

Que veut-il donc dire?.... Tu as donné des leçons d'amour à Silvia.

ARLEQUIN.

Oui, et les plus jolies du monde: vous en auriez été charmé; je faisois comme cela, et puis comme cela; je l'embrassois, elle me donnoit de petits soufflets, qui me faisoient un plaisir charmant, en sorte que, pour l'obliger à continuer, je jouois toujours plus fort, et ensuite, ah, ah, ah!

LELIO.

Eh bien! ensuite.

ARLEQUIN.

Ensuite je la baisois, et cela me faisoit le plus grand plaisir du monde.

LELIO.

Fort bien : à ce que je vois, tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Assurément ; mais ce souvenir me rend encore plus triste.

LELIO.

Tâche de dissiper ces illusions, qui ne sont que des piéges que tes passions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous ; j'y trouve plus de plaisir.

LELIO.

Ecoute, mon ami : je connois, avant toi, tout ce que les femmes ont d'aimable ; mais c'est cela même qui les rend dangereuses ; j'en ai fait une triste expérience : et, tel que tu me vois, j'ai aimé de l'amour le plus vif et le plus sincere qui fût jamais.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! vous avez aussi fait l'amour ?

LELIO.

Oui, pour mon malheur.

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit appris ?

LELIO.

L'amour même ; c'est-à-dire, ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en général, et que la beauté, ou des nœuds secrets que nous ne connoissons point, déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien ! c'est donc aussi l'amour qui m'a instruit ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en sais bon gré ; il m'a appris là une fort jolie chose.

LELIO.

Ah, malheureux, tu n'en connois pas le danger comme moi !

ARLEQUIN.

Mais encore, quel mal vous a-t-il fait ?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez appris à faire l'amour aussi sottement que Pierrot, et que c'est pourcela que vous n'avez pas réussi.

LELIO, *à part.*

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voyons, comment faisiez-vous ?

LELIO.

Je faisois tout ce que pouvoit faire le plus tendre et le plus fidele de tous les amans : fêtes, plaisirs, petits soins, empressemens, caresses ; enfin, je n'ai rien négligé pour me faire aimer, mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voyez donc bien qu'il faut que vous ayiez fait

les choses de mauvaise grace : si vous les aviez faites comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je suis homme à faire les choses de mauvaise grace ?

ARLEQUIN.

Oui ; car lorsque vous me donnez des soufflets, vous me faites mal, et j'en pleure ; ceux de Silvia au contraire me font plaisir, et j'en ris : vous voyez donc bien que vous faites mal les choses ; car, dans le fond, ce ne sont que des soufflets de part et d'autre.

LELIO.

Tu te laisses entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter : apprends par mon expérience les dangers où tu t'exposes. Je suis né avec beaucoup de bien, et je vivrois encore dans l'abondance, sans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela ?

LELIO.

En abusant de tous les sentimens de tendresse et de fidélité que j'avois pour elle.

ARLEQUIN.

C'étoit une méchante créature, et vous avez eu tort de l'aimer.

LELIO.

Elle étoit belle, et je me suis laissé séduire par ses charmes : mais j'ai bien appris à mes dépens que les graces que j'admirois en elle, n'étoient que des dehors séducteurs, qui me cachoient un cœur plein d'in-

gratitude, et dont la cruauté formoit seule le caractere.

ARLEQUIN.

Pardi! il falloit que vous eussiez perdu l'esprit pour aimer une si méchante femme: dites-moi un peu, comment avez-vous pu vous en défaire?

LELIO.

La misere m'a tiré de ses chaînes.

ARLEQUIN.

C'est un assez vilain secours.

LELIO.

Après avoir consommé toute ma fortune, je me suis réfugié dans ces bois chez l'Hermite de qui je t'ai reçu; tu vois la triste vie que j'y mene.

ARLEQUIN.

Je vous trouve encore bien heureux d'être sorti de ses mains. Vous faites fort bien de la haïr, comme je fais fort bien d'aimer Silvia, qui est aussi bonne que celle-là est méchante: je l'aime davantage depuis que je sais qu'elle vaut mieux que les autres, car auparavant je croyois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO, *à part*.

Me voilà bien avancé; n'ai-je pas bien employé ma rhétorique?

ARLEQUIN.

Oh! voici Pierrot, celui qui fait si sottement l'amour.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN.

Ou as-tu laissé Silvia ?

PIERROT.

Tatigué, comme vous avez l'appétit ouvart! je l'ons laissée dans nos cabannes, qui se moque bian de vous. (*A part.*) Je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle se moque de moi, dis-tu ?

PIERROT.

Assurément: est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'alle vous aimoit ?

ARLEQUIN.

Sans doute, je l'ai cru; ne me l'a-t-elle pas dit devant toi ?

PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent! alle n'en faisoit semblant que pour rire et se moquer de votre bêtise; alle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je voulions, disoit-elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable, afin de me mieux moquer de ly; sur cela toutes nos filles se sont mises à rire de vous, et je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ecoute, si tu ne changes de discours, je t'assomme.

PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompions, comme Silvia, je le ferons volontiers; vous n'avez qu'à dire.

LELIO.

Il a raison (*à part.*) Ceci vient tout-à propos; je veux en profiter pour tâcher de le désabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir?

LELIO.

Tu le vois.

ARLEQUIN.

J'enrage: mais non, je ne puis le croire; c'est ce drôle qui invente cela pour se venger de ce que l'on m'aime mieux que lui.

PIERROT.

Je vous disons la vérité, et vous le varrez bian vous-même; alle se moque tout ouvartement de vous; alle me disoit tantôt: As-tu vu, Pierrot, comme cet innocent croit bian faire l'amour? py alle rioit comme une folle, disant comme cela, qu'alle n'avoit jamais vu une si grande bête.

LELIO.

Voilà qui est bien vilain à Silvia.

ARLEQUIN.

Je suis au désespoir. La scélérate! c'étoit donc pour me trahir qu'elle faisoit semblant de m'aimer?

PIERROT.

Sans doute, les femmes font toujours comme cela, (*A part.*) Bon, voilà qui va bian.

ARLEQUIN.

Ah, la maudite espece !

LELIO.

Tu vois à présent si j'avois tort, lorsque je te disois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oui, mon cher Maître, vous avez raison ; je ne veux jamais aimer de femmes, et je les fuirai autant que vous. Je veux aller trouver Silvia, et lui dire bien des injures pour me venger.

LELIO.

Garde-t-en bien, ce seroit lui donner occasion de te tromper encore ; elle feroit semblant de t'aimer, pour continuer à te jouer et à se divertir de ta simplicité et de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué, que vous connoissez bian les femmes ! cela arriveroit comme vous le dites.

ARLEQUIN.

Que je suis malheureux ! (*Il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon ami, tu es encore bien heureux de la connoître avant que d'être engagé davantage ; il t'en coûtera moins pour te guérir, et quelques jours d'absence effaceront tout cela de ton esprit.

ARLEQUIN.

Je me souviendrai toujours d'elle malgré moi, car je sens que je ne puis m'empêcher d'y penser.

LELIO.

Cela te passera, je te le pıomets; tu n'as qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la hais, et que ce n'étoit que pour me moquer d'elle que je faisois semblant de l'aimer.

LELIO.

Non, mon enfant, la fuite est le seul remede à ton mal.

PIERROT, *à part.*

Bon! morgué voilà qui va bian! La belle chose que l'esprit! faisons à présent notre commission. *Haut.* Ce n'est pas le tout, Monsieur, je sommes ici pour faire une ambassade auprès de vous, de la part d'une belle Dame qui vous connoît, et qui m'envoie vous dire qu'alle vient souper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient souper avec moi? Et qui est-ce?

PIERROT.

Alle se nomme Mademoiselle Flaminia; elle a appris d'Arlequin que vous étiez ici.

LELIO.

Juste Ciel, qu'entends-je!

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous?

LELIO.

Je ne sais où j'en suis, mon cher Arlequin; Pierrot...

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait?

LELIO.

Il m'annonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-là est fait aujourd'hui pour en donner de mauvaises.... Ote-toi d'ici, messager de malheur.

PIERROT.

Je ne sommes point un messager de malheur, et morgué ce n'est point une mauvaise nouvelle que d'annoncer une belle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela, il n'y a pas de quoi se fâcher.

LELIO.

Cette Dame dont il parle, est cette même femme dont j'étois amoureux, et qui a causé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Miséricorde ! sauvons-nous ?

LELIO.

Je le devrois, mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN.

Venez, je vous porterai.

LELIO.

Ote-toi de-là !

PIERROT, *à part.*

Quels diables de vartigaux !

LELIO.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Monsieur !

LELIO.

Que lui donnerons-nous? je n'ai rien.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

LELIO.

Comment! tant mieux?

ARLEQUIN.

Sans doute; puisqu'elle est cause que vous n'avez plus rien, je serois charmé, si j'étois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu sais peu ce que c'est que d'aimer, lorsque tu parles comme tu fais!

ARLEQUIN.

Je le sais bien, mais je ne suis pas fou; j'aimois Silvia, parce que je la croyois bonne; à présent que je sais qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne sais ce que tu dis; si elle paroissoit, tu changerois bientôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non! je ne suis pas si sot; je voudrois qu'elle vînt, vous verriez: mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'est-ce point par hasard un conte d'Oies?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'esprit?

LELIO.

Tu as raison.... Ciel ! comment me tirerai-je de cet embarras ?

ARLEQUIN, *à part.*

Ce pauvre homme me fait pitié. *Haut.* Ecoutez, il est bien facile de se tirer de ce pas ; délogeons au plus vîte, et emportons notre Faucon.

LELIO.

Tu me fais venir une bonne pensée. Oui... va prendre le Faucon ; et toi, Pierrot, va vîte vers Flaminia, et dis-lui que je l'attends avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en allons. (*A part.*) Voilà bian du bruit pour rian.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! que j'aurai de plaisir quand elle viendra, et qu'elle trouvera les moineaux dénichés.... Allons vîte.

LELIO.

Oui ; va prendre le Faucon, et tue-le.

ARLEQUIN.

Eh ?

LELIO.

Ne m'entends-tu pas ? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

LELIO.

Pour donner à souper à Flaminia, puisque je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh ! fi donc, voulez-vous rire ?

LELIO.

Je parle très-sérieusement : fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Mais songez-vous bien que nous n'avons que cet oiseau pour nous aider à vivre, et que si nous le tuons, il faudra ensuite mourir de faim ?

LELIO.

Qu'importe ? la vie m'est à charge : je n'ai plus que ce sacrifice à faire à Flaminia ; il faut l'achever.

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre, je ne le suis pas, moi : souvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits ; peut-être que cela vous mettra en colere, comme je m'y mets, lorsque je pense que Silvia ne faisoit semblant de m'aimer, que pour se moquer de moi.

LELIO.

Je suis trop foible.

ARLEQUIN.

Là, mon petit maître, rappellez votre raison, et croyez votre pauvre Arlequin qui n'est pas si fou que vous.

LELIO.

Tout cela est inutile.

ARLEQUIN.

Que maudites soient les femmes! vous aviez bien raison de dire qu'elles sont dangereuses. Malheureux que nous sommes ! pourquoi nous ont-elles découverts ?

LELIO.

Tu en es la cause ; c'est de toi que Flaminia a su que j'étois dans ces lieux : si tu avois suivi mes conseils, tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN, *à part.*

Si j'ai fait la faute, je la réparerai ; le Faucon ne mourra point ; je vais le prendre et me sauver avec, jusqu'à ce que cette méchante femme s'en soit allée... Mais je vois Silvia : bon, il me vient une bonne pensée qui pourra la rendre plus sage. *Haut.* Ecoutez, mon Maître, je ne pouvois rien comprendre à l'amour, lorsque Pierrot me l'expliquoit, et je l'ai d'abord appris en le voyant faire : or, puisque vous ne pouvez apprendre à vous mettre en colere par ce que je vous dis, je vais me fâcher contre Silvia ; peut-être l'apprendrez-vous mieux comme cela.

LELIO, *à part.*

Il a plus de résolution que moi ; j'en rougis.

SCENE IV.

SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

BON jour, Arlequin; nous venons vous voir, et j'ai pris les devans pour avoir ce plaisir avant les autres.

(*Arlequin détourne la tête d'un air de mépris, Silvia continue*).

Qu'avez-vous donc? d'où vient que vous me recevez si mal? est-ce que vous ne m'aimez plus?

ARLEQUIN.

Non; je ne vous ai jamais aimée, et je n'en faisois semblant que pour me moquer de vous.

SILVIA.

Comment! vous me trahissiez donc?

ARLEQUIN.

J'en suis incapable. C'est vous qui me trahissiez: je n'en savois rien; et mon ignorance étoit la cause que je vous aimois de bonne foi: mais à présent que je sais que vous vous moquiez de moi, je veux aussi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

Arlequin!

ARLEQUIN.

Laissez-moi.

SILVIA.

C'est donc tout de bon?

ARLEQUIN.

Comment ? si c'est tout de bon ! ah ! je vous en assure ! je ne veux jamais entendre parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous : allez, vous êtes un ingrat, qui ne méritez pas l'amitié que j'avois pour vous. (*Elle pleure.*)

LELIO, *à part.*

Il a plus de cœur que moi ; j'en suis honteux.

ARLEQUIN.

Quoi, Silvia, vous pleurez !

SILVIA.

Ahi !... Oui, je pleure ; il n'est pas permis de me traiter comme vous faites, ne vous ayant jamais fait que des amitiés que vous ne méritiez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez, Silvia : je ne me fâche pas pour vous faire pleurer, mais seulement parce que vous vous êtes moquée de moi, et que cela m'a mis en colere.

LELIO, *à part.*

Il se radoucit... ma foi ! j'en suis bien aise.

SILVIA.

Qui vous a dit que je me suis moquée de vous ? cela n'est pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a assuré ; demandez-le à mon Maître ?

LELIO.

Oui, Pierrot le lui a dit en ma présence.

SILVIA.

Pierrot est un menteur : il est fâché de ce que je vous aimois, et de ce que je ne l'aime pas ; c'est pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monsieur, je crois qu'elle a raison : croyez-vous qu'elle me trompe ?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi. (*A part.*) Oh ! la plaisante chose que l'esprit humain ! il n'y a qu'un moment que je faisois tous mes efforts pour les brouiller, et à présent je tâche à les raccommoder.

ARLEQUIN.

Puisque c'est Pierrot qui se moquoit de moi, et non pas vous, je suis bien fâché de ce que je vous ai dit : faisons la paix.

SILVIA.

Vous ne le méritez guere ; mais je suis bonne, et je vous pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi aussi, je vous pardonne. (*Il se joue innocemment avec elle, elle y répond : pendant ce tems-là, Lelio a les bras croisés en homme occupé des réflexions caustiques et plaisantes, que sa situation et celle de ces jeunes gens lui font faire*).

LELIO, *à part.*

J'admire le changement soudain qui s'est fait chez moi : grand Dieu, que l'homme est foible ! peut-on compter sur ses résolutions et sur ses jugemens ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas si-tôt ?

SILVIA.

Non ; je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous venez souper ici ?

SILVIA.

Oui ; n'en êtes-vous pas bien aise ?

ARLEQUIN.

J'en suis charmé.... Monsieur ? (*Il tire son Maître par la manche.*)

LELIO.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah ! nous y voilà ! le pauvre oiseau n'a plus de protecteur.... Mais tu n'y penses pas : tu me disois toi-même, il n'y a qu'un moment, que j'étois fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai ; mais je ne savois pas alors que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu sais à présent, comme alors, que nous ne subsistons que de sa chasse, et que si la folle passion qui nous

aveugle, nous oblige à nous en priver, nous sommes exposés à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons; il faut donner à souper à Silvia.

LELIO.

Mais, pourras-tu te résoudre à tuer un animal que tu aimois tant?

ARLEQUIN.

Oh! oui, parce qu'il ne sera pas malheureux d'êrte croqué par la petite dent de Silvia ... Allons; venez, Silvia.

SCENE V.

LELIO, *seul.*

JE ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici sa foiblesse et la mienne. La scene qui vient de se passer, montre bien le cœur humain! Nous ne condamnons dans les autres que les passions que nous n'avons pas; lorsque nos passions changent, nos jugemens changent de même: de-là vient que nous approuvons le soir ce que nous avons condamné le matin. Puisque je ne puis jouir de ma raison que pour contenter mes foiblesses, l'arrivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

PAR quelle aventure, Madame, l'infortuné Lelio vous revoit-il encore ? Est-il possible qu'il vous reste quelque souvenir de lui ?

FLAMINIA.

Le hasard m'en a procuré l'occasion : j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre souvenir. Ne me suis-je point trop flattée, Monsieur, lorsque j'ai cru que vous auriez autant de plaisir de me revoir, que j'en ai de vous retrouver ?

LELIO.

Mes sentimens vous sont trop connus, pour que vous puissiez douter du plaisir que je ressens : que n'ai-je autant de raison pour être persuadé de ce que vous me dites ?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en est une assez grande preuve ; mais je doute que vous y soyiez sensible : je sais trop que vous me haïssez.

LELIO.

Je vous hais !

FLAMINIA.

Oui ; et si cela n'étoit pas, auriez-vous pris le parti que vous avez pris sans me consulter ? m'auriez-vous

caché jusqu'à présent votre retraite ? Vous êtes le plus cruel des hommes, puisque vous n'avez voulu faire usage de ma sensibilité, que pour me faire regretter votre perte, et me jeter dans de mortelles inquiétudes sur votre sort.

LELIO.

Seroit-il bien possible qu'il eût pu vous intéresser ?

FLAMINIA.

En doutez-vous ?

LELIO.

Je n'en douterai plus, si vous m'en assurez.

FLAMINIA.

Et moi, je doute de tout ce que vous m'avez jamais dit : vous me juriez autrefois un amour éternel ; je ne vous demandois que de l'estime et que de l'amitié. Infidele à vos sermens et à tout ce que j'exigeois de vous, au lieu de l'amour que vous me promettiez, de l'estime et de l'amitié que je vous demandois, vous n'avez pour moi que de la haine et du mépris.

LELIO.

Juste Ciel ! pouvez-vous le dire, Madame ?

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le désavouer, après me l'avoir dit à moi-même dans ces forêts, où je vous ai entretenu sous l'habit d'un Berger ?

LELIO.

O Ciel ! Quoi ! c'étoit vous ?

FLAMINIA.

Oui, c'étoit moi, qui, sensible à vos malheurs, vous cherchois pour me justifier, et vous donner des mar-

ques de mon estime et de mon amitié. Jugez par les sentimens que j'ai trouvés chez vous, si les miens étoient bien placés, et si vous les méritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en suis indigne; je ne mérite que votre haine. Je ne vous alléguerai point ici que tous les excès où vous m'avez vu tomber, ne sont que les suites des maux qui troublent ma raison. Je ne veux point me justifier; il faut céder à mon sort, qui veut que je sois la victime de tous mes sentimens pour vous. Adieu, Madame; vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arrêtez, Lelio; je vois bien que votre cœur est innocent: je suis fâchée de vous en avoir parlé.

LELIO.

Vous êtes trop généreuse, Madame.

FLAMINIA.

Je vous rends justice; je suis véritablement touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah! Madame, que la vie me seroit chere, si mon amour ne vous étoit plus odieux!

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais été: mais, je vous l'ai toujours dit, mon cœur est incapable d'amour; ainsi ne lui en demandez point en échange. Il est reconnoissant et sincere, et vous en pouvez sûrement attendre la plus constante des amitiés. Des cœurs bien faits ne peuvent-ils pas s'aimer, sans y mêler de l'amour?

LELIO.

Je vois bien, Madame, que mes maux sont sans remede : tout ce que vous faites pour les adoucir, ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne serez-vous jamais raisonnable? Ecoutez-moi. Il faut nous voir : de deux choses il en arrivera une ; ou je vous rendrai plus sage, ou vous me rendrez plus sensible. Depuis que je ne vous ai vu, j'ai pris du goût pour la solitude; c'est ce qui m'a engagé à acheter une terre dans ce voisinage, où j'allois lorsque ma chaise s'est cassée en passant dans ces bois : je m'y amuse de la lecture et de la chasse. Venez-y avec moi; j'aime sur-tout la chasse du vol. Arlequin m'a dit que vous vous y plaisiez, et que vous aviez dressé un Faucon excellent : voudriez-vous bien me donner le plaisir de le voir voler ?

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon ?

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin ! Arlequin !

ARLEQUIN, *en dedans.*

Monsieur.

LELIO.

Viens vîte !

ARLEQUIN, *en dedans.*

Je n'ai pas encore fait.

COLOMBINE, *entrant.*

Il va venir.... Bon jour, Monsieur, je suis charmé de vous revoir.

LELIO.

Bon jour, ma chere Colombine; je te suis bien obligé.... Viendras-tu, malheureux?

ARLEQUIN.

Dans un moment.

LELIO.

Traître! si tu me donnes la peine de t'aller chercher...

ARLEQUIN, *entrant.*

Pardi! vous êtes bien pressé; je n'ai eu que le tems de le tuer.

LELIO.

Juste Ciel! que je suis malheureux!

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Lelio?

LELIO.

Je suis au désespoir.

FLAMINIA.

Eh! de quoi!

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer.... Je n'avois que cet oiseau qui pût vous faire plaisir, et le voilà mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs, et les horreurs de ma situation: je ne subsistois que par la chasse de cet oiseau;

oiseau; c'étoit ma seule ressource et tout ce qui me restoit dans le monde. Vous m'avez fait demander à souper; je n'avois rien à vous donner, et il étoit trop tard pour chasser: dans cette extrémité, je l'ai fait tuer, comme le dernier sacrifice que je pouvois vous faire; mais comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous, il arrive que je vous prive de la seule chose que j'avois, et qui pouvoit encore vous faire plaisir.

COLOMBINE.

Hélas! le pauvre garçon! je ne puis m'empêcher de pleurer!

FLAMINIA.

Je suis vaincue, Lelio; mes yeux s'ouvrent, et je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites. L'amour attendoit ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur; recevez-le avec ma main: je vous offre l'un et l'autre sincérement.

COLOMBINE.

Ah! Madame, la bonne action que vous faites-là!

LELIO.

Quels transports imprévus succedent à ma douleur! N'est-ce point un songe qui me séduit? Vous m'aimez, Madame?

FLAMINIA.

Oui, Lelio, et de tout mon cœur.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes.

COLOMBINE.

Je pleure de joie.

FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes. Lelio, oublions le passé, et ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur et mon esprit sont absorbés par la joie. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

COLOMBINE.

Et moi, Monsieur, je suis charmée; je vous ai pleuré souvent, et je pleure encore du plaisir de vous voir heureux.

LELIO.

Je te suis bien obligé, ma chere Colombine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer: la pauvre fille s'est toujours intéressée pour vous; et ce n'est pas sa faute si vous n'avez pas été heureux jusqu'ici.

LELIO.

Je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, et je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous; et cela vous fait plaisir ?

LELIO.

Oui; cela met le comble à ma félicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi, n'est-ce pas là, par hasard, le reste de l'amour?

LELIO.

Oui ; c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joue souvent de son reste.

ARLEQUIN.

Silvia ! Silvia !

SILVIA, *en dedans.*

Que voulez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reste de l'amour que nous cherchions tantôt : venez que je vous épouse.

SILVIA, *entrant.*

Oh ! cela ne se fait pas ainsi.

ARLEQUIN.

Mon Maître ne fait pourtant pas autrement.

FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine, Arlequin : je vous marierai ensemble, si vous vous aimez bien, et j'aurai soin de vous. Je veux que Silvia vienne avec moi, elle est trop aimable pour passer sa vie dans les bois : je vous dois faire du bien par reconnoissance de ceux que vous m'avez procurés.... Que l'on fasse avancer les Bergers qui m'ont accompagnée dans ces lieux. (*Parlant aux Bergers.*) Mes enfans, je me marie avec Monsieur qui m'aime depuis long-tems : vous avez donné occasion à mon bonheur ; prenez part à ma joie.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE BERGERS.

Air.

Le calme vient après l'orage,
Et les noirs Aquilons font place au doux Zéphir :
L'on rentre dans le port avec plus de plaisir,
Lorsqu'on a cru faire naufrage.

Dialogue en Italien et en François.

UNE BERGERE.

Semprè instabile è l'amore,
La Costanza non gli piace,
Per tenere il Dio fugace.
Fra diletti lo avolgete,
E non sol lo fermarete
Mà sara vostro Seguace.

LE BERGER.

Fixez l'amour par des douceurs :
Pour arrêter son inconstance,
Semez tous ses pas de fleurs.

LA BERGERE.

Bambino è l'amore.

LE BERGER.

Il aime les jeux.

LA BERGERE.

Scherzate, ridete,
Folici suretè.

LE BERGER.

Jouez et riez, vous serez heureux.

ENSEMBLE.

LA BERGERE. *Bambino è l'amore,*
Scherzate, ridete,
Folici suretè.

LE BERGER. Il aime les jeux,
Jouez et riez, vous serez heureux.

LE BERGER.

Les plaisirs, par d'aimables nœuds,
Le soumettront à votre empire.

LA BERGERE.

Se ride l'amore.
Fù lieto ogni core.

LE BERGER.

Qui sait l'art de le faire rire,
Dispose à son gré de ses feux.

VAUDEVILLE.

En vain voudroit-on empêcher
L'amour de nous instruire;
La nature a soin de nous dire
Tout ce que l'on veut nous cacher.
Pour l'animal le plus sauvage
Et pour l'homme le plus parfait,
L'amour n'a qu'un même langage;
Dès qu'il parle l'on est au fait.

Quand ma mere, par ses leçons,
Me défend la tendresse;

Je n'entends rien à sa sagesse,
Et ne comprends point ses raisons.
Mais quand, sous un épais feuillage,
J'écoute l'amant qui me plaît;
J'entends clairement son langage,
Dès qu'il parle, je suis au fait.

Je ne connoissois point l'amour;
Mais ce qu'il a de tendre,
Deux beaux yeux me l'ont fait comprendre,
Aussi clairement que le jour.
Que leur langage est admirable!
Qu'il est intelligible et net!
Il est aussi précis qu'aimable;
Un seul clin d'œil nous met au fait.
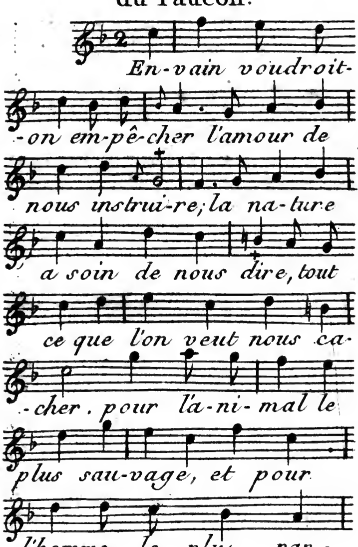
AU PARTERRE.
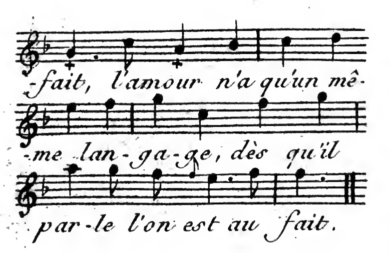
Je voudrois que ce Dieu charmant
Voulût encor m'instruire
Du grand art de vous faire rire,
Et d'amuser innocemment.
Je ne cherche que la nature:
Si le Parterrre est satisfait,
Vos mains m'en donneront l'augure;
Applaudissez.... je suis au fait.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

VAUDEVILLE
du Faucon.




-fait, l'amour n'a qu'un mê-
-me lan-ga-ge, dès qu'il
par-le l'on est au fait.






BIBL
Sc
Pr
N